N° 878 46e Année T. CCLVII 15 Janvier 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75**; plein tarif **6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

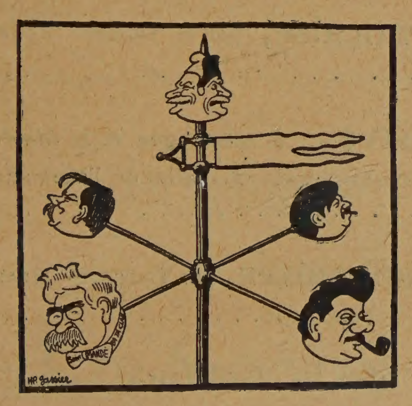
PARIS-VI°

CRAPOUILLOT

Directeur : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

publie en numéro spécial :

LA FOIRE
AUX
GIROUETTES



« *les contemporains peints par eux-mêmes* » : Dictionnaire des girouettes litiques, littéraires, artistiques, d'après les professions de foi, harangues, écrits, proclamations, interviews.

L'exemplaire illustré : **12** fr.

une édition originale de luxe, tirage limité à 70 exemplaires : **30** fr.

NOUVEAU TARIF DES ABONNEMENTS AU « CRAPOUILLOT »

AN (6 numéros, tous spéciaux, prix marqué 12 fr. ou 10 fr.). France et Colonies : **50** fr.
Etranger : **70** et demi-tarif : **60** fr.

Abonnement à l'édition de luxe numérotée : Un an : France et Colonies : **125** fr.
Étranger : **150** fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6ᵉ (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre. Volume in-16....... 12

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE, *ou Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Vol. in-16.......................... 12

HUMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A. M. Desrousseaux. 2 vol. in-16 à 12 frs.. 24

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE. *Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop Humain* (2e partie). Traduit par Henri Albert. 2 vol. in-16 à 12 frs. 24

LE GAI SAVOIR (*La Gaya Scienza*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16. 18

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*, traduit par Henri Albert. Vol. in-16.. 15

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Vol. in-18.. 18

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL. *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Vol. in-16.......................... 15

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Volume in-18.. 1

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES, LE CAS WAGNER, NIETZSCHE CONTRE WAGNER, L'ANTECHRIST, traduits par Henri Albert. Vol. in-16.. 1

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, *Essai d'une Transmutation de toutes les valeurs*, traduit par Henri Albert. 2 vol. in-16. à 12 frs.................. 2

ECCE HOMO, SUIVI DES POÉSIES, traduit par Henri Albert. Vol. in-16.. 1

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16. 1

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES, 2e série (*Schopenhauer éducateur. Richard Wagner à Bayreuth*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16... 1

ŒUVRES POSTHUMES, textes traduits avec introduction et notes par Henri Jean Bolle. Volume in-8° carré.. 2

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JULES DE GAULTIER : *De Kant à Nietzsche*. Vol. in-18............ 1

CLAIRE RICHTER : *Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines*. Vol. in-18.. 1

OFFICIERS MINISTÉRIELS

s annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

MESURES

CAHIERS TRIMESTRIELS

Le premier numéro paraîtra le 15 janvier.

MESURES se propose de réunir, en dehors de toute école com
de toute doctrine, les meilleurs écrivains français et étrange

MESURES s'attachera, d'un soin tout particulier, à la qua
et à l'exactitude des traductions.

COMITÉ DE RÉDACTION : Henry Church, Bernard Groethuysen, H
Michaux, Jean Paulhan, Giuseppe Ungaretti.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1 :

PAUL CLAUDEL : *Judith*
POUCHKINE : *La Demoiselle-Paysanne*, trad. par André Gide et Jacques Schiffrin
LÉON-PAUL FARGUE : *Réveil*
G. MANLEY HOPKINS : *Poèmes*, trad. par Edouard Roditi. — *Lettres*, trad. par Germain Landier.
MARCEL JOUHANDEAU : *Trop d'amitié à la fois*
LUIGI PIRANDELLO : *Naissance des personnages*, trad. par Benjamin Crémieux
ROBERT MUSIL : *L'homme sans caractères*, trad. par Barbara Church
DOROTHY RICHARDSON : *De la ponctuation*, trad. par Sylvia Beach et Adrienne Monnier
FRANCIS PONGE : *Le Cageot*

et un important inédit de BALZAC
présenté par BERNARD GUYON

MESURES publiera dans son numéro 2, entre autres œuvr

ANDRÉ GIDE, *Le Treizième arbre* (farce).
ANDRÉ SUARES, *Poèmes de la passion*
F. GARCIA LORCA, *La femme adultère*, trad., par Jean Prévost.
JULES SUPERVIELLE : *Le galop souterrain.*
MARCEL ARLAND : *La Mère.*

et des traductions de :

BORIS PASTERNAK, R. M. RILKE, E. M. FORSTER, A. MAC LEISH
THOMAS DE QUINCEY et W. FAULKNER.

ADMINISTRATION

Le numéro **15 frs**

7, rue de l'Odéon
PARIS VIe

L'abon^t aux 4 cahier **50 frs**

CLAUDE BERNARD

OU

LE PHILOSOPHE MALGRÉ LUI

—

Il est dangereux pour un savant d'être traité en philosophe; les biologistes surtout sont menacés, car plus que les autres ils souffrent de l'éternelle contradiction entre le déterminisme physico-chimique, leur règle suprême, et la force métaphysique évolutive sans laquelle la vie ne serait pas; une plainte qui leur échappe ou la moindre manifestation d'un débat intérieur prend vite tournure philosophique.

Aussi (comme M. J. Duclaux (1) dernièrement au Collège de France), la plupart des savants avouent simplement leur impuissance:

> ...La tâche apparaît comme au-dessus de nos forces, et le seul conseil que puisse donner la raison est d'y renoncer. Mais alors nous sommes obligés d'admettre que les choses sont ainsi par l'effet d'une intelligence plus forte que la nature et dont il est interdit de connaître les desseins, et cette solution est encore moins acceptable. Se contenter de tout rapporter à la sagesse infinie d'un créateur est une solution de désespoir à laquelle l'homme ne pourrait souscrire sans signer sa propre déchéance.

Ce fut en somme la position qu'adopta toujours Claude Bernard, et nous n'aurions pas de comptes à lui demander si, pour son malheur, on n'avait voulu faire de lui un philosophe. Dans l'atmosphère du laboratoire, la

(1) *Traité de Chimie physique appliquée à la biologie.* T. I. Hermann.

méthodologie qu'il a écrite garde toute sa valeur, mais du haut d'une chaire doctrinale elle étale sa pauvreté et ses contradictions. Je l'ai dit un jour (2), et ma critique fut jugée sacrilège; on m'accusa des plus noirs desseins, les uns me soupçonnant de vouloir exalter le spiritualisme en plaçant Pasteur au premier rang, d'autres me reprochant d'accaparer Cl. Bernard pour des fins cléricales: « L'Eglise a le bras long et ce n'est pas la première fois qu'elle cherche à mettre la main sur de grands hommes », écrit M. Georges Bohn à mon propos (3).

Dans la diversité même des intentions qu'on me prête, je trouve ma justification. Je me défends seulement contre le reproche de ternir l'éclat d'une grande figure. En le dépouillant de tout ce qui n'est pas la science, je crois au contraire rendre service à la mémoire de Claude Bernard; il reste le plus grand dans la physiologie, il n'a que faire de s'asseoir au bout de la table des philosophes.

Lui-même eût été gêné de la place qu'on lui impose et de l'importance donnée à sa « philosophie ». Ce que l'on décore de ce titre pompeux est en somme un chapitre de logique, rédigé à la manière d'un savant et comme une auto-observation; mais le plus souvent il foule des sentiers battus.

Quand il part en guerre contre le *grand attirail* scolastique, il ne fait que pourfendre des ennemis abattus déjà par Descartes. Sans doute, la *matière subtile*, les *tourbillons*, la *matière cannelée* ne valaient guère mieux que « toutes ces petites images voltigeantes par l'air, nommées des *espèces substantielles* qui travaillent tant l'imagination des philosophes ». Mais Magendie était revenu à la charge et avait débarrassé le domaine physiologique de ces *puissances occultes*.

Ce n'est pas non plus dans la place prééminente accordée à l'expérience que Cl. Bernard se montre logicien original. Magendie batailla toute sa vie pour cette victoire qu'avaient préparée Bacon et le XVIII[e] siècle; déjà le vieux Fontenelle opposait la philosophie des mots ou philoso-

(2) *Nouvelles Rencontres*, Grasset, éditeur.
(3) *Mercure de France* : 1[er] juillet 1934.

phie scolastique, à la *philosophie des choses ou philosophie expérimentale.*

Par contre, Cl. Bernard fit œuvre personnelle en défendant les droits de l'hypothèse dans le raisonnement scientifique, et surtout en se faisant le véritable champion du déterminisme.

Une fois le fait constaté et le phénomène bien observé, l'idée arrive, le raisonnement intervient et l'expérimentation apparaît pour interpréter le phénomène.

Dans l'invention de l'expérience, le rôle de l'hypothèse est de premier plan; mais elle doit ne pas jouer à vide et bien s'appuyer sur un fait précis.

Sur ce point essentiel, l'opposition est absolue avec son maître Magendie dont toutes ses leçons dénonçaient les fantômes inconsistants, forgés par l'imagination de ceux qui se croient des savants et ne sont que des rhéteurs; dans son ardeur à les combattre et pour se garder de l'erreur, il négligea trop souvent les droits de l'hypothèse; il rabaissa le rôle du raisonnement.

La tradition orale et l'anecdote prêtent à Magendie une attitude intransigeante qu'on ne retrouve pas dans ses livres:

Pour l'étude de la médecine, comme pour celle des autres sciences, il faut procéder par les faits; nos sens, autant que possible ,doivent être exercés avant notre imagination. Non pas que j'affecte pour les hypothèses, les aperçus un dédaigneux mépris, je ne les repousse point, mais je ne veux pas que par eux-mêmes ils soient impuissants. Il n'appartient qu'à l'expérience de dire: ceci est, ceci n'est pas.

On ne saurait être plus sage; mais dans ses propos, Magendie ne gardait pas la même réserve et n'accordait de crédit qu'à ses sens.

Rien n'est à reprendre des pages que Cl. Bernard écrivit pour défendre l'hypothèse ainsi méconnue. On peut toutefois se demander s'il tira des préceptes édictés par lui-même tout le fruit qu'on eût pu attendre. A-t-il prêché d'exemple ? Quand cette imagination dont il affirmait les droits le sollicitait ,lui a-t-il laissé le champ libre ? En

réalité, il était entravé par des principes contradictoires: ce qu'il réclamait pour la liberté d'invention, il était obligé de le refuser au nom du déterminisme.

Le principe absolu des sciences expérimentales est un *déterminisme nécessaire* et conscient dans les conditions des phénomènes. De telle sorte qu'un phénomène naturel, quel qu'il soit, étant donné, jamais un expérimentateur ne pourra admettre qu'il y ait une variation dans l'expression de ce phénomène sans qu'en même temps il ne soit survenu des conditions nouvelles dans sa manipulation... C'est précisément le sentiment du déterminisme qui caractérise le vrai savant.

C'est aussi autre chose, et l'enthousiasme de Cl. Bernard est un peu exclusif; il reste cependant que le déterminisme est un axiome de la logique scientifique.

Mais il ne faut pas oublier que la tâche du physiologiste s'exerce sur une matière mystérieuse, à l'origine de laquelle Cl. Bernard lui-même avait rencontré une force vitale. L'erreur nous paraît être de vouloir se servir du même principe simple, et pour une expérience de laboratoire, et pour l'étude ou le traitement des malades.

Je ne crois pas que le médecin et même le biologiste trouve toujours avantage à ne chercher la lumière que dans un déterminisme étroit. A vouloir imposer sa tyrannie à la médecine, Cl. Bernard a fait preuve d'une méconnaissance absolue du problème; il a écrit des lignes qui font sursauter les cliniciens :

La cause réelle, efficiente d'une maladie doit être constante et déterminée, c'est-à-dire unique; autrement ce serait nier la science en médecine... Les circonstances variées qui produisent une même maladie doivent répondre toutes à une action pathogénique unique et déterminée.

C'est une façon vraiment trop simple d'accepter l'*entité maladie*. En médecine, les conditions d'expérience variant dans chaque cas particulier, le déterminisme, vrai en soi, n'a plus la valeur pratique qu'on lui reconnaît dans l'expérimentation. Parce qu'il n'y a pas des maladies, mais des malades, nous ne comprenons pas Cl.

Bernard cherchant la cause unique des maladies. Il y a le plus souvent un ensemble de facteurs déterminants, parmi lesquels il nous est impossible de distinguer celui qui agit le premier. Poursuivre la cause efficiente de l'angine de poitrine, de la crise d'œdème aigu du poumon, de la cirrhose du foie, etc., est un exercice encore prématuré. La médecine est faite de maladies définies; elle est faite aussi de syndromes divers, consécutifs à des causes communes; elle est faite surtout des réactions de chaque individu à une agression traumatique, toxique ou infectieuse, et d'autres phares que le déterminisme nous sont nécessaires pour nous guider dans cette nuit. Cl. Bernard, qui a bien mis en évidence la complexité de la matière vivante, l'a voulu plier quand même au cadre de sa doctrine; il a même prétendu lui soumettre toute la thérapeutique. A ses yeux, une maladie dont la cause efficiente était bien établie ne devait pas résister à nos efforts. « Aujourd'hui que la cause de la gale est connue et déterminée expérimentalement, tout est devenu scientifique », même le traitement ; « on guérit toujours et sans exception quand on se place dans les conditions expérimentales connues pour atteindre ce but ». Ainsi, il suffira *au médecin expérimentateur* de « connaître expérimentalement le déterminisme exact, c'est-à-dire la cause prochaine » des maladies pour les vaincre. Rien n'est plus faux; le problème thérapeutique est moins simple. Cl. Bernard oppose au traitement scientifique de la gale, la guérison de la fièvre par la quinine: nous sommes en plein empirisme, constate-t-il, et il en sera ainsi jusqu'au jour où, l'agent du paludisme enfin découvert, le médecin pourra agir scientifiquement sur la cause. Toutes les prévisions du physiologiste sont bouleversées: ni la découverte des microbes, ni la découverte de l'hématozoaire n'ont éclairé l'action de la quinine, ni rien donné de plus que l'empirisme ne nous ait appris. Sans doute Cl. Bernard placerait-il plus haut la cause de la fièvre, au delà de l'agent infectieux ou toxique, dans les réactions vago-sympathiques; mais alors, sa comparaison avec la gale n'a pas de sens.

L'analyse cartésienne, appliquée à la vie, disjoint et

éparpille, elle étrique les conceptions. Le déterminisme, principe indiscutable de l'expérimentation, est une règle trop rigide pour être utile dans la prospection des phénomènes biologiques complexes; ce n'est qu'à l'extrême pointe de l'analyse, après le choix d'un fait bien particulier, qu'il nous est possible de l'appliquer; à soumettre tous les problèmes médicaux à ce seul critère, comme le préconisait Cl. Bernard, on tombe dans l'écueil de la simplification, qu'il a tant reproché aux autres et qu'il n'a pas su éviter.

Pour montrer les services que peut rendre le déterminisme, Cl. Bernard nous fait assister à la démarche de sa propre pensée devant une observation biologique. Malheureusement, le guide qu'il a choisi le conduit tout droit dans l'erreur: le venin de crapaud empoisonne très rapidement les grenouilles et d'autres animaux, tandis qu'il n'a aucun effet sur le crapaud lui-même. Il y a là une contradiction qui semble surprendre le déterminisme en défaut:

Pour être logique il fallait nécessairement admettre que les fibres musculaires du cœur de crapaud sont d'une autre nature que celles du cœur de grenouille, puisqu'un poison qui agit sur les unes n'agit pas sur les autres.

En fait, remarque Cl. Bernard, c'est une question de doses; inoculé en grande quantité, le venin tue le crapaud, de sorte que la différence signalée n'a plus la signification contradictoire qu'on pouvait lui donner; et le déterminisme est sauf.

C'est être satisfait à bon compte; Cl. Bernard se montre peu difficile quand la valeur de sa doctrine est en jeu. Pour mieux la défendre, pour mieux établir son universalité, il en arrive à émettre des raisonnements dont la simplicité nous étonne:

Admettre que les éléments organiques, identiques quant à leur structure et à leurs propriétés physiologiques, cessent d'être identiques devant une action toxique identique, ce serait prouver qu'il n'y a pas de déterminisme nécessaire dans les phénomènes, et dès lors la science se trouverait niée par ce fait.

Il y a bien un déterminisme; seulement son analyse dans l'être vivant n'a pas la simplicité ni l'utilité pratique que lui reconnaît Cl. Bernard. Il n'est pas un homme qui ressemble absolument à un autre; comme la personnalité physique, la personnalité biologique marque de son sceau tous les tissus, tous les organes; et il est un peu élémentaire de rechercher dans le déterminisme la lumière qui doit nous éclairer sur les réactions des tissus aux toxines ou aux microbes; d'autres facteurs interviennent : l'accoutumance, l'immunité, l'allergie qui bousculent nos fragiles prévisions.

Pourquoi montrer vis-à-vis de Cl. Bernard une indulgence qu'il n'a pas eue pour les autres ? Pour être franc. de sa doctrine il a fait un système et on pourrait lui retourner le reproche qu'il adressait aux positivistes d'être devenus systématiques en repoussant au nom de la science tous les systèmes philosophiques. Lui-même est devenu systématique, au moins en médecine, en tout jaugeant à la toise d'un déterminisme rigoureux; son erreur est d'avoir cru et prêché que le progrès des sciences médicales ne pouvait se faire que dans l'unique direction expérimentale, et que les lois du laboratoire devaient régenter, même au lit du malade.

On s'explique que, prisonnier des principes qu'il s'était lui-même imposés, Cl. Bernard se reconnût le droit de demander à la nature « comment ? », mais se refusât à lui dire « pourquoi ».

Il ne nous a pas été donné de savoir pourquoi les phénomènes existent, mais seulement leur mécanisme, c'est-à-dire comment ils existent... En médecine, il serait également absurde de s'occuper de la question du pourquoi, et cependant les médecins la posent souvent.

Et les médecins ont raison. Autre chose est de chercher le déterminisme d'un phénomène, autre chose de chercher sa signification dans les réactions générales de l'individu: l'observation de sueurs profuses ou d'une diarrhée tenace chez un urémique doit éveiller en moi une curiosité qui ne se résigne pas au « comment », ici assez secondaire, mais insiste sur le pourquoi; souvent

j'obtiendrai une réponse et je comprendrai que les sécrétions de la peau et de l'intestin sont ici des éliminations qui suppléent à l'insuffisance de l'émonctoire rénal, et je les respecterai. Devant un malade polypnéique, il m'intéresse sans doute de connaître le mécanisme de ce trouble du rythme respiratoire; mais la recherche du pourquoi me sera souvent d'une utilité plus immédiatement pratique, et, même dans l'ordre scientifique, elle me découvrira une réaction de défense de l'organisme pour maintenir l'équilibre acide-base des tissus et des humeurs.

Dans cette « machine à vivre » qu'est l'organisme vivant, il n'est pas loisible au médecin d'isoler un fait de l'ensemble; le physiologiste, au contraire, choisit le rouage qui lui plaît pour le démonter, le décomposer, en connaître la structure particulière, l'agencement avec les organes immédiatement voisins; il choisit son champ d'expérience et le limite suivant ses goûts et ses possibilités. Certes, il faut lui trouver sa place dans la coordination générale qui assure la vie de l'individu. A ce stade de la recherche, le physiologiste se trouve le plus souvent dans le même embarras que le médecin; seulement, il a la ressource de remettre à plus tard la solution. L'animal de laboratoire peut attendre; le malade n'attend pas, et le clinicien doit se prononcer, en acceptant le problème dans sa complexité.

Malgré tous ses titres, Cl. Bernard n'était pas médecin, il était physiologiste; ce n'est pas la même chose.

> Je considère l'hôpital comme le vestibule de la médecine scientifique, écrivait-il; c'est le premier champ d'observation dans lequel soit entré le médecin, mais c'est le laboratoire qui est le vrai sanctuaire de la science médicale.

Ces lignes suffisent à montrer l'erreur de ceux qui veulent faire du plus grand des physiologistes le directeur philosophique ou spirituel de la médecine. La discipline qu'il s'impose est stricte, bien définie, et le plus souvent ne peut s'adapter à la maladie; celle-ci fait éclater les cadres arbitrairement choisis et bouleverse la rigueur expérimentale. Aussi Cl. Bernard est-il obligé

de limiter son objet; il ne veut pas connaître ce qu'il appelle « les mystères de la médecine pratique ». « Je traite simplement le côté scientifique », dit-il avec un orgueil non dissimulé. Comme si, dans ces mystères, il n'y avait pas tellement de science et de si haute que nous n'y pouvons encore atteindre.

Il n'y a pas une médecine expérimentale, une médecine d'observation, une médecine mystérieuse : il y a la médecine. Devant un malade, le médecin n'a pas le droit de faire un choix et de ne s'intéresser qu'à une partie de la maladie; s'il le fait, il devient expérimentateur, il n'est plus médecin. Aux yeux de Cl. Bernard, l'homme est un mauvais sujet d'expérience, car trop d'éléments interviennent où le déterminisme ne joue plus; pour les éliminer sans remords, il les disait « hors de la science », et il laissait au médecin le soin « de ce qu'on appelle l'influence du moral sur le physique et, par conséquent, d'une foule de considérations de famille ou de position sociale qui n'ont rien à faire avec la science ».

Encore une fois, Cl. Bernard tourne le dos à la médecine; on pourrait même dire qu'il tourne le dos à la science car ces réactions du moral sur le physique dont il fait si bon marché sont tout de même des facteurs déterminants. Même chez l'animal, les études de psycho-physiologie montrent l'union intime, l'intrication des phénomènes organiques et sensitivo-affectifs. Les expérimentateurs attachent tous les jours plus d'importance à l'état nerveux du lapin ou du chien étendu sur la table d'opération: que leurs recherches portent sur la circulation, sur la tension artérielle, sur les modifications humorales, ils sont obligés de compter avec la peur, l'angoisse, la douleur du sujet en expérience ; et l'étude des réflexes conditionnels montre bien l'erreur de celui qui prétend isoler les réactions humoro-tissulaires des réactions psycho-sensorielles. Aussi, beaucoup de physiologistes entraînent-ils l'animal à vivre dans le laboratoire, à monter sur la table d'opération, à s'y étendre sans appréhension, pour que les résultats de

l'expérience ne soient pas faussés par un état nerveux anormal.

En vérité, on aurait mauvaise grâce de reprocher à Cl. Bernard une méthode qui l'a fait le plus grand des physiologistes. Mais elle n'eût pas fait de lui un grand médecin, encore moins un grand philosophe. Or, par un paradoxe étonnant, c'est le savant qui, toute sa vie, se défendit contre l'extension de son œuvre, que l'on tire de son laboratoire pour le hisser dans une chaire doctrinale.

§

Il avait en effet, beaucoup réfléchi sur le mécanisme de l'invention.

M. Bergson remarque que l'*Introduction à la Médecine expérimentale* est un peu pour nous ce que fut pour le XVII[e] et le XVIII[e] siècle *le Discours de la Méthode;* dans un cas comme dans l'autre, nous nous trouvons devant un homme de génie qui a commencé par faire de grandes découvertes, et qui s'est demandé ensuite comment il fallait s'y prendre pour les faire. C'est très juste, à la condition de ne pas mettre en balance l'influence cartésienne et celle de Cl. Bernard; la différence est trop grande. Peut-être les philosophes ne l'ont-ils pas suffisamment marquée dans leur empressement à tendre les mains au savant. Le discours que prononça M. Bergson en 1913, lors du centenaire de Cl. Bernard, est significatif; avouons-le, la caution est bonne et sans doute est-ce faire preuve de beaucoup d'audace de vouloir la discuter. Il n'est pourtant pas sans intérêt de rechercher les raisons d'une audience si facilement et si complètement obtenue.

Je ne crois pas que les philosophes se soient laissés prendre aux paroles aimables qui leur sont adressées tout le long de l'*Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale.* Une lecture attentive montre bien le souci constant de ne pas nouer de relations dangereuses: la méfiance domine.

Je sais bien, Cl. Bernard a écrit:

Tout en fuyant les systèmes philosophiques, j'aime beau-

coup les philosophes, et je me plais infiniment dans leur commerce.

Il trace un tableau idyllique des rapports de la science et de la philosophie.

Leur séparation ne pourrait être que nuisible au progrès des connaissances humaines... Cette union solide de la science et de la philosophie est utile aux deux, elle élève l'un et contient l'autre...

Ce sont là de belles paroles; mais cette « union solide », il la souhaite assez lâche; il se méfie de ces voisins indiscrets et envahissants.

Si les savants sont utiles aux philosophes et les philosophes aux savants, le savant n'en reste pas moins libre et maître chez lui, et je pense quant à moi que les savants font leurs découvertes, leurs théories et leur science sans les philosophes.

Lui-même l'a bien prouvé, qui édifia d'abord son chef-d'œuvre scientifique et médita ensuite sur la logique de l'invention. On pourrait appliquer à l'*Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale* ce que Cl. Bernard écrit à l'adresse de l'œuvre de Bacon.

De pareils ouvrages ne sont d'aucune utilité aux savants faits, et, pour ceux qui veulent se livrer à la culture des sciences, ils les égarent par une fausse simplicité des choses; de plus, ils les gênent en chargeant l'esprit d'une foule de préceptes vagues ou inapplicables qu'il faut se hâter d'oublier si l'on veut entrer dans la science et devenir un véritable expérimentateur.

Ce réquisitoire s'adresse, il est vrai, aux philosophes, et Cl. Bernard s'est toujours défendu d'être un philosophe: pas de confusion, chacun à sa place. A la science les faits positifs et déterminés, à la philosophie seul l'indéterminé appartient, et, pour prétendre jouer un rôle dans l'investigation scientifique, « les méthodes et les procédés philosophiques sont trop vagues et restent impuissants ». Il concède à la philosophie la qualité

« d'une excellente gymnastique de l'esprit ». Mais elle a malgré elle des tendances systématiques et scolastiques qui deviendraient nuisibles pour le savant proprement dit, sans compter l'orgueil, qui est contagieux; « l'esprit de l'expérimentateur se distingue de celui du métaphysicien et du scolastique par la modestie... »

Tout cela ne respire pas un grand enthousiasme, et les philosophes font preuve de beaucoup de détachement et de bonne volonté quand, avec M. Bergson ,ils saluent, « à côté du physiologiste de génie qui fut l'un des plus grands expérimentateurs de tous les temps, le philosophe qui aura été un des maîtres de la pensée contemporaine ».

Un tel certificat, tombant de si haut, suffit-il à faire taire la critique? La maîtrise, la tyrannie qu'exerça la doctrine déterministe ne paraît guère survivre au XIX[e] siècle. Et l'on peut s'étonner que la contradiction qui règne au cœur de l'*Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale*, comme le ver dans le fruit, n'ait pas produit son effet naturel; je veux dire l'effondrement de tout le système. L'opposition entre l'axiome déterministe et les phénomènes d'organisation et de création vitale était le vrai problème à discuter, qu'un savant avait le droit de négliger, mais qu'un véritable philosophe eût abordé de front. Cl. Bernard s'est contenté de l'énoncer.

Pendant toute sa durée, l'être vivant reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice, et la mort arrive quand elle ne peut plus se réaliser. Ici, comme partout, tout dérive de l'idée qui seule crée et dirige; les moyens de manifestation physico-chimiques sont communs à tous les phénomènes de la nature et restent confondus pêle-mêle, comme les caractères de l'alphabet dans une boîte, où une force va les chercher pour exprimer les pensées ou les mécanismes les plus divers. C'est toujours cette même idée vitale qui conserve l'être en reconstituant les parties vivantes, désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents et les maladies.

Dans cette main toute puissante, qui façonne la ma-

tière vivante et l'organise, que devient le pauvre outil du déterminisme?

Claude Bernard est dans une impasse. Il n'en peut sortir; l'attention qu'il accorde aux seuls phénomènes physico-chimiques est, du point de vue philosophique, un aveu de défaite. Comme savant, il a le droit d'admettre que l'existence de la force vitale ne saurait rien changer aux notions que nous nous faisons des propriétés de la matière organique; mais, en se désintéressant de ce vitalisme qu'il ressuscite après l'avoir combattu, il perd tous ses droits au titre de philosophe.

Pourtant, ce refus d'un homme à s'engager, à prendre parti, après s'être contredit, M. Bergson l'explique s'il ne l'excuse; il reconnaît qu'en insistant sur la distinction bien nette entre la construction de la machine et sa destruction ou son usure, Cl. Bernard nous ramène au vitalisme qu'il a condamné; mais, savant de stricte obédience, il a préféré ne pas se prononcer sur la création de la vie, pas plus d'ailleurs qu'il ne se prononce sur la constitution de la matière.

Sur ce renoncement qui nous semble le signe d'une véritable lâcheté philosophique, M. Bergson passe condamnation:

Si Claude Bernard ne nous a pas donné et n'a pas voulu nous donner une métaphysique de la vie, il y a, présente dans l'ensemble de son œuvre, une certaine philosophie générale dont l'influence sera probablement plus durable et plus profonde que n'eût pu l'être celle d'aucune théorie particulière.

Le titre de Cl. Bernard à l'admiration des philosophes tient dans quelques phrases, que M. Bergson détache de l'*Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale.*

Nos idées ne sont que des instruments intellectuels qui nous servent à pénétrer dans les phénomènes; il faut les changer quand elles ont rempli leur rôle comme on change un bistouri émoussé quand il a servi assez longtemps... Un des plus grands obstacles qui se rencontrent dans cette

marche générale et libre des connaissances humaines est la tendance qui porte les diverses connaissances à s'individualiser dans les systèmes... Les systèmes tendent à asservir l'esprit humain...

Voilà enfin un savant qui ne considère pas la nature comme un ensemble de lois insérées les unes dans les autres, selon les principes de la raison humaine; l'effort scientifique ne consiste pas à dégager ces lois en grattant un à un les faits qui les recouvrent, comme on met à nu un monument égyptien en retirant par pelletées le sable du désert. L'écart est enfin admis et mesuré entre la logique de l'homme et celle de la nature; et si nous n'apportons jamais trop de prudence à la vérification d'une hypothèse, jamais nous n'aurons mis assez d'audace à l'inventer.

Je doute que Cl. Bernard eût souscrit à cette extension de sa propre pensée. Il eût été gêné par cette intrusion des philosophes, que toute sa vie il tint soigneusement à distance. S'il reconnut l'aide mutuelle que se portent la science et la philosophie, cette interaction était à ses yeux une réaction, l'influence de l'une sur l'autre étant celle d'un « contrepoids » : la science empêche la métaphysique de s'égarer dans les nuages, la métaphysique donnant au savant « une direction », une « aspiration élevée ». C'est bien plutôt l'antidote au poison, l'équilibre obtenu par opposition de deux forces contraires.

Entre le salut gourmé du physiologiste et la large coopération qu'appelle M. Bergson, il y a un abîme que fait ressortir davantage la pauvreté philosophique de Cl. Bernard. Moins modeste pour la Science que ne l'ont été la plupart des savants, M. Bergson estime qu'une science fondée sur l'expérience peut atteindre l'essence du réel.

Elle remplit donc déjà une moitié du programme de l'ancienne métaphysique: métaphysique elle pourrait s'appeler si elle ne préférait garder le nom de science. Reste l'autre moitié. Celle-ci nous paraît revenir de droit à une métaphysique qui part également de l'expérience et qui est à même,

elle aussi, d'atteindre l'absolu: nous l'appellerions science, si la science ne préférait se limiter au reste de la réalité... Laissez-leur des objets différents, à la science la matière, et à la métaphysique l'esprit: comme l'esprit et la matière se touchent, métaphysique et science vont pouvoir, tout le long de leur surface commune s'éprouver l'une l'autre, en attendant que le contact devienne fécondation.

Nous sommes loin du contrepoids compensateur qui figurait aux yeux de Cl. Bernard les rapports de la science et de la philosophie; M. Bergson prétend collaborer à une même œuvre, chacun ayant choisi son objet, mais travaillant en parfaite association.

C'est justement contre cette intimité, contre cette confusion que s'élève l'esprit positif du physiologiste. Il n'a que faire de l'aide qu'on lui propose; la science se suffit à elle-même; et il n'a jamais entrevu que la philosophie pût ouvrir un jour les voies au biologiste ou au médecin.

Or, le philosophe prétend y avoir réussi, puisque la psychologie, la neurologie, la pathologie, la biologie, se sont de plus en plus ouvertes à ses vues, d'abord jugées paradoxales. Directe ou indirecte, l'influence bergsonienne se précise tous les jours, non seulement dans la psychiatrie, mais aussi dans la médecine. En opposition absolue avec l'étroite rigueur du déterminisme, elle nous pousse à élargir notre champ d'observation, à tenir compte de l'hérédité mystérieuse qui porte avec elle des prédispositions, des sensibilisations, des tendances psychiques ou nerveuses, bref, toute cette individualité mystérieuse que Cl. Bernard n'a jamais voulu regarder en face. Le physiologiste n'a pas accepté l'expérience intégrale, il a supprimé du problème ce qui le gênait: ces sentiments qui en font partie au même titre que nos perceptions, au même titre par conséquent que « les choses ».

On ne saurait être moins philosophe que Cl. Bernard, et c'est à lui pourtant que les philosophes font la révérence. Parce qu'il a signalé l'écueil sur lequel trébuchent la plupart des physiologistes, parce qu'il a insisté

sur la complexité des phénomènes naturels, on lui sait un gré infini. Il eût mieux valu que cette réaction louable se manifestât dans les faits et que Cl. Bernard prêchât d'exemple. Il arriva trop souvent que, dénonçant le danger, il y court tout droit, de sorte que le péché suit immédiatement le sermon.

Prenons un exemple entre bien d'autres:

Pour faire l'histoire d'une maladie telle que le diabète, écrit-il, on ne doit pas se fixer à une seule explication, puisque les phénomènes physiologiques prouvent qu'on peut produire le même symptôme d'une foule de manières différentes, mais qui toutes cependant ont pour résultat d'augmenter l'activité de la sécrétion du sucre dans le foie.

Cl. Bernard voit bien la complexité du problème; mais, fidèle au critère déterministe il cherche la cause efficiente. Pour la trouver il est dans l'obligation de simplifier, il ramène tout à la glycogénèse hépatique, qui n'est qu'un des rouages du métabolisme des glucides.

L'erreur est tellement commune parmi les savants qu'il ne nous viendrait pas à l'idée de la reprocher à Cl. Bernard si on n'avait voulu faire de lui un penseur survolant des contingences expérimentales. Au biologiste comme au clinicien, il est très difficile de s'élever au-dessus du fait particulier et de chercher à l'intégrer dans le mécanisme général de l'être vivant. Ici, les philosophes nous dépassent souvent et il est bon que quelquefois nous les écoutions, que nous les suivions sur les hauteurs; par la vue large qu'ils nous procurent, ils nous ramènent vraiment sur le plan du réel. Pour me rappeler la notion de la vie et de ses combinaisons infinies, dix lignes de M. Bergson sont plus efficaces, quoi qu'en pense M. Le Savoureux, que dix pages de Cl. Bernard. Quel accent de foi, quelle force persuasive dans ces commentaires du pragmatisme:

Tandis que notre intelligence, avec ses habitudes d'économie, se représente les effets comme strictement proportionnés à leurs causes [n'est-ce pas l'économie déterministe?] la nature, qui est pratique, met dans la cause bien plus qu'il

n'est requis pour produire l'effet. Tandis que notre devise est *juste ce qu'il faut,* celle de la nature est *plus qu'il ne faut,* trop de ceci, trop de cela, trop de tout.

La philosophie de Cl. Bernard nous paraît bien mesquine dans son carcan déterministe. Et l'envol que l'on nous affirmait se réduit à quelques battements d'aile au ras du sol.

G. Barral, un de ses élèves, nous assure que Cl. Bernard répétait souvent: « Le jour où mourra la métaphysique sera pour l'humanité un jour de délivrance. »

Chacun peut interpréter ce propos à sa guise; je me refuse à y voir seulement un ragot anticlérical.

Au vrai, Cl. Bernard appelait la mort de la métaphysique parce qu'elle était son tourment: elle l'inondait de son évidence, mais, sous sa lumière, la règle étroite et stricte qu'il avait adoptée perdait son aplomb et sa rectitude. Il aurait voulu fermer ces fenêtres et préférait l'air confiné de la science au vent trop violent qui bousculait l'échafaudage de ses pauvres plans. Il fut un grand savant, mais l'esprit philosophique lui manquait, qui lui eût permis de puiser à d'autres sources ce qu'il ne trouvait pas dans l'amphithéâtre. Il préféra l'incertitude, la contradiction; il renonça. N'en faisons pas un philosophe malgré lui.

PIERRE MAURIAC.

J.-K. HUYSMANS ET CAMILLE LEMONNIER

—

La publication de *l'Assommoir* dans la *République des Lettres,* de Catulle Mendès, avait marqué, à la fin de 1876, les véritables débuts de la campagne naturaliste en France. Le bruit qui s'était fait autour du livre, loin de s'apaiser l'année suivante, alla crescendo. C'est qu'après l'apparition du roman en librairie et la réprobation de la vieille critique en émoi, la curiosité du grand public fut à son tour alertée par les commentaires indignés des honnêtes gens et les accusations les plus contradictoires dont une presse déchaînée se faisait l'écho (1). Ainsi se prolongeait le scandale, ainsi se préparait le succès de la jeune école. Les adversaires du naturalisme applaudirent bientôt à la condamnation de Richepin. Ils déplorèrent peu après la décision de la censure, qui n'avait pas jugé nécessaire d'arrêter définitivement à la frontière *Marthe,* le roman que J.-K. Huysmans avait fait éditer à Bruxelles.

Du milieu de la mêlée, où il combattait avec l'ardeur enthousiaste du néophyte, l'auteur écrivait à Camille Lemonnier, son confrère belge :

Lisez-vous le *Gaulois* et l'*Evénement*? Ça va bien pour l'instant, l'*Assommoir* et *Marthe* sont traînés dans la boue, et quelle boue de phrases incolores et veules! nous sommes en pleine lutte, les journaux attaquent mais constatent notre existence, c'est beaucoup (2).

(1) Sur les critiques qui accueillirent *l'Assommoir*, voir Léon Deffoux: *L'Assommoir, d'Emile Zola.* Paris, Malfère.
(2) Lettre non datée (début 1877), de J.-K. Huysmans à Camille Lemonnier.

Et il contait, avec une satisfaction non dissimulée, qu'une conférence sur *l'Assommoir*, faite récemment par l'un des leurs (il s'agissait de Léon Hennique) (3), au boulevard des Capucines, avait failli se terminer en échauffourée.

Ainsi, dès la première heure, Huysmans s'était rangé aux côtés de Zola, de qui il était fier de partager le succès de scandale. Zola d'ailleurs avait fait bon accueil à cet écrivain qui apportait au naturalisme le renfort de son jeune talent.

Au domicile du maître à Paris (4), se réunissait à présent chaque jeudi un petit cercle d'intimes où se retrouvaient, avec quelques autres, ceux qui devaient, un peu plus tard, collaborer au recueil des *Soirées* : Henry Céard, Guy de Maupassant (qui signait alors Guy de Valmont), Léon Hennique, Marius Roux, Paul Alexis et Joris-Karl.

Certes, en Belgique, le tapage était moins grand et le succès de Zola encore limité à ce public peu nombreux qui lisait les deux feuilles bruxelloises, l'*Artiste* et l'*Actualité*. Dans la première de ces revues, Théo Hannon avait salué l'apparition de *l'Assommoir* par un sonnet d'audacieuse allure dédié à l'auteur (5). Au même moment, un jeune critique de l'*Actualité* résolvait en faveur de Zola et de la littérature sincère l'épineuse question de la « moralité dans l'art (6) » ; Léon Dommartin, alias Jean Dardenne, devait entreprendre, un peu plus tard, dans les colonnes de l'austère *Revue de Belgique*, de plaider lui aussi la cause de Zola (7).

Camille Lemonnier cependant adressait à Huysmans une lettre dans laquelle il lui demandait d'écrire, pour les lecteurs de son journal, un article sur l'écrivain du

(3) Voir *les Auteurs des Soirées de 1876 à 1880*, par Léon Deffoux, dans les *Marges*, janvier-mars 1930, p. 96.

(4) Zola n'achète la propriété de Médan qu'en 1878. Il habite rue Saint-Georges jusqu'en 1877, puis rue de Boulogne. (Deffoux et Zavie, *Le Groupe de Médan*, p. 8, n. 2.)

(5) *L'Artiste*, 25 février 1877.

(6) *L'Actualité*, 4 mars 1877. *La moralité dans l'art*, par J. Dubreuil.

(7) *Revue de Belgique*, 15 avril 1877. Léon Dommartin. *La dernière expression du roman. L'Assommoir de M. Emile Zola.* Pour le détail, voir notre étude sur l'*Influence du naturalisme français en Belgique*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1930.

jour. Huysmans acceptait la proposition avec empressement: l'occasion s'offrait à lui de détruire ces ridicules légendes que certains avaient essayé de répandre sur Zola et, ce faisant, de témoigner au maître son affectueuse sympathie et son admiration. Il annonce donc à Lemonnier son intention de lui adresser un assez long essai où il étudiera l'écrivain et son œuvre et tout particulièrement le dernier roman paru; il commencera toutefois par évoquer l'homme dans l'intimité, « un Zola en pantoufles, le Zola inconnu », que seuls connaissent les quelques fidèles qui, comme lui, peuvent l'approcher (8).

La première partie de l'étude achevée, Huysmans — avant de la confier à la feuille bruxelloise — l'envoie à Zola, qu'il met au courant du projet.

J'ai accepté l'affaire sous bénéfice de votre autorisation, lui écrit-il. Me permettez-vous de dire une bonne fois la vérité aux Brabançons, qui s'imaginent plus qu'ici, hélas! que vous êtes un homme extraordinaire, vivant en marge de la société (9).

Il s'inquiétait de savoir si le portrait qu'il avait tracé de lui plaisait à Zola; si celui-ci ne désirait pas qu'on y apportât quelque changement. « Je ferai ce qu'il vous plaira », déclarait avec soumission le disciple. Mais une réponse était urgente, car, ajoutait-il, « la Belgique commence à me turlupiner avec des télégrammes (10) » !

Le maître naturellement donne son approbation et l'étude, intitulée *Emile Zola et l'Assommoir*, paraît en quatre parties dans les numéros des 11, 18, 25 mars et 1er avril de l'*Actualité* (11).

Ce manifeste — l'un des plus importants du groupe — eut, s'il faut en croire une note du journal, un grand retentissement en France, où les naturalistes n'avaient pas d'autre organe de combat (12). *Le Courrier de Paris*

(8) Lettre citée.
(9) Lettre de J.-K. Huysmans à E. Zola (Bibliothèque Nationale).
(10) Lettre de J.-K. Huysmans à E. Zola (Bibliothèque Nationale).
(11) Le premier article parut en partie dans la *Vie Littéraire*, de Paris, du 26 avril 1877. (Les deux premiers articles furent partiellement reproduits par l'*Artiste*.)
(12) *Actualité*, 1er avril 1877. *Petite Gazette*. Toutefois la *République des Lettres* et le *Voltaire*, ce dernier jusqu'en 1879, accueillaient volontiers les écrivains du groupe.

de l'*Artiste* du 15 avril apporte un écho des aigres ripostes que l'étude suscita dans le camp adverse :

...Huysmans a la non pareille joie d'être la bête noire de ces aimables porte-style, depuis son éreintement assez coquet des saltimbanques de la plume dans son étude sur Zola. On l'accuse de tomber les pauvres (13) !!!

Huysmans y défiait en effet les adversaires de l'école (14), proclamant, en dépit de leurs accusations, que les écrits naturalistes ne portent pas atteinte à une saine morale. Non seulement il exaltait, avec un juvénile enthousiasme, l'étude objective et patiente des réalités quotidiennes, mais, pour ouvrir la voie aux nouvelles théories, n'hésitait pas à battre en brèche le vieil idéal et s'attaquait avec audace aux réputations les mieux établies. Sans nier le prestige, ni le génie de Hugo, il osait affirmer que les *Misérables* n'exerçaient en réalité qu'une influence « bien détournée » sur le roman moderne. Dès ce moment aussi, Huysmans développait, avec moins de conviction sans doute que d'à-propos, cette idée, reprise peu après par Goncourt (15), que l'école devait s'attacher à peindre, aussi bien que les laideurs, les côtés riants de la vie.

Lemonnier, qui avait convié son confrère parisien à défendre le naturalisme dans les colonnes de l'*Actualité*, lui avait en même temps avoué son ennui de ne pouvoir rétribuer, comme il eût convenu, cette précieuse collaboration. L'écrivain français le rassurait aussitôt et demandait seulement qu'on réunît en une brochure cette série d'articles sur Zola, et que les numéros du journal où ils devaient figurer fussent envoyés au maître (16).

(13) *L'Artiste*, 15 avril 1877.

(14) H. Céard et J. de Caldain ont montré (*Revue Hebdomadaire*, pp. 369-370; novembre 1908) quelle était à cette date la nouveauté des idées exprimées par le critique. Voir aussi, dans le *J.-K. Huysmans* d'E. Seillière, pp. 25 à 30, une analyse et un commentaire de cette étude.

(15) Voir la lettre de Goncourt à Huysmans après la publication des *Sœurs Vatard* et la préface des *Frères Zemgano*. H. Céard et J. de Caldain (étude citée) rapprochent aussi de ces déclarations les reproches que des Hermies adresse au naturalisme, au début de *Là-Bas*, mais ils ne songent pas à attribuer, comme il convient, la priorité de l'idée à J.-K- Huysmans (*Revue Hebdomadaire*, nov. 1908, pp. 380-381).

(16) Lettre non datée de J.-K. Huysmans à Lemonnier.

Le tirage à part dut même être mis en vente, ainsi que Lemonnier en avait convenu avec l'auteur (17). Zola, de son côté, avait proposé de le faire vendre à Paris par Charpentier (18). La brochure, éditée par l'imprimeur du journal bruxellois, ne parut vraisemblablement qu'au début du mois d'avril (19). Elle est aujourd'hui fort rare et, comme telle, recherchée par les bibliophiles (20).

Dans une lettre à son biographe et ami, Zola déclarait, après lecture de cette étude :

Vous avez forcé l'éloge et je n'accepte votre enthousiasme que pour la stupeur qu'il a dû produire chez certaines gens. Puis, n'est-ce pas, c'est un drapeau que vous levez. Entre nous, nous dirons nos vérités; mais devant le monde, nous serons très insolents (21).

Après l'essai de Huysmans sur Emile Zola, l'*Actualité* publiait bientôt un long et enthousiaste article de Henry Céard sur la *Fille Elisa* (22). Ce compte rendu permettait au jeune critique, encore ignoré à cette date, de lier connaissance avec Edmond de Goncourt (23).

Parurent ensuite, dans les colonnes du même journal, des *Notes sur le Salon de 1877*, écrites en collaboration par Céard, Huysmans et Ludovic d'Arthies (24). De la

(17) D'après une lettre non datée de J.-K. Huysmans à E. Zola (Bibliothèque Nationale).

(18) *Œuvres complètes* de J.-K. Huysmans, t. II, notes de Lucien Descaves, p. 193.

(19) La quatrième et dernière partie figure en effet dans *l'Actualité* du 1er avril 1877.

(20) *Emile Zola et l'Assommoir*, par J.-K. Huysmans. Tirage à part des articles parus dans le journal *l'Actualité*. Dix pages in-8° à deux colonnes. Imprimerie Brogniez et Vande Weghe, 29, rue du Lavoir, à Bruxelles.

L'article a été reproduit dans le recueil intitulé *En marge*, Etudes et préfaces réunies et annotées par Lucien Descaves. Paris, Marcelle Lesage (1927); ainsi qu'à la suite du roman de *Marthe*, dans le tome II des Œuvres complètes. Un fragment en figure dans Léon Deffoux, *Le Naturalisme*, collection « Le XIXe Siècle », Paris, les Œuvres représentatives, 1929; pp. 162 à 166.

(21) *Œuvres complètes*, t. II, notes de Lucien Descaves, p. 193. La même année paraissait, également à Bruxelles, un essai critique du même titre, mais d'une inspiration toute différente, puisque Zola y était vivement pris à partie et sa littérature condamnée au nom du bon goût. L'auteur, Arthur Ranc, qui signait de l'initiale de son nom, était Français, lui aussi. Proscrit politique, il séjournait depuis quelques années en Belgique.

(22) *Actualité*, nos des 29 avril, 6 et 13 mai 1877.

(23) Léon Deffoux, *J.-K. Huysmans sous divers aspects*, p. 6.

(24) Nos des 10, 17 et 24 juin, des 1er, 8 et 15 juillet 1877.

plume de Joris Karl, les deuxième et cinquième articles — un sixième, signé par Céard, termine la série — sont consacrés respectivement aux *Portraits et natures mortes* et aux *Tableaux militaires et paysages*. Ces fragments, qui n'ont pas été recueillis par la suite, nous font connaître, au même titre que les études publiées dans la *République des Lettres*, les goûts et les idées du critique à cette date (25). Ceux-ci d'ailleurs n'ont guère varié au cours de ces années. Fidèle à l'idéal nouveau, Huysmans déplore sans cesse de ne point trouver chez les peintres du moment cette recherche sincère du vrai qui est la marque des jeunes écrivains de sa génération.

Telle déclaration de principe, qui dans *l'Art moderne* porte la date de 1880, figure déjà, sous une forme à peu près identique, dans les notes publiées trois ans plus tôt par la feuille bruxelloise. Le rapprochement des deux textes ne révèle en effet que quelques légères retouches, dictées, semble-t-il, par le souci de la concision.

Il n'y a pas plus de grande qu'il n'y a de moyenne et de petite nature, déclare ici et là le critique. Il existe une nature aussi intéressante à *rendre* (décrire) (27) quand elle se dénude et pèle que lorsqu'elle exubère et rutile *en* (au) plein soleil. Il n'y a pas de sites plus nobles les uns que les autres, il n'y a pas de campagnes à mépriser, pas de fleurs à ne point cueillir, qu'elles soient écloses aux chaleurs factices ou qu'elles aient percé à grand'peine la croûte des gravats et s'épanouissent, *languissantes et morbides* (chlorotiques), dans les jardins sans air de la capitale.

Par endroits, la volonté d'élargir la pensée, non moins que le souci d'impartialité, poussent l'auteur à modifier sensiblement le texte. La confrontation des deux versions est, à ce point de vue, intéressante :

Première version (*Actualité*, 1877)

Et pourtant il y avait là toute une mine à exploiter! et

(25) C'est donc à tort que G. Coquiot place en 1879 les débuts de Huysmans dans la critique artistique. (*Le vrai J.-K. Huysmans*, pp. 68-69.)
(27) Les mots entre parenthèses indiquent la correction.

comme un grand artiste eût pu sonner une curieuse note en rendant avec sincérité des coins de Montmartre et de Belleville, les jardins de la rue de la Chine ou les plaines si étranges des Gobelins! C'eût été à coup sûr aussi intéressant que de nous beurrer des allées de peupliers et de cabosser à coups de pâte des blocs de grès, en vedette aux premiers plans (28).

Deuxième version (*Art moderne*, 1880)

...Il y a là toute une mine à exploiter; les deux pôles contraires du paysage parisien, le square maquillé du Parc Monceau et les terrains vagues de Montmartre et des Gobelins sont délicieux, chacun dans son genre; les peindre eût été à coup sûr aussi intéressant que de beurrer des allées de chênes et de cabosser des rocs d'aquarium et des grès de feutre (29) !

Nous savions déjà, — Huysmans ne s'en est pas caché (30), — que Cyprien Tibaille, l'un des principaux personnages des *Sœurs Vatard*, très souvent représente l'auteur lui-même. L'identité n'est pas douteuse, si l'on rapproche de tel fragment des *Sœurs Vatard* telle page du Salon, paru dans l'*Actualité*. Huysmans déclarait en effet, en 1877 :

...Je conçois que nombre de personnes ne pensent pas comme moi que la tristesse des giroflées séchant dans un pot est plus intéressante que le rire ensoleillé des roses poussées en pleine terre (31).

D'autre part, le romancier, imaginant son peintre, écrivait, en 1879 :

Ayant même déclaré, un jour, que la tristesse des giroflées séchant dans un pot lui paraissait plus intéressante que le

(28) *Actualité*, 8 juillet 1877.

(29) *Art Moderne, Exposition des Indépendants en 1880*, O. C., t. VI, pp. 118-119.

(30) Voir l'interview de Huysmans par Huysmans, dans les *Hommes d'Aujourd'hui*. E. Seillière, tout en reconnaissant que l'auteur a mis beaucoup de lui-même dans Tibaille, veut voir dans ce personnage « quelque émule de Toulouse-Lautrec » (*J.-K. Huysmans*, p. 32). Descaves croit découvrir dans le portrait du peintre des traits qui appartiennent à Huysmans, d'autres à Raffaelli (O. C., t. III, p. 342).

(31) *Actualité*, 8 juillet 1877.

rire ensoleillé des roses ouvertes en pleine terre, il [Cyprien Tibaille] s'était fait fermer la porte des ateliers honnêtes (32).

§

La collaboration assidue de Huysmans à la feuille de Lemonnier devait avoir pour effet de rapprocher les deux écrivains. Lorsque l'*Actualité* cesse de paraître (en août 1877), l'auteur du *Drageoir,* déçu et consterné, non moins que son confrère, médite avec lui sur la destinée éphémère des revues d'avant-garde et reconnaît le mauvais goût des lecteurs de qui les journaux politiques suffisent à contenter l'appétit.

Nous en avons fait la triste expérience ici et à Bruxelles. Ce qui revient à dire que le public est le même dans les deux pays, qu'il se fiche absolument de tout ce qui n'est pas un fait divers ou un reportage (33).

Huysmans toutefois se réjouissait de voir Hannon continuer vaillamment la lutte dans l'*Artiste,* auquel Lemonnier et lui ne manqueraient assurément pas de collaborer. « Nous soutiendrons tous le journal », déclarait-il avec enthousiasme; puis, redevenu sceptique, il ajoutait: « jusqu'à ce qu'il croule, comme les autres (34) ».

Dans les lettres qu'ils échangent, dès 1877, les deux écrivains se confient leurs préoccupations et se racontent leur labeur. Lemonnier demande à son confrère de lui découvrir à Paris un éditeur qui accepterait de publier à ses frais un recueil de contes qu'il vient d'achever. (Il s'agit sans doute d'*En Brabant,* qui devait paraître l'année suivante.)

« Hélas! lui répond Huysmans, ce rare oiseau ne me semble pas encore éclos. » Et, invoquant sa propre expérience, il lui narre longuement la « lamentable histoire » du *Drageoir à épices,* partout refusé.

Aujourd'hui cependant, grâce à Zola, Charpentier se montre plus accueillant que les autres : il acceptera le

(32) *Les Sœurs Vatard,* O. C., t. III, p. 160. Voir dans R. Dumesnil, *La publication des soirées de Médan* (Malfère, 1933), p. 71, la lettre où Flaubert, à propos de ces lignes, met le jeune écrivain en garde contre la rhétorique à rebours des naturalistes.
(33) Lettre de J.-K. Huysmans à Lemonnier, non datée (fin 1877).
(34) Lettre citée.

roman auquel Huysmans travaille (35). Mais il est en tout cas impossible, conclut l'écrivain, de découvrir dans tout Paris un éditeur qui consentît à publier un recueil de contes.

L'indifférence ou l'hostilité des éditeurs est d'ailleurs un thème où se complaît l'amertume de l'auteur malchanceux et partout rebuté du *Drageoir à épices.*

Quel embêtement, mon Dieu! que cette question d'éditeur, et dire que c'est une affaire de mort ou de vie pour les malheureux qui écrivent (36).

Dentu surtout, ce « pain de suif », qui a la « réputation de laisser chancir les manuscrits dans les tiroirs » (36), attire les foudres de l'écrivain.

Il en arrive à parler du livre qu'il prépare, *Les Sœurs Vatard*. Après en avoir esquissé le sujet : « Je voudrais en faire, confie-t-il, une étude réaliste très poussée (37). » Mais l'œuvre sera longue à écrire, et il n'en est encore qu'au troisième chapitre, un chapitre d'une particulière audace.

Un an plus tard, tandis qu'il corrige les épreuves des *Sœurs Vatard* (38), il annonce à Lemonnier qu'il s'est attelé à une nouvelle œuvre. S'agit-il déjà d'*En Ménage* ? Est-il question plutôt de la *Faim*, ce roman qui, comme on sait, ne fut jamais achevé (39) ? ou encore de quelque autre sujet, également délaissé par la suite? Quoi qu'il en soit, ce nouvel ouvrage semble préoccuper beaucoup l'écrivain qui, sans citer de titre, — peut-être lui-même l'ignorait-il encore, — parle également de son projet dans

(35) *Les Sœurs Vatard* parurent en effet chez Charpentier, en 1879.
(36) Lettre de J.-K. Huysmans à Lemonnier (fin 1877).
(37) Autre lettre de J.-K. Huysmans à Lemonnier (début 1877).
(38) Lettre de J.-K. Huysmans à Zola, du 8 août 1878 (Bibliothèque Nationale).
(39) Céard et de Caldain nous apprennent que Joris-Karl avait déjà tenté d'écrire cette œuvre vers 1876, au moment où Zola le reçut rue Saint-Georges (étude citée, *Rev. Hebdomadaire*, nov. 1908, pp. 232 à 235). D'autre part, dans une lettre où il remercie Zola de l'envoi de *Naïs Micoulin*, Huysmans annonce qu'il va se mettre à son roman *La Faim* (lettre non datée, Bibliothèque Nationale). Or, *Naïs Micoulin*, qui parut dans la *Jeune Belgique* en 1882 et 1883, ne fut édité par Charpentier qu'en 1883. Ne peut-on croire, dès lors, que Joris-Karl reprit plusieurs fois, sans arriver à l'achever, l'œuvre commencée?

les lettres qu'à cette date il adresse à Zola (40) et à Hannon (41).

Mais le livre n'est encore qu'à l'état d'ébauche, et Huysmans, qui se sent précisément « dans une mauvaise veine », confie non sans amertume à Lemonnier son appréhension de se sentir au-dessous de sa tâche.

Je voudrais commencer mon premier roman (42), lui écrit-il, et ma première scène est si difficile, si ample, que je me torture la cervelle pour rendre les effets que j'y vois. Enfin, ça viendra peut-être un bon soir.

Et Huysmans d'admirer la puissance de Zola qui, chaque matin, durant trois heures, écrit sans ratures et presque sans retouches (43).

Il s'informe aussi, dans ses lettres, des travaux de Lemonnier, fait allusion aux essais des collaborateurs qui l'entourent, Théo Hannon, Lucien Solvay (44) et, à plusieurs reprises, demande à son confrère s'il ne compte pas se rendre prochainement à Paris, où il serait naturellement heureux de le rencontrer (45).

Une lettre de Huysmans à Hannon nous apprend que Lemonnier vit l'écrivain français, à Paris, fin juillet 1878 (46). Serait-ce leur première rencontre?

L'auteur des *Contes flamands et wallons*, rappelant à la fin de sa vie ces premières années de confraternité littéraire, traçait du jeune Huysmans, écrivain naturaliste, un portrait des plus vivants.

Je le revois, mince, fluet, amer, une grosse tête sur un petit corps, les cheveux en brosse, un pli dégoûté aux joues derrière sa moustache de chat, l'œil gastralgique de M. Folantin, et roulant entre ses doigts roux de fumée une cigarette après

(40) Lettre à Zola du 8 août 1878, Bibliothèque Nationale.
(41) Lettre de J.-K. Huysmans à Hannon, de Paris, le 5 août 1878.
(42) « Mon premier roman », alors qu'à cette date il avait publié *Marthe* et écrit *Les Sœurs Vatard*. Voilà qui pourrait surprendre, si nous ne pensions en effet qu'il s'agit ici de *La Faim*, le premier roman que conçut l'écrivain.
(43) Lettre de Huysmans à Lemonnier, non datée (début d'août 1878).
(44) Celui-ci avait adressé à Joris-Karl son récent volume de vers : *La Fanfare du cœur*. Paris, 1877, Librairie des Bibliophiles.
(45) Diverses lettres déjà citées.
(46) Lettre de J.-K. Huysmans à Hannon. Paris, 2 août 1878.

l'autre. D'un sourire doux, avec un ton de voix sûret et lent, il éjaculait les pires litanies péjoratives, entremêlées de jurons où le saint homme de plus tard n'était encore qu'un mécréant avéré, mais combien savoureux!

Pour s'assurer de la fidélité de ce portrait littéraire, on peut en rapprocher le portrait au pastel, que conserve aujourd'hui le musée de Versailles et qu'à la même époque — aux alentours de 1878 — Forain dessina de son ami (47).

Mais voici que, sous la plume évocatrice de Lemonnier, le personnage se met à vivre, s'anime, gesticule :

> Il avait un génie de gouaille et de parodie qui lui faisait caricaturer les autres, avec leurs gestes, leurs tics et leurs voix. Il me fit connaître par le petit bout un Paris littéraire que j'ignorais encore, les gueulées de Flaubert, apoplectique et toujours furieux, les manies tatillonnes et méprisantes de Goncourt, l'air de gros poupard maussade et zézayant de Zola, la petite folie étalonesque de Maupassant : c'était amusant. Il avait une gaîté noire et pince-sans-rire de clown anglais (48).

Si Lemonnier n'entra jamais, comme Hannon, dans l'intimité de Joris-Karl, ces souvenirs, qui après trente ans s'évoquent avec tant de netteté, prouvent du moins qu'il eut tout loisir de l'entendre et de l'observer. Une estime et une sympathie réciproques, en plus d'une certaine communauté d'opinions, rapprochaient les deux écrivains.

De quatre ans son aîné, plus ancien sinon plus répandu dans la carrière littéraire, Lemonnier traitait son confrère en égal. Peu de temps avant de le rencontrer à Paris, il lui avait consacré dans l'*Artiste* un bref, mais élogieux article et, si nous en croyons une note de Lucien Descaves, avait été « à peu près le seul à parler de *Sac au Dos*, première version, avec éloges (49) ». Dans la

(47) *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* n° 3, pp. 69-71. *Le portrait de J.-K. Huysmans par J.-L. Forain*, par A. Pératé, — Cf. Œuvres complètes, t. VIII, *A Rebours*, Notes de Lucien Descaves, p. 343.

(48) *La Chronique*, 15 et 16 juillet 1912. *Une vie d'écrivain. Mes souvenirs*, par C. Lemonnier.

(49) Œuvres complètes, t. I, p. 253, notes de Lucien Descaves.

Revue Bibliographique de la feuille bruxelloise, à la date du 31 mars 1878, une courte notice, signée du pseudonyme d'Aliquis, disait l'admiration du critique — qui ne serait autre que Lemonnier — pour l'auteur de cet alerte récit. L'article se terminait par cette déclaration d'une irrévérencieuse audace :

Voilà qui est dit : Huysmans a fait là une de ces irrésistibles pochades qui nous mettent en joie, nous autres, les cocardes rouges. Qu'il soit maudit par tout l'arrière-ban des pisse-froids et des gélatineux (50) !

Précédemment déjà Lemonnier avait mandé à son confrère le bien qu'il pensait de *Sac au Dos*. Huysmans trouvait son jugement trop indulgent : ce récit avait, selon lui, le seul mérite d'être vrai. Le commencement lui en paraissait « bien empâté » depuis qu'il avait paru dans l'*Artiste*. « Je vais voir à alléger un peu tout cela », ajoutait-il, songeant dès lors aux changements qu'il allait apporter au texte avant de le confier au recueil des *Soirées de Médan* (51).

Lors de son entrevue avec Huysmans à Paris, Lemonnier obtenait de son confrère qu'à son tour il lui consacrât une étude dans les colonnes de l'*Artiste* (52). Et Joris-Karl s'était mis à l'œuvre sans retard : en quelques jours l'essai était achevé et l'auteur écrivait à Hannon, à qui il avait déjà envoyé sa copie :

L'article sur Lemonnier lui benjoinnera et champagnera doucement le promontoire. C'est vrai, mais l'article au fond est sincère et juste (53).

Ces pages, qui parurent dans l'*Artiste* du 4 août, vantaient le somptueux coloris des *Croquis d'Automne*, le réalisme minutieux et émouvant des *Contes flamands et wallons*, la grandeur épique et l'apitoiement indigné de *Sedan* (54).

(50) *L'Artiste*, 31 mars 1878.
(51) Lettre de J.-K. Huysmans à Lemonnier, non datée (fin 1877).
(52) Lettre de J.-K. Huysmans à Hannon, de Paris, le 2 août 1878.
(53) Lettre de Huysmans à Hannon, de Paris, 5 août 1878.
(54) Huysmans, qui reconnaît ne parler que du nouvelliste, se proposait d'étudier dans un prochain article l'œuvre du romancier. Ce projet ne fut pas réalisé.

Se fondant sur ce bagage littéraire déjà important, Huysmans n'hésitait pas à prédire que Paris ne tarderait pas à accueillir l'écrivain et à reconnaître son talent. Et il concluait en souhaitant de voir Lemonnier aborder bientôt la forme du roman moderne :

Là encore, il a une place vraiment belle à prendre : faire pour la Belgique ce que les grands maîtres naturalistes ont fait pour la France, rendre la vie moderne du Brabant, dessiner de pied en cap l'homme et la femme du pays, les faire panteler, vivre dans le milieu qui les entoure. Avec son observation pénétrante des détails, son style agile et superbe, il est le seul, en Belgique, qui soit de taille à entreprendre victorieusement une semblable tâche (55).

Dans sa lettre à Hannon, Huysmans dit de même, mais plus librement, les espoirs qu'il met en Lemonnier :

Il est certain qu'avec l'observation qu'il a, le style, s'il avait moins de bégueule sur les mots, plus de hardiesse dans la conception, il serait à même de faire le roman — pas parisien, par exemple, mais belge. — Voyez donc une ville comme celle d'Anvers! Quelqu'un qui dessinerait ça de pied en cap, ferait mouvoir au milieu des personnages observés et vrais! Savez-vous que ce serait bigrement crâne, comme coin de vie moderne! et pour ça, il faut n'être pas Parisien!

Néanmoins, Huysmans ne peut se défendre de quelque appréhension :

Le fera-t-il? Là est la question, — il est outillé solidement. L'analyse d'un caractère? Ça, ce sera à voir. Quant à l'observation ténue, il l'a à la Dickens d'une très vive façon (56).

Lemonnier réalisera quelques années plus tard l'œuvre de maîtrise que son confrère français souhaitait lui voir entreprendre. *Un Mâle*, par son observation réaliste et

(55) *L'Artiste*, 4 août 1878. Une lettre de Céard à Lemonnier, datée du 23 août 1878, nous apprend que l'écrivain belge avait exprimé le désir de voir paraître l'étude de J.-K. Huysmans dans la *Vie Littéraire*, de Paris. Céard s'offre à servir d'intermédiaire en vue d'obtenir cette insertion. On retrouve l'article en question dans le n° du 5 septembre 1878 de la *Vie Littéraire*.

(56) Lettre à Hannon, de Paris, le 5 août 1878.

sa puissante évocation de l'homme du terroir, apparaît en effet comme le premier roman qui ait illustré en Belgique la littérature naturaliste. Quant à la vie enfiévrée et grouillante de la métropole, où Huysmans découvrait le sujet d'une œuvre originale et forte, d'inspiration toute moderne, un autre écrivain, on le sait, l'évoquera avec la rude vigueur et le sensualisme truculent de son tempérament flamand : ce fut la *Nouvelle Carthage,* de Georges Eekhoud.

§

La critique artistique intéressait également Huysmans et Lemonnier qui, dès leurs débuts dans les Lettres, lui avaient consacré une part de leur activité. Si tous deux, à cette heure, avaient foi, comme écrivains, dans les théories naturalistes, en peinture leurs goûts et leurs tendances ne s'accordaient guère. Sans doute voyons-nous Joris-Karl s'informer à maintes reprises, dans ses lettres, des études que son confrère consacre tantôt à Rubens, tantôt à Stevens, et le féliciter vivement à l'occasion de ces essais. Evitons toutefois de confondre ces bons procédés confraternels avec les marques de l'admiration, et ne faisons pas aveugle confiance aux jugements que l'écrivain français porte en cette occurrence sur les peintres belges.

Critique sagace, mais intransigeant, Huysmans, avant de se passionner pour l'art des Primitifs flamands, ne daignait s'intéresser qu'aux toiles des petits maîtres hollandais et à celles des représentants de l'impressionnisme contemporain. « Il n'aimait que les peintres Degas, Forain, Raffaelli », remarque Lemonnier (57). Plus éclectique, mais non moins averti, ce dernier dès 1870 louait le réalisme sincère de l'école de Barbizon, vantait l'art de Rousseau, de Millet, de Corot, de Courbet. « Je n'aime pas son Courbet », avouait en 1878 Huysmans à Hannon (58), tandis qu'à la même heure il se croyait obligé de féliciter Lemonnier à propos de ce livre qui « est incontestable-

(57) *La Chronique,* article cité. Huysmans, selon ses propres dires, découvrit Degas, en 1876, alors qu'il admirait déjà les tableaux de l'école hollandaise. *Art Moderne,* O. C.; t. VI, pp. 130 et suivantes.
(58) Lettre de J.-K. Huysmans à Hannon, de Paris, le 5 août 1878.

ment [écrivait-il à l'auteur] le meilleur éloge, restrictif justement, qu'on ait encore fait de l'apôtre du réalisme (59) ».

Quant à Corot et à Millet, on sait trop en quels termes abrupts les traite le critique de *Certains*, reprochant au premier la « légère fumée de pipe » qui embrume ses paysages, à l'autre le type conventionnel de ses paysans représentés en « innocents forçats et maladroits rhéteurs (60) ».

Depuis son premier *Salon de Bruxelles*, de 1863, Lemonnier n'avait cessé de commenter dans d'élogieuses monographies le talent des Stevens, qu'il avait contribué à faire connaître dans leur pays. Des deux frères il prisait plus particulièrement Alfred, le peintre de la Parisienne, dont la touche délicate, le souci d'élégance devaient exaspérer le critique français.

En 1876 toutefois, dans son compte rendu de l'Exposition du Cercle artistique de Bruxelles, Huysmans ne craignait pas d'affirmer que l'impressionnisme « dérivait plus ou moins de l'excellent peintre Stevens (61) », et l'année suivante, dans ses encouragements à Lemonnier, il écrivait encore : « Stevens est un fort dont on s'occupe trop peu (62). »

Epris d'une vision âpre et colorée de la vie réelle, il n'hésitera bientôt plus à rejeter, au nom d'un même idéal, l'art raffiné du peintre belge et l'archaïsme poétique d'un Puvis de Chavannes.

Je m'explique décidément mal, avouait-il dans l'injuste autant que laconique condamnation incluse dans *Certains*, la présomption des Belges de qualifier, depuis des années, M. Stevens de *grand peintre de la vie moderne.*

Et, avec cette aigreur qui pimente la plupart de ses

(59) Lettre de J.-K. Huysmans à Lemonnier, non datée (1878). Il s'agissait de l'étude sur *Gustave Courbet* et son œuvre, que Lemonnier avait publiée, cette année même, chez Lemerre.

(60) L'étude de J.-K. Huysmans sur Millet parut d'abord dans la *Revue Indépendante* (juillet (1877). Dans son *Salon* de 1879, que publiait le *Voltaire*, le critique considérait encore Millet comme « un robuste, un franc artiste ». Trois ans plus tard, il avait cessé de l'admirer.

(61) *Musée des Deux Mondes*, 1er septembre 1876.

(62) Lettre de J.-K. Huysmans à Lemonnier, non datée (fin 1877).

jugements, il concluait, après un bref éreintement, que décidément la place du peintre est « dans la profitable boutique des succès bourgeois et des achats sûrs (63) ».

Le désaccord est donc flagrant entre Huysmans et Lemonnier au sujet du mérite de ces peintres, français ou belges; ils s'entendent toutefois lorsqu'il s'agit de célébrer l'œuvre et le talent de Félicien Rops, à qui tous deux ont consacré des pages enthousiastes (64).

Au reste, si Joris-Karl ne partage pas les idées de Lemonnier, critique d'art, par contre il ne cesse de marquer son estime au conteur et au romancier. Dans l'abondante production de son confrère avant 1880, il avoue aimer tout particulièrement les *Contes flamands et wallons,* à cause de la forte senteur de terroir qui se dégage de ces récits. Aussi s'indigne-t-il devant l'indifférence du public parisien à l'égard de l'écrivain. « C'est une injustice du temps, déclare-t-il, que vos livres ne se pavanent point aux montres des premiers éditeurs (65). » Et cette même opinion, dont on ne peut suspecter la sincérité, il se plaît à l'exprimer encore dans une lettre à Théo Hannon (66).

Lorsqu'il s'occupe, fin septembre 1880, de fonder la *Comédie humaine,* qui devait être à Paris l'organe du groupe naturaliste, Huysmans, en quête de collaborateurs, ne manque pas de s'adresser à l'écrivain belge et

(63) *Certains,* Œuvres complètes, t. X, pp. 34-35. Huysmans n'était pas seul, remarquons-le, à juger de la sorte. Rops, en dépit de sa réserve, ne cachait pas à ses intimes qu'il n'aimait guère l'œuvre d'Alfred Stevens (Voir *Mercure de France,* 16 juin 1908, pp. 651 à 659) *De Stevens et quibusdam aliis. Notes pour servir à l'histoire artistique de notre temps.* Lettre de Rops à Théo Hannon). Huysmans converti crut devoir avouer qu'il s'était montré injuste à l'égard de Stevens. Ayant appris que le peintre belge était tombé malade, il écrivait, de Ligugé, à l'abbé Mugnier: « Je l'ai attaqué, je crois, jadis, mais c'était à l'époque de la grande lutte soutenue en faveur des impressionnistes. Il fallait aider au triomphe de Manet, de Degas, et, forcément, ceux qui n'étaient point dans le camp des révoltés étaient maltraités. Tout cela, à distance, me semble juvénile et vain. » (*Figaro, Supplément littéraire,* 5 octobre 1907.)

(64) Rappelons, parmi les études sur Rops dues à la plume de Lemonnier, un article de la *Revue Indépendante* (juin 1884), le chapitre VIII des *Peintres de la Vie* (1888), sa collaboration, en même temps que celle de J.-K. Huysmans, au recueil collectif d'hommages : *Félicien Rops et son œuvre,* 1890, et la monographie intitulée *Félicien Rops, l'homme et l'artiste.* Paris, Floury, 1908.

(65) Lettre de J.-K. Huysmans à Lemonnier, non datée (1878).

(66) Lettre de J.-K. Huysmans à Th. Hannon, Paris, le 5 août 1878.

de lui demander pour l'un des premiers numéros « une nouvelle flamande (67) ».

Après la tapageuse publication d'*Un Mâle,* édité chez Kistemaeckers, en 1881, Paris consacrait définitivement le talent de Lemonnier. Lui-même a noté, dans ses *Souvenirs,* ce tardif, mais retentissant succès :

> Goncourt, Zola, Daudet, Maupassant, Mendès m'écrivaient. « Venez », me disait Huysmans. Et je n'osais. Paris me faisait peur (68).

Depuis longtemps sans doute certains milieux littéraires de la capitale connaissaient l'écrivain belge. Huysmans lui-même ne l'y avait-il pas accueilli, trois ans plus tôt? A présent, les plus illustres applaudissaient à cette nouvelle victoire naturaliste et conviaient l'auteur d'*Un Mâle* à rallier définitivement leur groupe.

Lemonnier hésitait. Soucieux d'indépendance, il ne désirait pas s'enrôler dans l'armée de Médan. D'autres admirations, d'autres amitiés littéraires le guidaient vers un art plus libre, plus personnel, « mélange d'idéal et de réel » : la véhémence lyrique d'un Barbey d'Aurevilly, le régionalisme exalté d'un Léon Cladel le séduisaient plus encore que les vastes études sociales d'un Zola ou les cruelles « tranches de vie » d'un Huysmans (69). Ce dernier, d'ailleurs, allait rompre bientôt avec le naturalisme, sinon en fait, du moins en principe.

C'est vraisemblablement vers ce temps qu'en témoignage d'une commune admiration pour le maître de Croisset, Joris-Karl offrit à Lemonnier une « petite pipe qui avait appartenu à Flaubert ». Cette pipe allait bientôt mêler ses volutes de fumée à celle des cassolettes d'encens dont l'auteur de *l'Hystérique,* selon son propre aveu (70), aimera s'entourer, en composant ce livre.

(67) Huysmans rappelle sa demande dans une lettre à Hannon, Paris, le 23 septembre 1880.

(68) *La Chronique,* 31 juillet 1912. Article cité. Dans la *Vie belge* (p. 148), Lemonnier attribue le même mot à Daudet. Rien d'impossible à ce que ces écrivains l'aient tous deux appelé à Paris.

(69) Voir les diverses définitions qu'il donne à cette date du mot « naturalisme ». *Influence du naturalisme français en Belgique,* p. 311.

(70) C. Lemonnier : *Souvenirs littéraires. Belgique artistique et littéraire,* 1913, pp. 285 à 303.

De 1884 à 1888, Lemonnier collabore, en même temps que Verhaeren et Rodenbach, à la *Revue Indépendante* de Paris. Prose ou vers, leurs productions voisinent avec celles des écrivains français les plus répandus : Goncourt, Zola, Cladel, Barbey d'Aurevilly. Largement éclectique, le périodique fondé par Félix Fénéon s'ouvre aux essais naturalistes ou symbolistes de la jeune génération. Aux sommaires, les noms de Céard, Descaves, Alexis, Bonnetain, Robert Caze s'inscrivent à côté de ceux de Verlaine, Moréas et Haraucourt. J.-K. Huysmans donne à la revue de nombreuses critiques artistiques : son *Salon officiel de 1884* précède une étude de Lemonnier sur la fameuse *Tentation de saint Antoine* de Félicien Rops. En 1884 encore, il y publie *Un Dilemme,* qui ne devait paraître en librairie que trois ans plus tard, et en 1886 et 1887 les chapitres encore inédits d'*En Rade.*

Durant quelques années, dès 1888, Lemonnier passe la saison d'hiver à Paris, dans l'appartement de la rue de la Ville-l'Evêque, où il s'est installé. Des écrivains français, ses amis, viennent l'y voir, ainsi que ses compatriotes, Constantin Meunier, Emile Claus, Rodenbach, Verhaeren, Van Lerberghe et quelques autres qui séjournent en France. Joris-Karl paraît quelquefois à ces réunions, qu'il anime par ses saillies et ses truculences verbales. Au témoignage de son hôte, « il ne pouvait dire deux mots sans jurer et proférer les termes du pire langage poissard... (71) ».

L'auteur du *Mâle* à son tour rendait visite à l'écrivain français. Comme tant d'autres, comme Huysmans lui-même (72), il a évoqué, dans ses *Souvenirs,* le petit logement modeste où il le retrouvait, entouré de ses livres, de ses tableaux et de son chat favori.

Là-bas, rue de Sèvres, au quatrième étage d'une maison de brochage, dans la cour, trois petites pièces très propres, d'une décence hollandaise, peu de meubles, mais des pastels et de la peinture aux murs, avec l'errance lente d'un bel angora dédaigneux entre les fauteuils et les volutes lilas d'un nuage

(71) C. Lemonnier : *Souvenirs littéraires. Comœdia,* 19 février 1913.
(72) Dans *De Tout,* « *Le n° 11 de la rue de Sèvres* ».

de fumée où se détache une silhouette mince, pensive, au sourire mélancolique, Huysmans.

Que de fois déjà j'étais venu là [ajoute Lemonnier], m'amusant de son langage croustillant et péjoratif, tandis que l'œil lumerolait et qu'il avait l'air de secouer avec les petites cendres de ses cigarettes son mépris des contemporains (73) !

Le romancier belge avait fait une entrée sensationnelle au *Gil Blas* avec sa nouvelle *l'Enfant du Crapaud* (1888), qui lui avait valu d'être poursuivi et condamné par le tribunal de la Seine. Au comité de rédaction du journal, qui cherchait des collaborateurs de talent, Lemonnier avait proposé Huysmans. L'auteur d'*A Rebours*, sollicité par son confrère, fit maintes réserves avant d'accepter l'offre brillante du grand quotidien : il fallut qu'on engageât en même temps que lui le terrible Léon Bloy, qu'il désirait secourir dans sa détresse.

Le journalisme d'ailleurs ne devait guère tarder à rebuter l'intransigeant Huysmans. D'Hubert, en directeur habile et prévoyant, exigeait de ses collaborateurs des articles qui assurassent la prospérité de ses affaires.

Huysmans lui ayant soumis le plan d'une série sur les wagons-lits, il crut à une manière de publicité et applaudit. Mais personne moins que Joris-Karl n'était capable de cette besogne subalterne. Sa chronique eut l'ironie bouffonne d'un éreintement (74). D'Hubert, effaré, craignant pour ses permis, lui demanda des retouches. L'ingérence d'un homme d'affaires dans un domaine littéraire ne fut pas du goût de Huysmans, qui retira sa copie et n'en donna plus d'autres (75).

L'échec de cette tentative de collaboration au *Gil Blas* (76) ne fit d'ailleurs aucun tort aux relations de Lemonnier et de Huysmans. Ce dernier, quoiqu'il déteste le théâtre, se trouve au nombre des spectateurs qui assis-

(73) *Comœdia*, article cité.

(74) Il s'agissait peut-être du morceau intitulé *Le Sleeping-Car*, inséré dans *De Tout*.

(75) *Comœdia*, article cité. En 1895 cependant, le *Gil Blas* publiait une partie de la préface de J.-K. Huysmans au livre de Jules Bois sur *le Satanisme et la Magie*.

(76) Par ailleurs, J.-K. Huysmans et Lemonnier collaborèrent l'un et l'autre à *l'Echo de Paris* et au *Voltaire*.

tent, vers la même époque, à la brillante première d'*Un Mâle* à Paris (77).

A l'instar du conte naturaliste, l'histoire de cette amitié littéraire n'a pas de dénouement. Comme Georges Virrès visitait Huysmans à Paris, vers 1895, l'auteur d'*En Route* vint à lui parler de Lemonnier, à qui il paraissait encore s'intéresser beaucoup. Par contre, le romancier d'*Un Mâle,* décontenancé par l'étrange évolution de Durtel, ne faisait plus grand cas, semble-t-il, des œuvres de l'écrivain converti.

G. VANWELKENHUYZEN.

(77) Maurice des Ombiaux : *Camille Lemonnier.* Paris, 1910, p. 69.

AUTOMNES

—

Je suis dans le secret des bêtes. Les plus laides
Surtout, les moins agiles, les plus lointaines,
M'aiment... Pleuve l'automne aux nuées convulsives,
Sur leurs âmes râpeuses d'étoiles de mer!

Dans mes bois où, la nuit, plaignent les hiboux d'or,
Je connais la retraite trouble des blaireaux.
Et je connais aussi d'humbles nids sans malice,
Que j'ai parfois sauvés du croissant imbécile.

Et je connais encor la rainette, son corps de gorge,
Joyau frileux blotti sous la ronce et la menthe,
La rainette aux pattes vives comme des ailes.

Et j'ai sauvé la vie à bien des insectes,
Qui tombaient et qui se noyaient dans mes channes,
Durant que je trayais les vaches nuageuses.

*

J'irai sur la place du marché pour entendre
Les chanteurs ambulants... sous un parapluie rouge.
En s'accompagnant sur l'accordéon, ils chantent
Des airs mélancoliques et troubles qui tremblent.

Le grand ciel coléreux vibre à travers les tours
De la très svelte et dentellière cathédrale.
L'homme aux doigts de poète et d'arsouille joue sourd
Et la femme qui chante, à son rythme s'enlace.

Les gens font cercle, ils répètent les paroles,
Ils ont l'air d'écoliers et peut-être en leurs cœurs
Bercent, qui sait? un rêve, un désir, un regret.

L'accordéon plie et déplie ses ors, le ciel
Retentissant d'oiseaux invisibles, scintille,
Une infinie détresse envahit tout mon être.

*

Voici l'heure... Le froid cisèle au cimetière
Les tombes flagellées par l'âpreté du ciel.
Tout brille et tout paraît surnaturel, il gèle...
En l'église béante, pâlissent les cierges.

Le vieux sonneur attend... Il est sourd et il chique,
Et des enfants lui crient: « Ils sont au bois Michu,
Ils sont à la fontaine d'Ecorcheville... » Alors
Le sonneur sonne la cloche unique et flûtée.

Tous les moineaux des lierres denses pépient... montent,
Les enfants de chœur, le grand crucifix qui rit
Et le chantre cornard, qui chante avec son ventre.

Elle est morte phtisique, à vingt-sept ans... Ils
L'ont vêtue de sa robe nuptiale... La
Voici... la terre claire tintinnabule... il gèle...

*

Les gens ont endossé leur pardessus, ils rient
Parce qu'il fait bon marcher, qu'il vaut mieux,
Disent-ils, un froid sec qu'un hiver pourri...
— Ce sont fils de notaire ou de ferblantier.

Octobre éblouissant se pose sur la ville,
Comme un gros papillon de nuit resplendissant.
Voici fleurir en moi des instincts repoussants,
Le goût des cabarets borgnes, des aubes louches.

L'homme tire la bête qui a mal aux cornes
Et qui saigne et qui souffle et qui tombe en montant
La côte et l'homme la redresse à coups de botte.

Tu ris, fille, en passant, de moi, avec ce veau
Que j'ai acheté cher, par pitié, si fragile,
Sous la pluie... que veux-tu, j'ai mes vices aussi.

*

Des lys, mélodieusement tristes, rosirent
A travers les brouillards que l'aurore risquait.
Doux comme ton amour, un hibou chevrota
Et seules, lui répondirent des perles rapides.

Je souffrais, j'étais triste et pareil au brouillard,
A l'oiseau, je flottais hors moi-même, en votre âme
Et vous ne saviez pas que cette féerie
N'était qu'une émanation de ma tristesse.

De grands lacs indolents chastement chatoyaient,
Vous effleuriez ma main qui tremblait, moins encor
D'amour que du pressentiment des mensonges futurs.

— Alors l'oiseau chuinta... Ce fut une note unique.
Un naufrage du temps sur l'océan des jours,
Et l'aube dissipa tristement nos accords...

*

Non! laisse aller ta faulx sur le côté, prends pitié
De cette rainette... tu allais lui trancher les pattes.
Elle est si joliment fragile, elle ressemble
Aux petits saltimbanques, quand ils quêtent.

— La tyrannie de l'acétylène rayonne... Les gens
Reculent... ils ont peur de lâcher deux sous,
Et la petite fille en rose rapiécé
Dit: « Merci », avec un gris sourire usé.

— O bestiole, mélodieusement laide,
Reste! Pourquoi aurais-tu peur d'un poète,
Plus nu, plus pauvre encor d'âme que ton corps?

Déjà le ciel n'est plus qu'un reflet de la nuit.
Voici frémir la mélodie des feuilles mortes.
Rainette, entendons-la nous enseigner la vie...

*

Le soir aux douloureux récifs crépusculaires
Berce entre ses nuées l'Océanie des siècles.

— Quel est ce bruit de pas sur la route brumeuse,
Où les noirs peupliers clignent comme des cierges?

C'est le poète, lâche et mal rasé, qui passe.
Il traîne à la gare sa vache, la Doucette,
Qui beuglait humainement quand il la trayait,
Qui finira demain sa vie, à la Villette.

Voici la gare huileuse et le wagon infect...
La bête a peur... l'homme monte... il l'appelle : « O Douce! »...
Alors la bête suit la lumière vocale...

— O mon Dieu! quand donc me saisirez-vous à la gorge,
A mon tour?... Je suis rentré par la route aveugle...
C'était comme un tâtonnement universel de honte.



Nuits tendres du passé, nuits de parc et de marbres,
O nuits de ma candeur et de mon désespoir,
Quand j'appuyais mon front sur la pierre rêveuse
Du jardin de ma bien-aimée de quinze années;

O lentes nuits d'octobre orchestrées par l'automne,
Nuits finies, douces nuits de mon adolescence,
Quand les bouleaux brumeux nimbaient le clair de lune,
Comme une vaticinante phosphorescence;

— Là-bas, si loin, si loin, de pauvres paysages
Expirent... Leur lumière irrite un ciel de cendres,
Où mystérieusement fuient les oies triangulaires.

Jamais plus, mon doux cœur, nous ne retrouverons
Cet élan de framboise du premier baiser,
Dans un grand tournoiement de déchirement triste.



Mes souvenirs, mes chiens couchants de la mémoire,
Quand donc me laisserez-vous, ô lévriers, dormir?
Il pleut des lèvres abondantes sur les vitres...
Ah! laissez-moi dormir, défaillances funèbres!...

Autrefois, il y avait, dans les foires, des pies
Qui faisaient l'exercice sur l'épaule d'un drôle

Et qui tiraient des cartes pour des filles,
Et les filles rougissaient d'être trahies par la pie.

Va-t'en, va-t'en, saison déracinée,
Qui flotte à la dérive, couronnée de crocodiles,
Dans un grand fleuve-feu, alourdi d'îles!

Je voudrais tant dormir à la mode des morts
Et ne plus jamais ouïr que c'est l'automne,
Ce bruit de pas de chat qui marche sur mon cœur.

*

Les soldats, morts à la guerre, naisse l'automne
Et son rayonnement de fin du monde, pensent
Peu-être, à ces autres automnes d'avant la
Guerre, fleuries d'adolescentes jeunes filles.

Elles chantaient des mélodies de Massenet,
Et la musique s'élançait comme un jet d'eau
Vers le ciel irisé de pâle enthousiasme
Et les soldats, destinés à périr, rêvaient.

Ils rêvaient d'avenir, d'attentes et d'amour,
D'aveux chastes par un beau soir limpide où vole
L'éphémère infini de la chute des astres.

Ils n'ont même pas osé sans doute un baiser
Sur la main... Et, dans le ciel, c'est toujours l'automne...
Et d'autres jeunes filles... d'autres jeunes hommes...

*

Les bleus guichets du ciel s'ennuagent... Il pleut.
Le dromadaire, européen malgré lui, lèche
La tente usée, qui a trop vu de villages semblables
A celui-ci, la tente errante et naïve, biblique.

L'homme en caleçon rose, en poulaines crottées,
Parle avec la caissière endiamantée de choses
Tristes, qui glissent sur ses lèvres rasées,
Comme la pluie cynique sur le cirque.

Son petit garçon, son fils unique est à Berck,
L'homme l'a vu, pâle, sur un long char en fer,
Que traînait un mignon petit âne amer.

La caissière hoche son lourd menton de chiromancienne.
Elle, c'est une autre affaire, elle est battue
Par son mari, qu'elle aime, car il est clown et sensuel.

*

La nuit règne en la chambre adultère où les pommes
Auront toujours pour moi l'arome de tes lèvres.
Te souviens-tu de ton silence et de mes larmes
Et de tes seins qui soulevaient l'ombre? Ah! misère!

J'ai longtemps retenu tes bras nus sur mes bourses,
Et ta gorge en losange à travers le jersey
Du corsage gonflait et tout à coup régna
Sur ta chair décelée l'orgue du clair de lune.

Et c'est encor l'automne et toujours, dans la chambre,
Bourdonne cette odeur de gitane des pommes
Et toi tu m'as quittée, reinette de mon corps.

Tu me trompes peut-être avec un charcutier,
Ou un notaire... Automne, automne, ah! quel malheur
De n'être dans la vie qu'un pauvre et un poète!

*

Voici... le temps n'est plus très indiqué pour la poésie,
Ce n'est pas que les gens ne rêvent, mais ils se
Cachent, alors j'ai beau rimer « automne » avec
« Abeille », ces vers n'intéressent personne.

J'aurais pourtant aimé être aimé, c'est drôle et je me
Demande quel ancêtre du temps des chandelles et des
Diligences, m'a légué cet instinct ridicule,
Ce besoin d'être admis à travers une voix humaine.

Tu me lirais parce que tu es seul, que c'est l'automne,
Que ton amie en rose t'a quitté, que tu as peur
D'être cocu, — ou simplement parce que ta mère est morte.

Tu serres dans ta main la dépêche fatale... Il pleut
Dehors... tu cherches un indicateur... tu pleures
Et tout à coup c'est à moi que tu penses dans ta douleur...

*

L'automne, métronome du songe, rayonne.
Des carillons d'azur essaiment vers quelle
Ruche, là-bas où le crépuscule solfie
Je ne sais quel frisson de mirage et de songe?

Une cathédrale rame dans ma mémoire
Un angélus de fin du jour qui me rappelle
Mon village natal, ma grande maison froide
Et le coffre-fort inouï de mon grand-père.

Les horizons brûlés croulent, des cimes neigent.
Je me rappelle encor ce Sahara charnel
Qui, dans mon rêve, étirait jusqu'à sa mort mon corps.

Et maintenant des meules, lumineusement sombres, s'affaissent
Dans une panique d'Orients délirants,
Qu'un lamento d'été perce comme une flèche.

*

Ils ont vendu ce cultivateur; il était en dessous
De ses affaires, ils l'ont vendu par un dimanche
D'automne, gris et sournois comme un solo
De saxophone, ils l'ont vendu par « autorité judiciaire ».

Une laide lumière à mi-côte stagnait.
Nous avons insolemment piétiné la cour
Et tripatouillé des bêtes qui s'apeuraient... — Tu
Riais, maquignon hypocondre et vérolé.

L'huissier, qui mâchait un cigare et qui blaguait,
Cueillait nos enchères gelées à la manière
D'un pitre et d'un œil en queue de cochon amorçait les dames.

L'homme vendu avait fait la guerre dans l'infanterie;
Il était criblé d'éclats dans les reins, il portait
Un appareil, il ne pouvait plus guère travailler...

*

Vous ne reviendrez plus, les jours sont envolés
Des roses poignardées par l'orage expirant

Et de l'aube transie par les myosotis
Et du somnambulisme ailé des rossignols.

Ils chantaient dans le parc du château, leur délire
Fusait comme un jet d'eau de la combe des aulnes,
Et sur la fauchaison prochaine des pelouses,
L'adagio mortel de la lune montait.

Vous ne reviendrez plus, elfes qui vous héliez
A travers la prairie, quand les brouillards d'automne
Serrent au cœur les colchiques orphelins.

Là-bas, sur l'autre rive, un royaume commence.
J'y songe quelquefois dans mes nuits d'insomnie.
O voix de mon exil, quel messie vous inspire?...

ANDRÉ DRUELLE.

LETTRES INÉDITES DE GOBINEAU A JULES BAROCHE

—

Les dix-neuf lettres inédites de Gobineau à M. Jules Baroche, que nous publions ci-dessous, sont extraites du département des manuscrits à la bibliothèque Thiers. Eparpillées dans trois dossiers (nos 977, 993 et 1.241), elles constituent un ensemble formant un apport précieux à la biographie du grand penseur. Cette source d'informations est inconnue de M. Ludwig Schemann, biographe infatigable de Gobineau qui, dans une annexe à son remarquable ouvrage, énumère tous les correspondants de l'écrivain. Les lettres de Gobineau à M. Jules Baroche sont des lettres d'un diplomate d'une situation modeste à un personnage considérable du monde officiel, ministre de la Justice et des Cultes, membre du Conseil privé et du Conseil de régence sous le Second Empire (*)

(*) Il serait peut-être intéressant d'évoquer ici la carrière administrative de M. Jules Baroche. Né en 1802 à Paris, de parents d'une aisance moyenne, il fit des études de droit et, à l'âge de 21 ans, fut reçu avocat. Bâtonnier de l'Ordre en 1846, il entra, au cours de l'année suivante, à la Chambre des députés, où il siégea, à côté d'Odilon Barrot, sur les bancs de la Gauche dynastique. Il prit une part active à la campagne des banquets réformistes de 1847 et salua l'avènement de la République de février. Mais, élu à l'Assemblée nationale, il changea radicalement son orientation politique, vota avec la Droite et défendit le Prince-Président. Le passage dans le camp opposé lui valut d'être nommé ministre de l'Intérieur. En cette qualité, il fit voter à l'Assemblée nombre de lois restrictives. La Droite de la Chambre étant entrée en conflit avec le chef du pouvoir exécutif, M. Jules Baroche se sépara de ses anciens collègues pour adhérer à l'entourage du futur empereur. Le coup d'Etat du 2 décembre fut pour lui le début d'une ascension éclatante. Aussitôt après l'établissement du nouveau régime, il fut nommé vice-président de la Commission consultative auprès du chef de l'Etat; en 1852, il devint vice-président du Conseil d'Etat, ayant droit de prendre part aux travaux du Conseil des ministres et, peu de temps après, président en titre de ce corps. En 1860, il prit, par intérim, le portefeuille des Affaires Etrangères, fut nommé membre du Conseil privé et du Conseil de régence. Trois ans plus tard, il devint ministre de la Justice et des Cultes et, en 1864, fut élevé à la dignité de sénateur tout en restant ministre. En juillet 1869, il se démit de son portefeuille et se borna à siéger au Sénat. Il est mort à Jersey, le 28 octobre 1870.

Il ressort de la correspondance que nous publions que Gobineau, lors de ses séjours à Paris, fréquentait la maison de M. Jules Baroche, connaissait Mme Baroche, leurs deux fils, Alphonse et Ernest (il correspondait même avec ce dernier), et leur fille Alice, morte prématurément, au début de l'année 1866, peu de temps après son mariage avec M. Goupy. Mais, tout en étant reconnaissant à M. Jules Baroche de services rendus dans le monde officiel, lui restant même attaché, Gobineau ne le considérait pourtant pas comme un ami intime. M. Ludwig Schemann, qui explora le problème des amis de Gobineau, nomme, en ce qui regarde les milieux dirigeants, Alexis de Tocqueville, Drouyn de Lhuis et le comte Walewski, et, dans la vie privée de Gobineau, le comte Hercule de Serre, Ary Scheffer, Monnerot, son beau-frère, le baron Adolphe d'Avril et le peintre allemand Guermann de Bohn. « Nous aurions pu, écrit M. Schemann, ajouter à cette liste beaucoup d'autres noms, mais ce ne sont que les noms. » Celui de M. Jules Baroche appartenait, sans doute, à cette dernière catégorie. On en trouve une preuve de plus, sauf le témoignage du savant biographe, dans le journal intime de Mme Baroche; elle y raconte avec maints détails les événements de la vie privée et mondaine de son mari, et ne mentionne qu'une seule fois le nom de Gobineau.

Gobineau, dans ses lettres à M. Jules Baroche, parle surtout de sa carrière de diplomate. Il est utile donc de se la rappeler brièvement. Gobineau l'a fait, du reste, lui-même, dans une lettre adressée à un savant allemand, M. Heinrich Adelbert von Keller, professeur à l'Université de Tubingen, et nous n'avons qu'à reproduire son récit. Il écrivit ceci :

Je suis entré au service en 1849, comme chef de cabinet de M. de Tocqueville, l'auteur de *La Démocratie en Amérique,* avec qui j'étais étroitement lié. Envoyé comme premier secrétaire d'ambassade en Suisse, j'y suis resté pendant cinq ans; ayant été, dans cette période, chargé d'affaires et là et à Hanovre, où j'avais été détaché un moment... De là, je suis allé à Francfort, et en 1855 j'ai demandé à être attaché avec mon grade à la mission extraordinaire que Sa Majesté envoyait en Perse. J'y suis resté trois ans, dont dix-huit mois comme chargé d'af-

faires... Je suis revenu en Europe en 1859. J'ai été envoyé dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, pour régler des questions territoriales relatives à nos pêcheries de Terre-Neuve, comme commissaire impérial, et j'ai fait là une campagne de six mois dans les glaces flottantes, des brumes et la pluie, qui n'était pas tout à fait gaie pour un Asiatique comme moi; mais je m'en suis bien tiré... En 1861, j'ai été nommé ministre en Perse, où je suis resté deux ans, et enfin je suis ministre à Athènes depuis 1864, en novembre.

A ces informations datant du 27 décembre 1865, il faut ajouter qu'en 1868 Gobineau fut rappelé d'Athènes et envoyé à Rio de Janeiro, d'où, en 1872, sur l'ordre de Thiers, il se rendit à Stockholm. Mais cette dernière nomination ne nous concerne pas : la correspondance qu'on va lire s'arrête au début de l'année 1870, M. Jules Baroche étant mort au cours de cette année.

S. POSENER.

I

Téhéran, le 1er août 1856.

Monsieur le Président,

J'apprends par Monsieur d'Avril (1) combien vous me témoignez de bonté et la part que Votre Excellence a bien voulu prendre à la remise de mon mémoire à l'Institut. Permettez-moi de vous en exprimer ma vive gratitude.

Monsieur Bouris a demandé un congé et il n'a pas, je crois, d'intention de revenir. J'attends donc ce que le Département ordonnera de moi. Dans tous les cas, il me paraît impossible qu'il n'emploie pas cette occasion à me tirer de la position fausse où mon ancienneté et tant de promesses jusqu'ici sans résultat me placent.

Mais ce n'est pas à ce sujet que je viens usurper les moments de Votre Excellence. Je n'ai voulu que lui dire combien je suis attaché et combien des marques si

(1) Baron Adolphe d'Avril, proche parent de Gobineau, diplomate et orientaliste français; il fut consul général à Bucarest et ministre plénipotentiaire au Chili.

constantes de bienveillance me touchent profondément.

Je finis en m'excusant de vous écrire, monsieur le Président, dans une forme aussi peu convenable. Mais il n'y a pas que les papetiers qui manquent ici, et je me crois assuré de votre indulgence à cet égard.

Veuillez bien, je vous prie, faire agréer à Madame Baroche les compliments empressés de Madame de Gobineau, et partager avec elle l'expression constante de mon respectueux et entier dévouement.

C[te] A. DE GOBINEAU.

II

A bord du *Gassendi*,
Baie Saint-Georges (Terre-Neuve)
20 juin 1859.

Monsieur le Président,

Je n'ai pas eu de lettres d'Ernest (2) depuis mon départ de Brest, mais j'espère cependant que Madame Baroche et Votre Excellence continuez à être bien portants. Il se passe de trop grandes choses dont vous êtes une trop grande partie pour que je puisse, sans trop de fatuité, espérer que vous vous soyez demandé quelquefois ce que je devenais, mais vos bontés pour moi sont telles que je me dois bien croire quelque droit à me rappeler à vous.

Monsieur le marquis de Montaignac, qui m'a été donné pour collègue (3), et moi, faisions le meilleur ménage du monde et, partant, *notre intérieur* est très heureux. Malheureusement, on ne peut guère en dire autant de l'extérieur, et c'est une campagne très sévère que nous faisons là. Le voyage a été fort dur pour arriver. Nous passons notre vie à visiter du havre et des plages désertes, et quand nous les trouvons habitées, c'est par des pêcheurs vivant pour quelques mois, dans des huttes, au milieu de fort vilains monceaux de débris de poissons.

(2) Le fils aîné de M. Jules Baroche.

(3) Marquis de Montaignac (Louis-Raymond), marin et homme politique (1811-1891). « Je vais faire une campagne de six mois à Terre-Neuve comme commissaire pour étudier les limites des pêcheries, écrivit Gobineau à Tocqueville, le 21 mars 1859. J'ai pour collègue de la marine M. de Montaignac, que vous connaissez bien et qui est en même temps commandant de la station. »

Mais nous travaillons beaucoup et nous avons l'expérience de rapporter des idées et des conclusions nouvelles sur une question qui, touchant au plus près à notre recrutement maritime, n'est pas sans une réelle importance. Nous ne saurions prétendre assurément, en face des événements actuels, à beaucoup d'éclat. Mais cependant, comme il s'agit d'une population et de l'éducation de dix à douze mille marins, le septième au moins de notre souscription, je ne suis pas sans quelque espérance que si l'on est content de nous, on pensera aussi que nos efforts se sont appliqués à quelque chose qui en valait la peine. Quoi qu'il en soit, Votre Excellence ne doute pas que je regarde ici moins au profit qu'au devoir.

Adieu, monsieur le Président, veuillez, je vous prie, me rappeler respectueusement au souvenir de Madame Baroche et croire toujours au respect dévoué et reconnaissant avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

C[te] A. DE GOBINEAU.

III

CONSEIL D'ETAT — CABINET DU PRÉSIDENT

Paris, mercredi soir [1861].

Monsieur le Président,

Je viens de suite dire à Votre Excellence que je suis nommé ministre à Téhéran. Je pars pour Trye (4), mais à mon retour j'aurai l'honneur de venir, non pour vous remercier, car comment pourrais-je oser le faire, mais vous exprimer toutes les reconnaissances dévouées de votre bien respectueux et attaché serviteur,

C[te] DE GOBINEAU.

IV

Jeudi [1861].

Monsieur le Président,

J'ai un regret infini de n'avoir pu prendre congé de Votre Excellence. Je vous prie de vouloir bien penser

(4) La propriété de Gobineau, non loin de Gisors; il l'acheta en 1857.

quelquefois à moi et à la vive gratitude et permettez-moi d'ajouter à la profonde affection que j'ai pour vous et pour les vôtres. La distance et l'éloignement ne font rien à des sentiments aussi vrais et je veux que vous n'en doutiez pas non plus que du profond respect de votre bien obéissant et dévoué serviteur.

C[te] DE GOBINEAU.

V

Téhéran, 5 juillet 1863.

Monsieur le Président,

J'apprends par ce dernier courrier que vous avez été fort souffrant. Bien que je sois très assuré que lorsque cette lettre-ci vous parviendra vous serez tout à fait rétabli, vous ne vous étonnerez pas que je saisisse avec empressement et tout à fait porté par mon cœur, toutes les occasions pour vous rappeler combien je vous suis attaché, et si, dans les moments de joie on trouve assez tous vos amis pour la partager, il est peut-être bien naturel aussi que ceux qui vous doivent comme je vous dois ne se tiennent pas à l'écart dans les moments les plus difficiles. Vous êtes si parfaitement bon et je sais si bien la place que les sentiments affectueux tiennent dans votre vie, que vous ne vous étonnerez pas, j'en suis sûr, du sentiment qui me fait m'unir en ce moment à votre peine. Mais, encore une fois, j'espère bien que tout en sera effacé lorsque ceci vous parviendra.

J'attends un congé; moi-même je suis un peu éprouvé par deux ans de solitude presque absolue et un climat un peu excessif. Aussitôt arrivé, j'irai vous présenter mes devoirs. En attendant, veuillez bien affirmer tous mes respects à Madame Baroche, mes amitiés à tous les vôtres et me croire, monsieur le Président, votre plus respectueux attaché et dévoué serviteur.

C[te] A. DE GOBINEAU.

VI

Château de Trye (Oise), 20 mai 1864.

Monsieur le Garde des Sceaux,

Vos bienveillantes et aimables intentions au sujet de

mon église ont été trompées. Je ne touche pas les six mille francs, ou plutôt vous ne me les avez pas donnés. Monsieur Roulland lui aussi avait cru me les donner, il y a quatre ans; mais c'est vous qui payez ces six mille francs-là, et encore par annuités de 1864-5-6. Je pense que c'est Monsieur Amil qui fait ces arrangements-là.

Je suis désolé parce que, non seulement je n'ai rien de Votre Excellence, mais encore le ministère de la Maison de l'Empereur me donnait cette année six mille cinq cents francs à la condition d'obtenir de vous trois mille deux cents francs. Comme cette condition ne se trouve pas remplie, je risque de perdre l'autre allocation, et voilà mon église, qui allait être terminée cette année, restant ouverte aux quatre vents, mal bouchée avec des planches, et pompant de tous côtés une humidité destructive.

Permettez-moi, monsieur le Garde des Sceaux, de recourir encore à Votre Excellence dans cette misère. L'architecte diocésain qui fait nos travaux assure que si le ministère des Cultes lui pouvait donner les trois mille deux cents francs nécessaires non pas même cette année, mais l'année prochaine, il obtiendrait du travail des entrepreneurs. Vous seriez bien bon de nous sauver de notre mauvaise position. Il serait bien dur à la croire se perpétuer et persister indéfiniment, car les six mille cinq cents francs du ministère de la Maison de l'Empereur que nous courons risque de perdre cette année si vous ne venez pas à notre secours, il est fort douteux que nous puissions les retrouver l'année prochaine.

Je vous sollicite donc avec toute l'insistance que la bonté de Votre Excellence veut bien me permettre.

Monsieur Ménant (5) me dit aussi qu'il y a une place vacante à Evreux et qu'il serait bien heureux si vous vouliez bien vous rappeler de lui.

Adieu, monsieur le Garde des Sceaux, mille pardons de mon importunité que vous me pardonnez si souvent. J'espère que Madame Baroche et Mademoiselle Alice vont

(5) Ménant (Joachim), magistrat et orientaliste.

bien. Soyez assez bon pour partager avec elles l'expression du plus entier et du plus respectueux attachement.

Cte A. DE GOBINEAU.

VII

Château de Trye (Oise), 1er juin 1864.

Monsieur le Garde des Sceaux,

J'ai reçu la lettre par laquelle Votre Excellence me fait l'honneur de m'informer qu'Elle a bien voulu donner des ordres pour l'ordonnancement de la seconde annuité du secours accordé par Votre Excellence à l'église de Trye, ce qui porte à quatre mille francs la somme que la commune aura à toucher en 1864.

Je ne saurai trop vous exprimer ma vive gratitude, monsieur le Garde des Sceaux, et celle des habitants de cette localité pour les bontés que vous voulez bien avoir pour nous. Veuillez en recevoir ici l'expression avec la nouvelle assurance des sentiments particulièrement attachés et dévoués avec lesquels je suis de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Cte A. DE GOBINEAU.

VIII

Marseille, 10 novembre 1864.

Monsieur le Garde des Sceaux,

J'ai été au grand regret de quitter Paris sans avoir été une seconde fois prendre congé de vous. Mais j'ai eu la sottise de tomber malade tout à fait, et c'est avec quelque peine que j'ai pu même aller à Saint-Cloud, où l'Empereur a été pour moi de la plus parfaite bonté.

J'avais pourtant, et encore et toujours, à vous remercier pour la nouvelle faveur que vous faites à mon église. Je vous en exprime ici ma plus vive et plus entière gratitude. Vous ne vous lassez pas d'être bon pour moi, ni moi, je vous assure, d'être reconnaissant.

Veuillez bien me mettre aux pieds de Madame Baroche.

J'espère que Madame Alphonse (6) est mieux. Mais le Midi serait bien utile, qu'elle me permette de le lui dire encore.

Adieu, monsieur le Garde des Sceaux, je pars après-demain. Veuillez bien trouver ici la nouvelle expression des sentiments les plus respectueusement attachés de votre bien dévoué serviteur,

C[te] A. DE GOBINEAU.

IX

Athènes, 18 mai 1865.

Monsieur le Ministre,

Cette fois-ci, c'est bien à Votre Excellence qu'il me faut répondre tout droit pour me défendre, car j'ai reçu votre bonne et aimable lettre au moment où je venais de faire partir la mienne pour Madame Baroche. Le fait est que je n'ai rien su du tout du mariage de Mademoiselle Alice. Je ne lis pas trop régulièrement les journaux, cela est vrai; surtout quand ils arrivent, comme par ici, par paquets de huit numéros à la fois, mais il n'en est pas moins inouï que je sois resté six mois sans avoir aucune nouvelle d'un bonheur auquel je prends tant de part. C'est Monsieur de Bohn (7) qui vient de m'en dire le premier mot, et encore il m'en parle comme si j'étais très au courant, et en effet il devait le croire. De tout cela il résulte que j'ai beaucoup à me plaindre, et c'est à Madame Baroche que je ferai mes réclamations.

Je vous remercie mille fois de la réponse que vous avez bien voulu me détailler pour mon secrétaire. Le pauvre garçon me charge de vous exprimer toute sa gratitude pour les expressions de bienveillance personnelle dont vous accompagnez le refus qui est de principe. Il n'y a rien à faire.

Nous sommes ici attendant une révolution qui sera plus ou moins prompte mais qui, à moins d'un miracle comme il ne s'en fait guère, ne saurait nous manquer.

(6) La femme du second fils de M. Jules Baroche.

(7) L'ami de Gobineau, il en était question plus haut; il passait une partie de l'été au château de Trye, les enfants de Gobineau l'appelaient « tonton », ce qui voulait dire oncle.

Non seulement je n'ai jamais vu, mais je n'ai jamais imaginé qu'il pût exister un gouvernement comme celui-ci; non seulement il ne gouverne pas, non seulement il n'administre pas, non seulement il ne fait rien que laisser tomber en ruine le peu que le roi Othon avait produit, il ne songe qu'à mettre de l'argent à part, et tout se calcule à ce point de vue-ci : quand je suis venu, j'avais trois mille livres de rentes, quand je m'en irai j'en aurai trois cent mille; c'est une excellente affaire, et le plus joli, c'est que cela se dit tout haut, que le roi le raconte aux Grecs eux-mêmes, et que le comte de Sponneck (8) développe le thème d'un air satisfait et entendu. Cela fait l'effet d'un rêve. L'autre jour, une patrouille composée de soldats et de gendarmes vient d'être attaquée par les brigands aux portes d'Athènes; trois hommes ont été blessés. Mais les brigands, aussi chevaleresques que possible, d'ailleurs tous gens comme il faut, anciens sous-officiers de l'armée, n'ont pas poursuivi leurs adversaires, qu'ils auraient pu exterminer. Il est certain qu'ici les malfaiteurs sont les meilleures gens du monde. Ils payent tout ce qu'ils prennent dans les villages pour leur nourriture, tandis que les soldats envoyés à leur poursuite pillent tout.

Adieu, monsieur le Ministre, vous me promettez une lettre de Madame Baroche. J'ai bien hâte de savoir quelque chose sur un mariage qui me fait une joie infinie puisqu'elle vous en fait aussi sans nul doute, et vous savez aussi pour que je n'y insiste pas, combien est sincère et profond l'attachement respectueux et dévoué de votre bien obéissant serviteur.

C[te] A. DE GOBINEAU.

X

Athènes, 24 octobre 1865.

Monsieur le Ministre,

Je ne vous écris guère parce que prendre les moments de Votre Excellence est un peu présomptueux et par trop importun. Cependant, je voudrais savoir comment vous

(8) Sponneck (Guillaume-Charles, comte de), homme d'Etat et économiste danois; en 1863, il accompagna le roi Georges en Grèce, mais peu populaire il dut quitter le pays en 1866.

êtes et comment se trouve Madame Baroche. Nous pensons à vous bien souvent et comme nous devons faire, vous étant si sincèrement attachés. Mais ce n'est pas assez de penser, il faut savoir. Soyez donc assez bons pour me dire par quelques mots et comment vous vous portez et comment vous êtes, au physique et au moral.

J'avais espéré, il y a quelques jours, pouvoir vous voir, et il me semblait que demander quinze jours de permission après deux ans et demi de séjour à mon poste sans bouger pourrait se faire admettre; mais on a pensé qu'il valait mieux que je ne m'éloigne pas. Je suis donc resté. Peut-être l'année prochaine serai-je plus heureux, et j'ai grand désir, je vous assure, d'aller vous serrer la main et voir Madame Baroche. Je ne vous parle pas d'Ernest, car je suppose que, vous demandant de vos nouvelles à tous, vous voudrez bien me parler de lui, ainsi que de Madame Alphonse et de son mari.

Adieu, monsieur le Ministre, je ne vous écris pas plus long, parce que je vous ai dit tout ce que je voulais dire et demandé ce que je voulais demander. Nous sommes ici dans les affaires bien ténébreuses qui peuvent tourner mal pour nos intérêts en Orient et qu'on pourrait cependant faire finir de suite si l'on voulait. Mais, naturellement, je ne peux juger que d'Athènes et de Constantinople, et je ne vois pas le reste de l'échiquier où se rattacheront probablement les fils qui me paraissent gênants ici. Vous le connaissez et, par conséquent, toutes les considérations que je pourrais vous soumettre seraient probablement sans valeur pour vous. Adieu encore, et croyez toujours au profond attachement et à la plus respectueuse affection que je vous ai vouée depuis si longtemps et que je vous conserverai toujours.

C[te] DE GOBINEAU.

XI

Athènes, 8 février 1866 (9).

Monsieur le Garde des Sceaux,

Je vous écris encore aujourd'hui, pour bien prier Votre Excellence, si Elle ne peut pas écrire, de me faire écrire

(9) Cette lettre est écrite à la nouvelle de la mort d'Alice Baroche.

de suite un mot pour me dire comment va Madame Baroche, et dans quelles dispositions est sa santé. Je crains trop qu'elle ne soit très ébranlée et que le mieux si péniblement gagné depuis quelques années ne se trouve cruellement compromis. Il n'y aurait rien de plus tristement explicable; et vous-même, comment êtes-vous? Comment pouvez-vous être? Non pas bien, c'est impossible, mais je voudrais au moins m'imaginer que le grand nombre et l'importance des affaires et cette sorte de désenchantement général que le cours d'une vie si occupée que la vôtre et qui voit tant de choses amène nécessairement, ont eu sur vous cette influence de vous arracher à vous-même par moments et ainsi de vous rendre le poids non pas moins sensible, mais moins lourd.

J'essaierai vainement de vous dire combien, quoique absent, je me sens près de vous en ce moment et avec quelle constance je vous suis et partage toute votre douleur. Rien ne saurait être ni plus grand ni plus légitime, et il est bien naturel que l'affection de ceux qui vous aiment et vous sont attachés s'augmente d'une situation aussi digne de sympathie et de respect que la vôtre. Vous êtes si constamment bon et affectueux, vous aimez tant ceux qui vous aiment et vous avez une telle indulgence et une telle et si visible effusion, que ce que vous ressentez en ce moment doit être un vide que rien ne semble pouvoir combler. Mais peut-être trouverez-vous un jour, non pas assurément une consolation, mais pourtant une sorte de douceur dans les sentiments d'attachement qui vous entourent toujours et qui, certes, d'un prix incomparablement inférieur à ce que vous pleurez, n'en resteront pas moins quelque chose encore autour de votre vie et de votre cœur.

Adieu, monsieur le Garde des Sceaux, je ne sais si je fais bien de vous écrire tout cela; mais je crois que je ne puis pas me tromper en vous aimant encore plus que de coutume et en essayant de vous dire combien je vous suis respectueusement et tendrement attaché.

Cte DE GOBINEAU.

XII

Athènes, 15 mars 1866.

Monsieur le Garde des Sceaux,

Je reçois votre lettre du 27 février par Monsieur Lenormant (10). J'ai fait ce que j'ai pu pour faciliter la mission de ce savant et lui montrer qu'en toutes choses je suis toujours à vos ordres.

Je me doutais, malheureusement, de tout ce que vous m'annoncez de si triste et de si fâcheux. Que les malheurs ne viennent jamais seuls, c'est ce que nous savons tous, mais cela ne les rend ni plus supportables, ni moins douloureux pour les gens dont on est aimé comme vous l'êtes par moi et les miens. Nous sommes sous le coup de la situation si affreuse que vous venez de traverser, et je ne puis vous dire tous les vœux que nous formons pour que la sérénité possible rentre en vous et autour de vous. Vous allez un peu mieux et Madame Baroche aussi. C'est ce mieux qu'il faut cultiver et augmenter le plus possible. J'espère que pour l'un et pour l'autre, cette crise si pénible passée, un état de santé au moins tolérable vous permettra de mieux porter le poids de ce qui ne peut s'oublier. Je suis bien peiné d'apprendre que vous êtes encore sous le coup d'une inquiétude cruelle, et il est vrai que l'âge de Monsieur Letellier (11) vous donne le droit de tout craindre. Si cependant il se peut faire que le danger s'éloigne encore pour un temps, ce sera en soi un soulagement qui, je le souhaite vivement, vous sera accordé et qui vous est bien dû.

J'espère que le souci des affaires auxquelles Votre Excellence a pu recommencer à se livrer apportera à votre esprit la part de nobles et pressantes distractions dont vous avez tant besoin. On dit qu'à un certain moment de la vie il reste surtout cela, quand il reste aussi autre chose. Si c'est une loi, elle est dure, mais puisqu'elle est loi il faut s'y accommoder.

(10) Lenormant (François), célèbre archéologue français (1837-1883).
(11) Le père de Mme Baroche.

Nous vivons ici dans les habitudes d'une situation sans force, sans raison d'être, sans causes de maintien, perpétuellement assaillis par une opposition sans base et tout aussi débile dans ses moyens d'action. C'est ce qui fait aller, ou du moins ce qui laisse aller, un pouvoir qu'un souffle un peu fort suffirait à briser. Les choses peuvent durer ainsi assez longtemps et finir tout à coup. Mais il faut avouer que la faiblesse chronique n'est pas un beau spectacle et ne peut inspirer d'intérêt que chez les enfants parce que là il y a de l'espérance et de l'avenir, et ici il n'y a trop ni l'un ni l'autre.

Adieu, monsieur le Garde des Sceaux; je ne puis vous dire à quel point je suis touché des paroles si affectueuses que vous avez pour moi. Vous avez toujours été si bon, je vous ai trouvé si constamment le même et je me suis attaché depuis si longtemps d'une manière complète et entière à vous et aux vôtres, que je goûte votre amitié comme quelqu'un qui la mérite le peut faire. Mais je voudrais pourtant vous être bon à quelque chose, cela me désole de m'y voir si impuissant.

Adieu encore, et veuillez bien partager avec Madame Baroche l'expression de tous nos sentiments dévoués et celle de l'attachement bien respectueux et bien entier.

Cte DE GOBINEAU.

XIII

Corfou, 7 août 1866.

Monsieur le Garde des Sceaux,

Madame de Gobineau m'a parlé avec une telle reconnaissance de vous et de ce que vous lui avez dit de l'amitié que vous avez bien voulu lui témoigner à elle et à moi, que, malgré tous mes scrupules à vous fatiguer de mes lettres, je ne peux résister au désir de vous parler un peu.

Elle a surtout été si frappée des dispositions de cœur et d'esprit où elle vous a trouvé pour vous-même, que je ne puis vous dire toute l'affliction réelle que j'en ressens. Je voudrais vous voir moins absolument, moins fortement abymé (*sic*) dans l'irréparable. Ce n'est pas qu'on en puisse jamais ni prendre son parti ni se détacher ab-

solument de la pensée de ce qu'on a perdu quand c'est un bien si cher, et il y a certainement un monde de distance entre ce qui a été et ce qui est. C'est une nouvelle existence bien triste et bien vide. Mais si elle est vide elle n'est ni utile ni moins précieuse pour cela, et il me semble que la considération des services que vous rendez au pays, du bien que vous faites ou pouvez toujours faire, des grands intérêts qui vous sont confiés, doivent être pour vous de puissantes raisons de vous raidir contre ce que vous éprouvez en vous-même de si affreusement désolant. Je voudrais savoir que votre courage ne vous manque pas vis-à-vis de vous-même; je sais bien que, vis-à-vis des autres, il vous soutiendra toujours, mais c'est vous, vous que je voudrais qu'il garantisse un peu contre le trop-plein du chagrin.

J'ai à vous remercier de mille choses et je ne vous en veux pourtant importuner. Je ne veux vous parler ici que de ma constante et bien vive et bien sincère affection pour vous et pour Madame Baroche. Dites-le-lui, je vous en prie. Il me tient beaucoup à cœur que vous en soyez foncièrement convaincu.

Adieu, monsieur le Garde des Sceaux, je ne puis malheureusement vous être bon à rien, et c'est ce qui me désole. Du moins laissez-moi répéter encore et toujours combien je vous suis dévoué, et croyez au profond et respectueux attachement que j'ai pour Votre Excellence.

Cte DE GOBINEAU.

XIV

Confidentielle. Athènes, 25 juin 1868.

Monsieur le Garde des Sceaux,

Je suis obligé d'importuner Votre Excellence de mes affaires. Monsieur le marquis de Moustier (12) m'annonce par une lettre particulière ma nomination à Rio-Janeiro.

Vous savez que ce poste a été offert successivement

(12) Marquis de Moustier (Lionel), diplomate, ambassadeur à Vienne en 1859, à Constantinople en 1861, ministre des Affaires Etrangères du 1er septembre 1866 au 17 décembre 1868.

à des premiers secrétaires qui l'ont refusé, à M. de Damrémont qui n'en a pas voulu. Je suis ministre depuis sept ans, je n'ai pas démérité, que je sache, et on me le donne.

Soyez assez bon pour parler en ma faveur. Je vous envoie la lettre ci-jointe, que j'écris au ministre. Très certainement, il comprendra de votre part que c'est me traiter un peu durement que de m'envoyer encore une fois si loin lorsque je suis allé deux fois en Perse et que, depuis quatre ans que je suis à Athènes, je n'ai pu obtenir même six semaines de congé.

Je compte comme toujours sur vos bontés qui ne m'ont jamais manqué. Veuillez bien présenter tous mes respects à Madame Baroche et croire au dévouement le plus respectueux et à la plus tendre affection de votre attaché serviteur.

C[te] DE GOBINEAU.

XV

A Son Excellence Monsieur le marquis de Moustier (13).
[*Copie.*]

Monsieur le Marquis,

Je reçois la lettre que Votre Excellence me fait l'honneur de m'écrire pour m'informer que je suis nommé à Rio-Janeiro.

Je suis prêt à obéir à votre décision. Veuillez cependant me permettre de vous rappeler que j'ai été employé, soit en Allemagne, soit en Orient, et que je connais très peu les affaires d'Amérique. S'il m'est permis de parler de mes convenances, il y a bien longtemps que je sers dans des postes lointains et je me flattais d'être bientôt rapproché de mes intérêts qui souffrent cruellement de mon absence prolongée.

Vous avez toujours, monsieur le Marquis, été parfaitement bon pour moi, et c'est ma gratitude qui me porte à vous demander une destination qui me soit moins onéreuse.

(13) « L'homme est une invention bien mobile, écrivit Gobineau, le 7 juillet 1868, à von Keller. Je viens d'être nommé ministre auprès de la Cour impériale du Brésil, et je partirai dans quelques mois. Je ne connais pas l'Amérique du Sud, les affaires y sont grandes et importantes, l'avancement est considérable, je n'ai donc pas d'objection. »

D'ailleurs, je le répète, je suis prêt à obéir et je vous prie de trouver ici, monsieur le Marquis, la nouvelle expression de mes sentiments bien respectueux et dévoués.

Signé : Cte DE GOBINEAU.

XVI

Personnelle. Athènes, 23 juillet 1868.

Monsieur le Garde des Sceaux,

Je remercie mille fois Votre Excellence de ce qu'elle a bien voulu faire pour moi auprès de Monsieur le marquis de Moustier, et je ne saurais dire combien je suis touché d'une bonté qui se prend si affectueusement à tous mes intérêts.

Je n'ai aucune objection, en thèse générale, à obéir à tous les ordres que je reçois et à me rendre à tous les postes qui me sont indiqués. Je crois pouvoir émettre cette prétention après avoir été deux fois en Perse et dans le Nord-Amérique, sans compter le reste. Mais je suis persuadé que Monsieur le marquis de Moustier ne trouvera pas déraisonnable de ma part d'être un peu ému quand, après sept mois de grade, je me vois désigné pour un emploi que des premiers secrétaires ont refusé et que l'on dit de tous côtés ne m'être donné que comme punition de torts que j'aurais eus dans ma conduite. Je ne peux, sans doute, partager cette opinion puisque le ministre a bien voulu m'approuver constamment depuis que je suis en Grèce; mais il en résulte pour moi cette impression que ceux qu'on envoie loin sont sacrifiés, même devant le sentiment public, tandis que ceux qui servent moins réellement, moins effectivement que moi sont mieux traités. Ce qui me porte à le penser davantage, ce sont, par exemple, des indices comme ceux-ci : je suis officier de la Légion d'honneur depuis 1855, ce qui fait plus de douze ans, et beaucoup de mes collègues plus jeunes de grade que moi sont commandeurs depuis longtemps. J'ai représenté ce fait au ministre, et je voudrais bien vous prier de lui en parler également, ne fût-ce que pour montrer qu'en me nommant à Rio on ne me traite

pas avec une rigueur que le Département n'a pas l'intention de me faire sentir.

Encore une fois, monsieur le ministre, mille remerciements bien sentis et bien sincères de vos bontés. Je serai très heureux de vous voir, ainsi que Madame Baroche, à qui j'offre ici tous mes respects. Aussitôt mon arrivée, je ne manquerai pas d'aller d'abord voir Votre Excellence et lui dire combien je ressens ses bontés et suis son bien affectueux et respectueux dévoué serviteur.

C[te] DE GOBINEAU.

XVII

Athènes, 27 août 1868.

Monsieur le Garde des Sceaux,

J'ai reçu une nouvelle marque de votre bonne attention pour moi. Je remercie Votre Excellence de tout mon cœur. Mais, cette fois, en courant, et je viendrai moi-même vous dire toute ma gratitude dans quelques jours. J'imagine que je partirai vers le 10 (14).

Présentez, je vous prie, tous mes respects les plus affectionnés et les plus dévoués à Madame Baroche, et croyez vous-même toujours à l'attachement et au respect de votre plus reconnaissant serviteur.

C[te] DE GOBINEAU.

XVIII

Rio de Janeiro, 21-7-1869.

Monsieur,

J'ai reçu les deux avis des grâces que Votre Excellence a bien voulu accorder à mon église et à mon curé. Vous remercier de cela après et avec tant de choses dont j'ai à vous remercier n'est pas utile, mais cela me fournit une occasion de plus de venir vous trouver, et je la saisis.

J'espère que Madame Baroche et vous, êtes aussi bien

(14) Gobineau est rentré en France en septembre 1868. Le 8 octobre de la même année il écrivit à von Keller, de Trye : « J'ai passé trois semaines à me débattre contre l'idée qu'on avait ici de m'envoyer à Rio sans désemparer. J'ai enfin obtenu, à peu près tacitement, un congé de trois mois et espère pouvoir m'occuper de mes affaires. » Il partit pour le Brésil le 22 février 1869.

que possible, mais j'avoue que je crains cette transition brusque d'une vie si remplie et si occupée qui a été la vôtre pendant tant d'années, à une existence de loisirs relatifs. Désormais, ce n'est pas seulement l'habitude qui vous rendait le travail nécessaire; c'étaient d'autres causes, qui font que cette façon de vous arracher à vos pensées me semble plus nécessaire que jamais. Je suis donc inquiet et troublé du nouveau genre d'existence qui vous est faite, et je voudrais savoir comment vous le supportez. Ce n'est pas assurément que les préoccupations d'affaires puissent vous faire défaut. Depuis de longues années, il n'y a jamais eu plus matière à envisager les choses et à se méfier de leur contenu. Mais, encore faut-il avoir en main ce qu'il est obligatoire de tenir pour produire du bien et empêcher le mal.

Je vis dans un *far niente* assez absolu pour ma part, car il n'y a réellement rien à faire en Amérique, si on ne veut pas nuire. Heureusement je travaille pour mon propre compte et, n'ayant rien à traiter avec le gouvernement brésilien, j'ai fait le buste de l'Empereur qui paraît avoir réussi. Il est en marbre et un peu plus grand que nature. Sans Sa Majesté, je ne sais trop avec qui j'aurais des relations. Il n'y a personne à voir ici et je ne saurais être trop reconnaissant des bontés du souverain qui veut bien m'accorder de passer les dimanches avec lui. Il m'a emmené faire un voyage de huit jours dans l'intérieur, et j'ai vu des choses assez curieuses (15) que j'ai mandées au Département. On a publié ma dépêche dans le *Journal officiel.*

Du reste, je vis fort tranquillement, assez occupé par moi-même, comme toujours, entouré de la fièvre jaune; mais j'ai peu de souci de ces choses-là, et tout va comme tout doit aller.

Adieu, monsieur, pensez quelquefois à moi, qui pense beaucoup à vous et à Madame Baroche comme à des af-

(15) « Je viens de faire cent trente lieues dans l'intérieur, à la suite de l'empereur, écrivit Gobineau au sujet de ce voyage, à von Keller. Nous avons visité la colonie allemande de San-Juan, plantée au milieu des forêts vierges de la province de Minas Geraës, et vu force plantations de café. »

fections bien chères. Mille amitiés à Ernest et trouvez là constante expression de mon respect et de mon dévouement.

Cte DE GOBINEAU.

XIX

Rio de Janeiro, 14 janvier 1870.

Monsieur,

Je vous dois des remerciements infinis pour votre excellente lettre du 15 octobre. Je conçois que le prince de Latour d'Auvergne (16) n'ait pu se préoccuper d'un mouvement que mes vues sur Berne n'aient, par conséquent, dû faire naître dans son esprit aucune disposition pratique. Maintenant je me borne à vouloir un congé. Malheureusement ma santé n'accepte pas plus que mes intérêts mon séjour prolongé au Brésil. J'ai la fièvre depuis dix mois et je ne trouve pas utile de risquer de plus grosse maladie devant l'absence de toute utilité, je ne dirai pas pour moi, mais pour le service. Il n'y a ici rien à faire du tout, ni le plus petit intérêt français engagé dans le présent ou dans l'avenir. J'ai vu une fois depuis un an le ministre des Affaires Etrangères, et c'était une fois de trop.

Les incidents de la vie politique en France me paraissent graves, mais moins cependant d'une gravité immédiate qu'on n'était en droit de le craindre d'abord. Espérons que tout cela ira bien, ce que je n'espère pas, du moins, sans trop d'agitation.

Adieu, monsieur; croyez bien toujours au dévouement le plus tendre et le plus reconnaissant et le plus entier que vous connaissez à votre bien attaché serviteur.

Cte DE GOBINEAU.

(16) Le ministre des Affaires Etrangères du 17 juillet 1869 au 2 janvier 1870.

LE HAREM DU GRAND-TURC

—

Il semble que l'histoire de la Turquie — j'entends de la vieille Turquie — redevient un peu à la mode. Le colonel Lamouche (on pourrait dire Lamouche « le Macédonien ») vient d'en faire un abrégé assez intéressant (1); M. Edouard Herriot a consacré aux Ottomans deux agréables conférences à l'Université des Annales. Et je devrais mentionner, parmi les publications récentes, les biographies plus ou moins romancées des superbes corsaires Barberousse et Ouloudj-Ali, sans parler de la traduction d'un ouvrage américain, et bien américain, sur Soliman le Magnifique. (Où allons-nous puiser notre érudition, grand Dieu!)

Mieux que les livres, des croisières de prix modique, en promenant une foule de touristes jusqu'à Constantinople, éveillent leur désir de connaître le passé de cette capitale de l'Orient. Ils admirent un décor prodigieux, quoique aujourd'hui un peu décoloré, et ils voudraient pouvoir le repeupler, au moins de fantômes.

Il y a longtemps que le Vieux Sérail est ouvert aux voyageurs et que ses portes, la Porte Impériale, percée dans une épaisse muraille, où jadis furent souvent accrochées des têtes sanglantes; la Porte du Salut, entre deux tours où des bourreaux étaient aux aguets; la Porte des Félicités, la plus mystérieuse, que, durant près de quatre siècles, nul chrétien ne franchit s'il ne faisait partie du cortège d'un ambassadeur, n'ont plus d'autres défenseurs que des gardiens de musée. On achète pour quelque monnaie la permission de pénétrer dans la chambre à coucher de Mourad III — une salle carrée, à la coupole peinte, aux murs revêtus de merveilleuses faïences et creusés d'al-

(1) Colonel Lamouche : *Histoire de la Turquie;* Payot.

véoles dorés, — de parcourir les vestibules, les corridors qui, de part et d'autre de la cour de la Validé, menaient au harem des cadines et au harem des filles gagées; de visiter ce qui fut le quartier des eunuques, ou plutôt ce qui en reste, des pièces nues et obscures. Mais les profondeurs et les détours du Sérail n'ont plus de secrets parce qu'ils n'ont plus de vie. Et, du reste, si la structure générale, les principaux compartiments, quelques beaux décors en subsistent, des incendies, des révolutions, la fantaisie ou la négligence des monarques ont détruit presque tous les édifices délicats du XVIe siècle.

Autrefois, lorsque, la nuit, dans Stamboul endormi, le silence n'était troublé que par les appels chantants des veilleurs, on apercevait, à travers les arbres du Sérail, le scintillement, le rayonnement du harem illuminé. Là, au milieu des rires, des chants, dans l'ivresse du vin et des parfums, le Sultan, étendu sur des coussins, et contemplant les danses lascives de belles esclaves, abandonnait la fortune d'un pacha ou les revenus d'un royaume à ses caressantes favorites. Est-il possible de faire revivre ce lieu enchanté, où les jeux de la coquetterie furent des affaires d'Etat? Je voudrais le tenter. « Il faudrait, a écrit l'austère Pascal, une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur environné dans son superbe sérail de quarante mille janissaires. » Soyons assez audacieux pour essayer de le regarder environné de ses femmes.

§

A la vérité, sans une imagination nourrie par beaucoup de lectures, il n'est pas facile de revoir, dans le parc ombreux, où l'eau jaillissait et ruisselait de cent fontaines, les kiosques de marbre ou de cèdre ciselé et les petits bâtiments blancs, ajourés d'arcades, agrémentés de balcons et toiturés de dômes de plomb, qui abritaient le « séjour des béatitudes ». Aucune ordonnance préméditée dans ce quartier intime de la cité impériale. Il fut formé, compliqué, embelli par les caprices de vingt-cinq Sultans, qui l'accommodèrent à leurs changeantes et multiples amours.

Les Turcs n'avaient pas, au moins dans leurs de meures privées, ce goût de la solide symétrie qu'e France et en Italie on apportait dans tous les travau d'architecture et même dans l'arrangement de la natur Aussi les parties des jardins du Sérail qu'ont pu entr voir quelques voyageurs européens au XVIIe siècle, n'on point paru à ceux-ci très admirables. « Deux mille bo tandjis sont destinez à leur culture, dit Tavernier, et n nobstant cette quantité de gens, ils n'approchent point c la propreté ni de l'embellissement des nostres. » « Il n'ont rien de beau ny de régulier, répéta Grelot; ils so sans ordre, tous remplis de cyprès, lauriers et autres a bres toujours verts. » Même dédain des habitués de Fo tainebleau et de Versailles à l'égard des construction sans unité de style et sans proportion. « Pour ce qui e des bastimens, c'est fort peu de chose », nota l'ambas deur Des Hayes de Courmemin. Le marquis de Noint lui, estima que le Palais des Miroirs ne valait pas « un c baret de Saint-Cloud ». Et pourtant quelles délices par seuses, quel raffinement de langueur les Sultans ne tro vèrent-ils pas à contempler ce qui ne semblait aux Oc dentaux qu'une confusion de fleurs et de « broussailles et à admirer entre des arbres luxuriants les perspecti lumineuses du Bosphore et de la mer de Marmara!

Dans les jardins du Vieux Sérail il y avait un har d'hiver et un harem d'été. Décrire ces cités secrètes a bâtiments ici dispersés, là réunis, extrêmement vari avec leurs clôtures, leurs palissades verdoyantes, et le communications, leurs galeries, peut-être leurs sout rains, a longtemps semblé une entreprise romanesq « Ceux et celles qui vivent retirés au delà de la troisiè porte, a écrit le sincère Pietro della Valle, vivent bien l de toute société... Vous seriez, certes, stupéfait en cons tant combien il est difficile de savoir des choses mê minimes, comme les noms des Sultanes et de semblal bagatelles. » Et Tavernier, avec non moins de franch a déclaré : « Je fais un chapitre du quartier des fem pour entretenir seulement le lecteur de l'impossibi qu'il y a de sçavoir exactement ny comme il est disp ny de quelle manière on s'y gouverne. »

Toutefois, des enquêteurs persévérants, et particulièrement les agents vénitiens, ont appris comment était administré cet Etat singulier, qui avait ses façons de vivre, ses coutumes spéciales, inconnues du reste du peuple. Ils l'ont appris surtout grâce aux indiscrétions bien récompensées de marchandes juives. L'une d'elles, pour prix de ses services, reçut la concession d'une loterie dans la ville des doges.

§

Le gouvernement du harem était exercé, sous la surveillance de la Sultane-mère (la Validé), par une grande-maîtresse et une intendante-trésorière. Ses divisions hiérarchiques comprenaient les cadines (*Khatoums*), c'est-à-dire les favorites mères d'un prince (*Khasseki-Sultanes*), ou d'une princesse (*Khasseki-Khatoums*); les filles gagées, que nous avons appelées odalisques, et dont les préférées étaient chargées du service personnel, du service de la chambre (*oda*) du souverain; les *oustas*, qui, réparties en compagnies de vingt ou trente, étaient au service de la Validé, des cadines et de leurs enfants; les novices, fillettes que l'on préparait, selon leurs grâces ou leurs talents, aux plaisirs du Maître ou à des fonctions domestiques; enfin, les simples esclaves, vouées aux bas travaux.

Sous Mourad III, il ne dut pas y avoir moins de trois mille femmes dans le grand harem, en supposant même qu'on en réduisît fréquemment le nombre par des mariages, des relégations et des exécutions. A la vérité, Mourad III, qui avait vingt-huit ans lorsqu'il monta sur le trône et, à cet âge, avait « l'air d'un écolier plutôt que d'un guerrier », fut extraordinairement luxurieux. Sa mère, Nour Banou (la Dame Lumière), qui lui avait donné pour son amusement, quand il était encore adolescent, sept jolies esclaves, ne cessa, pour le détourner de l'amour exclusif de la Vénitienne Safyié, de lui fournir des concubines. Mais Safyié, qui ne craignait pas la rivalité, se fit un mérite de lui en procurer de plus séduisantes encore. Et comme, de leur côté, les parents du souverain, les intendantes, les chefs des eunuques s'employèrent activement à lui procurer de belles filles, le prix en centupla.

On dit que Mourad III eut jusqu'à cinq cents concubines; il est certain du moins que trente ou quarante d'entre elles lui donnèrent des fils, et que le nombre de ses enfants s'éleva à plus de cent. Il lui arrivait de changer deux fois, et même trois fois de femme dans le cours d'une nuit. Un tel surmenage exténua ses forces, et on ne saurait être surpris qu'il ait eu des périodes d'impuissance et des crises d'épilepsie de plus en plus fréquentes. Ces accidents étaient attribués à des sortilèges dont Nour Banou et Safyié s'accusaient réciproquement, et qu'elles faisaient expier par le supplice ou l'exil de quelques malheureuses. Le Sultan avait recours à des aphrodisiaques et aussi à des remèdes magiques. Un médecin maure et deux astrologues se disputaient sa crédulité ; et on ne méprisera pas leur talent, si l'on pense que leur impérial client vécut près d'un demi-siècle.

Je crois qu'on ne peut comparer à Mourad III, pour la furie luxurieuse, qu'Ibrahim Ier, « l'imbécile Ibrahim » de Racine. Mais celui-là était presque dément. Sous son règne aussi le prix des belles esclaves enchérit, de 500 jusqu'à 2.000 piastres, assurent les chroniqueurs; et l'on institua pour les vizirs l'obligation officielle, qui persista ensuite, de conduire chaque vendredi une vierge au lit du monarque.

En ce temps, le harem devint un lieu de débauche, dont la perpétuelle rumeur de fête, « les fifres et les trompettes, les cymbales et les flûtes couvraient la voix des muezzins appelant, des minarets de Sainte-Sophie, les fidèles à la prière ». Les huit favorites étaient les « maîtresses du monde »; chacune avait pour « argent de pantoufle » les revenus d'une ou plusieurs provinces. Nous connaissons les noms de quelques-unes : la charmante Telli, Chekerpara, Chekerbouli, (le « petit morceau de sucre »), Khobyar (« belle amie »). Mais combien dont les surnoms poétiques n'ont pas été conservés, comme des fleurs, entre les pages jaunies des livres d'histoire; combien, Géorgiennes, Grecques, Siciliennes, Esclavonnes, Hongroises, pour qui l'on fabriquait des carrosses et des caïques dorés, incrustés de pierreries; pour qui l'on dépouillait de leurs riches cargaisons les navires européens,

avant même qu'ils eussent jeté l'ancre; pour qui des ambassadeurs allaient solliciter des soieries, des fourrures, des parfums jusqu'en Perse !

§

Sous des Sultans de cette sorte, et même sous ceux qui se contentèrent d'une centaine de concubines à la fois, l'entretien et la police du gynécée exigeaient l'observation d'une étiquette minutieuse et de règlements très stricts. S'il y avait donc compétitions, jalousies, haines entre tant de jeunes beautés, pour la plupart vaniteusement oisives, ces sentiments étaient réprimés; ils ne pouvaient s'exprimer que par des signes presque imperceptibles, mais qui, dans cette communauté resserrée, avaient une importance énorme. On mentionne bien quelques scènes violentes, par exemple une bataille où la fameuse Roxelane fut défigurée à coups de griffes par une Circassienne qui avait donné à Soliman le Magnifique son premier fils. Mais ces esclandres furent extrêmement rares, ou du moins le scandale exceptionnel en fut étouffé, sans doute aussi impitoyablement châtié. Seule une sultane ou une cadine très puissante osa quelquefois manifester de la passion, et ce furent des événements historiques.

Les simples odalisques tâchaient, quand le Maître leur en donnait l'occasion, de faire valoir leurs charmes. Toutefois, d'ordinaire, elles cachaient leur personnalité qui, en général, était puérile. Car la plupart de ces jolies filles étaient d'une niaiserie à peine déguisée par quelques arts d'agrément. Vendues ou capturées, et encagées toutes petites, elles n'avaient guère appris qu'à danser, à broder, à chanter en s'accompagnant d'un instrument de musique.

Etaient-elles malheureuses? Chardin, qui avait sur ce sujet le préjugé européen, changea d'opinion en observant dans une felouque de la Mer Noire une jeune captive qui allaitait son enfant. Elle était d'une beauté admirable et ne paraissait pas du tout abattue ni inquiète. « Je compris alors, raconte-t-il, que des créatures paresseuses à tel excès que ces femmes mingreliennes, que je voyois n'avoir pas de plus grand plaisir que d'être assises, la tête

penchée sur les genoux tout le jour entier; que ces sortes de femmes, dis-je, ne se pouvoient trouver mal à leur aise dans de beaux logis, avec de spacieux jardins, où on leur donnoit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, sans les mettre à rien faire. »

Il est très remarquable que de la foule sans cesse renouvelée des esclaves géorgiennes, arméniennes, syriennes, qui peuplèrent le harem impérial au cours des siècles, ne s'est élevée aucune sultane qui ait joué un rôle marquant. Les véritables souveraines, les animatrices, les dominatrices furent des Occidentales, comme Roxelane, la Petite-Russienne; Safyié, la Vénitienne; Kœsem, la Grecque; Rebia-Guenouz, la Crétoise. N'est-on pas fondé à en induire que les Orientales, habituées naturellement à la clôture et à la soumission, se satisfaisaient d'une voluptueuse fainéantise, et que leurs petites ambitions s'engourdissaient bientôt dans les chauds parfums du gynécée? Leur passivité donna un haut prix à la pétulance, à la hardiesse de quelques Européennes, qui, de sang et d'esprit plus vifs, furent capables de réagir à l'accablement d'une félicité trop réglée.

§

On a souvent comparé le harem du Grand Seigneur à un couvent; comparaison irrévérencieuse, mais juste de beaucoup de points de vue. L'instruction des novices, les occupations des odalisques, les récréations des unes et des autres, et leur sommeil, étaient surveillés par des matrones. Les cadines ne pouvaient se rendre visite qu'à des jours prescrits, ni se promener sans permission, et il fallait de grands apprêts pour qu'elles passassent un après-midi dans un kiosque, entouré d'un rideau.

La monotonie de leur existence n'était interrompue que par les réjouissances très cérémonieuses qu'occasionnaient certains anniversaires et les couches d'une favorite; par le départ d'un petit nombre de privilégiées pour le sérail d'Andrinople ou celui de Scutari, ou pour une maison de plaisance; de temps en temps par une fête, un simulacre de chasse, une illumination, un feu d'artifice, contemplés à travers la dentelle de bois d'une fe-

nêtre. Il est question aussi parfois de mascarades. Notre ambassadeur Choiseul-Gouffier fut prié, un jour, de prêter des habits pour les cadines, qui voulaient se travestir et mimer devant le Sultan une bouffonnerie satirique, qu'on peut imaginer assez irrespectueuse à l'égard des Européens.

Et l'amour? Et les embrassements du padischah, dont chacune de ces femmes attendait moins du plaisir que des récompenses, et surtout une fécondation qui élèverait leur dignité? Quelle que fût l'ardeur du monarque, l'amour, parmi tant de candidates avaient peu d'élues, si l'on tient compte seulement de celles qui étaient l'objet d'une distinction prolongée ou au moins répétée.

La maternité procurait de douces occupations, un train de maison particulier, le rang de princesse. Chaque odalisque tâchait de s'attirer ce bonheur, et, l'ayant obtenu, de se le faire envier. La vie se consumait alors à rechercher un petit droit de préséance, une supériorité de parure. Il en résultait de sourdes disputes, qui auraient été bien futiles si la cupidité ne les avait aggravées.

Les favorites des Sultans, en effet, surtout à partir du XVI[e] siècle, ne se contentèrent pas des présents monnayés, des bijoux, des soieries de Venise ou des châles de Cachemire que méritaient leurs caresses; elles spéculèrent terriblement, s'intéressant, par l'entremise des eunuques et des procureuses juives, à des opérations commerciales. On constate bien souvent que des navires chargés de précieuses cargaisons d'étoffes ou d'épices, et capturés par des corsaires, avaient été affrétés pour le compte des dames du harem. Toutefois, elles tiraient des revenus plus solides de la reconnaissance des pachas qu'elles faisaient gratifier des dépouilles d'un rival ou d'une charge lucrative. Elles obtinrent aussi le droit de disposer de fiefs militaires, qu'on disait alors « tombés en corbeille », et dont elles firent trafic. Sous Mourad III, la seconde intendante, Khirazza, leur apprit à s'enrichir par ce moyen, dont elle abusa elle-même scandaleusement. Elle acquit des trésors, un revenu de deux mille piastres par jour, dit-on; mais finalement les sipahis ameutés la déchirèrent toute vive.

§

Une histoire, ou seulement une description complète du harem du Grand Seigneur remplirait des volumes, encore qu'on n'aperçoive qu'à la dérobée quelques sultanes dont le renom de beauté excite, mais dont les voiles dépitent notre curiosité, et certains eunuques rusés qui obscurément gouvernèrent véritablement l'Empire turc : tel le grand eunuque blanc Ghaznefer, Hongrois de naissance, maître du Sérail durant un demi-siècle « sans offenser personne », ce qui ne le préserva pas d'être décapité un jour d'émeute; tel Béchir le Vieux, qui, décrépit et grelottant sous ses fourrures, mourut presque centenaire et tout-puissant; tel son successeur Béchir le Jeune, magnifique et arrogant, qui faillit causer une révolution en faisant cravacher un juge par ses gens.

Je me bornerai, pour terminer cette évocation historique d'un des lieux les plus étranges et les plus mystérieux du monde, à faire deux ou trois remarques.

Il y eut des Sultans qui n'aimèrent pas les femmes, vraisemblablement à cause d'une infirmité secrète. Ce fut le cas du terrible Sélim Ier, Sélim le Tranchant, le conquérant de l'Egypte. Ce fut aussi le cas, trois cents ans plus tard, de son homonyme Sélim III, l'admirateur de Napoléon.

Et il y eut des Sultans qui n'aimèrent qu'une femme. Ainsi, le grand Soliman, surnommé le Magnifique bien qu'il ait été très économe, se laissa entièrement captiver, et jusqu'à sa mort, par Roxelane, que les Turcs appelaient Khourren, la Joyeuse, et dont les agents vénitiens ont dit qu'elle était *non bella ma grassiada, aggraziata e minuetta*, non point belle, mais potelée, gracieuse et mignonne. (Nous avons des indices qu'elle devint bouffie et couperosée.) Ainsi encore Ahmed Ier, bel homme, paraît-il, « presque aussi gros qu'un tonneau », s'attacha passionnément à l'incomparable Grecque Kœsem ou Mahpeiker (Splendeur de la Lune), qui tint ensuite trois souverains sous sa pantoufle dorée, et dont aucun historien n'a pu parler sans en être épris.

Il n'est donc pas tout à fait exact que, comme l'a écrit Tavernier, « le Sérail, tout ensemble séjour délicieux et solitaire, était solitaire pour tous et n'était délicieux que pour un seul ». L'amour, le plus tendre amour, y unit parfois deux cœurs pour la vie; mais on est forcé de reconnaître que les idylles furent très rares dans l'ombre musquée de cette prison des voluptés.

CHARLES SAGLIO.

RENÉ GUÉNON ET L'INDE

M. Hamelin, qui représentait l'Idéalisme, étant mort, nous avons actuellement en France (du moins à mon jugement) trois maîtres de la pensée : Bergson, Jules de Gaultier, René Guénon. Comme la lutte est une loi de l'esprit pur aussi bien que de la vie sous toutes ses formes, ces trois penseurs ne s'entendent pas entre eux. Bergson met sa pleine confiance dans l'expérience mentale, qu'elle soit introspection psychologique ou recherche métaphysique. Dans *Les deux sources de la Morale et de la Religion*, il va jusqu'à croire que la Métaphysique elle-même peut être expérimentale et que la Mystique peut ou pourra nous donner la clef des problèmes transcendentaux. C'est un réaliste de l'esprit. J. de Gaultier incarne au contraire l'Irréalisme absolu. L'Erreur que chacun de nous considère spontanément comme une imperfection est pour lui créatrice et reine. Il n'y a point d'Etre, point d'Unité, il n'y a qu'une Multiplicité illimitée et indéfiniment changeante de phénomènes de conscience qui se trompent sur eux-mêmes. Le « Bovarysme » de J. de Gaultier est une adaptation très complexe et très personnelle des thèses de Hume, de Kant, de Schopenhauer et du Bouddhisme, ancêtre commun. Il peut se résumer en ces mots: La Vérité, c'est l'Illusion.

Quant à René Guénon, objet de cette étude, il offre ceci d'original qu'il répudie hautement toute originalité. Infatigable travailleur et intelligence de l'ampleur la plus rare, il a déjà publié onze ouvrages (1) où il se borne à

(1) Introduction à l'étude des doctrines hindoues : *Le Théosophisme, L'erreur spirite, Orient et Occident, L'Homme et son devenir suivant le Vedanta, l'Esotérisme de Dante, Le Roi du Monde, La Crise du Monde moderne, Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, Le Symbolisme de la Croix, Les Etats multiples de l'Etre.*

exposer, sous leurs divers aspects, la grande Tradition primordiale qui est celle des Védâs et la Métaphysique infaillible qui est celle du Védânta. Les enseignements de cette Tradition et de cette Métaphysique se retrouvent, plus ou moins intacts, dans le Tao chinois, dans les écrits d'Aristote, du pseudo-Denys l'Aréopagite, de saint Jean Damascène, des Kabbalistes, de certains Scolastiques, des docteurs musulmans et jusque dans la *Divine Comédie*. Les religions orthodoxes, Judaïsme, Catholicisme, Mahométisme, en sont les traductions à l'usage des masses et même de quelques élites insuffisamment initiées. Les hétérodoxies, Bouddhisme, Jaïnisme, Protestantisme, s'en écartent, et souvent très gravement comme le Néo-Protestantisme qui a, de propos délibéré, rompu tous les liens avec ce qui dépasse le plan moral. Quant au Brahmanisme, si paradoxal que cela puisse sembler, il n'est en rien une religion, et, bien que, comme « adjuvants et points de départ de la pensée », il accepte quelques rites et cérémonies emblématiques, il ne fait qu'un avec cette métaphysique dont le moment est venu de dessiner les contours.

C'est une métaphysique de la Transcendance et telle qu'il n'en existe pas de plus transcendante. Elle pose d'abord le Suprême Brahma qui est le Principe ultime, la Possibilité sans limites, l'Infini. La Possibilité ne se distingue aucunement de l'Infini dont elle est l'aspect passif, de même que pour les Extrême-Orientaux, Khouen, perfection passive, est identique à Khien, perfection active. L'Infini ou Possibilité universelle, comprend à la fois le Non-Etre ou Zéro métaphysique, principe de la Non-Manifestation et l'Etre, principe de la Manifestation, laquelle est le monde du sensible et du rationnel. Le couple Etre-Non-Etre équivaut exactement à la Possibilité universelle, il est cette Possibilité. Le Non-Etre est d'ailleurs supérieur à l'Etre, car il le contient en principe. Il est l'Impersonnel, l'Indéterminé, l'Inconditionné. L'Etre, au contraire, est « la première détermination » de Brahma, de l'Infini. Il est la Personnalité divine et porte dans le Vedânta le nom d'Ishwara. C'est à lui que correspondent

Jéhovah, Allah et le Dieu des Chrétiens. Le Non-Etre surpasse non seulement la Diversité, mais encore l'Unité. Il est dit « sans dualité », Adwaïta. L'Etre est l'Unité et comprend, comme tel, la Multiplicité des innombrables possibilités de manifestation. La Manifestation a son origine métaphysique dans l'Etre, et c'est elle qui implique l'existence distinctive. Elle est donc la Nature, l'ensemble immense des phénomènes, cette changeante Maya, domaine de la relativité, et qui cependant est Brahma lui-même, « envisagé sous l'aspect d'une différenciation », « rigoureusement nulle au regard de son infinité ». « Le Monde ne peut se distinguer de Brahma (si ce n'est en mode illusoire), mais Brahma est absolument distinct du Monde (2). » L'effet se confond avec la cause, la cause ne se confond en aucune manière avec l'effet!

Ainsi donc, si nous reprenons le mouvement en sens inverse, nous partons de la multiplicité des apparences spatiales et temporelles ,objets de nos perceptions et de nos concepts, pour nous élever à l'Unité et à l'Etre qui en sont le principe. Au-dessus de l'Etre, nous rencontrons son principe le Non-Etre, qui, ajouté à l'Etre, forme la Possibilité universelle, l'Infini, le Brahma suprême au delà duquel il n'y a rien. Du concret qui est phénomène, nous passons à l'abstrait et au sur-abstrait, qui sont Etre et plus qu'Etre. Imposante hiérarchie, ascension vertigineuse de Contraires procédant les uns des autres. On ne saurait complètement donner tort à René Guénon lorsqu'il assure que le Brahmanisme plane en des sphères ontologiques et méta-ontologiques où jamais la philosophie occidentale n'atteignit. En effet, ni Platon, ni Plotin, ni Descartes, ni Spinoza, ni Malebranche, ni Hegel n'ont été plus loin que l'Idée, l'Etre et l'Unité. Ce qui est essentiellement métaphysique, l'Universel, l'Impersonnel, l'Indéterminé, l'Infini, la Possibilité, leur est demeuré étranger. Seuls, Aristote avec sa Cause Première, les Scolastiques ses continuateurs et Leibniz avec sa théorie du Possible ont eu quelque soupçon de la « Métaphysique ». Les autres ne sont pas sortis de la « Philosophie », ils

(2) *L'Homme et son Devenir*, p. 104.

n'ont pas franchi les bornes de la Raison déductive. La pure intuition intellectuelle leur fut fermée. Or, d'après René Guénon, la Métaphysique n'est pas autre chose que la « connaissance intuitive, c'est-à-dire immédiate, s'opposant en cela à la connaissance discursive de l'ordre rationnel ». Et précisément, cet intellection intuitive diffère en tout de la Conscience individuelle, qui ne s'exerce que sur des états passagers, soumis à la succession, à la durée, et n'a comme eux qu'une existence toute relative. L'intellection intuitive au contraire, non seulement est coextensive à l'Etre, mais encore à la Possibilité universelle elle-même, et, comme celle-ci, elle est infinie. On devine à quel point l'intuition brahmanique et guénonienne s'éloigne de l'intuition selon Bergson. Elle n'a aucun souci du « Moi », elle n'est à aucun degré une introspection de la vie mentale individuelle par l'individu. Elle ne se confond pas non plus, Guénon y insiste, avec l'intuition des Mystiques occidentaux qui a tant de prix pour Bergson et qui se fonde sur l'Amour. Elle est, répétons-le, exclusivement intellectuelle, donc supra-psychologique, supra-individuelle, supra-rationnelle et supra-sentimentale. Saisie directe de l'Etre et du Non-Etre, de l'Universel et de l'Infini, elle s'identifie à son objet, elle est l'Etre, le Non-Etre, l'Universel, l'Infini. Elle est Brahma.

Certains, encore revêtus de leur corps terrestre, sont capables de réaliser cette Connaissance intuitive et de parvenir par elle, dès ici-bas, à la « Moksha », à la Délivrance, qui est la « Yoga », l'Union parfaite avec la Brahma suprême. Ces privilégiés, ces élus ne vivent plus « en mode individuel ». Dégagés du sensible et du rationnel, ils ont conquis ce que René Guénon nomme « la Personnalité » et ne se distinguent plus du « Soi » universel et infini.

C'est à cette fusion avec le « Soi » que chacun de nous doit accéder après la mort et plus ou moins rapidement selon que sa libération par la Connaissance sera plus ou moins avancée. En cet état, la conscience n'aura plus rien d'individuel; elle sera transférée dans le non-manifesté qui est a-spatial, informel, intemporel. L'être y aura dé-

pouillé trois des cinq enveloppes (Koshas) dont il est revêtu dans l'existence individuelle. Il n'y conservera qu'« Anandamaya Kosha », — ensemble de toutes les possibilités de manifestation, — et « Vijnanamaya Kosha » — jonction de l'intellect supérieur et des facultés principielles de perception. Mais il advient souvent que la « Personnalité » n'est pas acquise aussitôt après le dernier soupir et que l'Individualité, le Moi, se prolonge pendant des périodes indéfinies. L'Etre garde alors toutes ses enveloppes, sauf, bien entendu, le corps physique et, revêtu d'une forme subtile, « lingasharira », peut mettre à profit cette sorte de sursis pour avancer dans la Connaissance, comme font les Sages dès la terre, et obtenir enfin la Moksha.

On relèvera l'analogie de cette conception avec les théories spirites et théosophiques d'après lesquelles l'être libéré de la chair attend dans la vie astrale le temps d'une incarnation nouvelle, qui sera pour lui une nouvelle épreuve. Mais il y a cette opposition capitale que le Brahmanisme proscrit radicalement l'idée des vies successives sur la terre. D'ailleurs, uniquement métaphysique en son essence, il n'accorde à la liberté humaine qu'une réalité relative, à la morale qu'une importance relative et très secondaire. L'éthique n'est pour lui qu'une création sentimentale et sociale. Nulle part René Guénon, truchement de la doctrine, ne parle de châtiments ou de récompenses d'outre-tombe.

J'en ai dit assez, sans doute, pour rendre sensible la majesté du Brahmanisme qui, tel que Guénon le présente, est assurément la construction métaphysique la plus hardie et la plus éperdument abstraite que l'esprit de l'homme ait jamais échafaudée. Il est, pour Guénon, tout autre chose qu'un système particulier, il est la vérité absolue. Il se rit de toutes les objections qui, provenant fatalement de la raison, donc raisonnantes, glissent sur son pur intellectualisme intuitif, accessible seulement à la médition des initiés.

Toutefois, le doute et la critique ne désarment pas volontiers et peuvent, ici comme ailleurs, prétendre va-

lablement que, si la raison discursive est impuissante à créer une métaphysique irréfutable, l'intuition intellectuelle n'est pas non plus absolument certaine d'y parvenir. En nous offrant le Brahmanisme, nous offre-t-elle une œuvre sans fissures, une œuvre où le doute et la critique ne puissent insérer leur pointe? Il ne le semble pas et voici quelques objections qui mériteront peut-être crédit.

Guénon déclare qu'un seul Infini est possible et que par conséquent l'Espace ne saurait être infini.

Si l'Espace était infini (*Etats multiples de l'Etre*, p. 28), il n'y aurait plus de place dans l'Univers pour aucune possibilité non-spatiale, et logiquement la pensée elle-même ne pourrait être admise à l'existence qu'à la condition d'être conçue comme étendue.

La faiblesse de ce raisonnement saute aux yeux. Si l'Espace est infini — et comment le limiter? — son infinité ne peut être *que spatiale* et, l'espace n'étant pas tout, il est clair que, même infini, il n'empêche pas d'autres modes de l'Etre (mouvement, force, temps, pensée, etc.) d'être et d'être infinis dans leurs sens et leurs domaines respectifs. Ces infinis ne se gênent pas les uns les autres. Telle peut être la riposte du Panthéisme (car c'est lui, à coup sûr, que Guénon a visé). Le même Panthéisme me paraît pouvoir, à propos des rapports de l'Unité et de la Diversité, mettre Guénon dans un sérieux embarras. Pour le Brahmanisme, en effet, la Multiplicité est comprise dans l'Unité primordiale et « ne cesse pas d'y être comprise par le fait de son développement en mode manifesté ». La Nature ou diversité sensible est comprise dans l'Etre-Un. Il s'ensuit que le Multiple est subordonné à l'Un. Mais le Panthéisme demandera comment l'Un peut comprendre le Multiple en lui-même, alors qu'il est rigoureusement son contraire. Il ne s'agit pas ici d'Unité mathématique susceptible de se fractionner sans fin. L'Unité métaphysique n'a rien de quantitatif et consiste seulement en la parfaite identité de l'Etre avec l'Etre. De son côté, la Multiplicité, c'est la Différence, la Dissem-

blance. Or, comment l'Identité ou Ressemblance absolue comprendrait-elle en soi la Dissemblance qui lui est totalement antipodique? Si l'une et l'autre sont, — et c'est un fait, — il ne se peut que l'une comprenne l'autre, il ne se peut qu'il y ait subordination de l'une à l'autre, et l'on a beau jeu de faire observer que la Diversité est partout non moins que l'Unité. Elle est dans l'espace, dans la force, dans le temps, elle est dans l'esprit. Dans les sphères de la Foi, elle est la Triplicité de Dieu; dans l'éther métaphysique, elle distingue l'Etre du Non-Etre. Jamais inférieure, toujours égale, elle Est au même titre que l'Unité. Le Paraître doit alors forcément s'évanouir. Il n'y a plus que l'Etre, synthèse d'Unité et de Diversité ou, si l'on veut qu'il ait sur toutes les deux une antériorité logique, il n'y a plus que l'Etre, source de ces deux expressions de lui-même, scrupuleusement équivalentes, l'Unité et la Diversité.

Troisième difficulté, qui pour le Brahmanisme n'est pas la moins redoutable : Guénon écrit (*Etats multiples de l'Etre*, p. 32) :

Dès qu'on oppose le Non-Etre à l'Etre, ou même qu'on les distingue simplement, c'est que ni l'un ni l'autre n'est infini... l'infinité n'appartenant qu'à l'ensemble de l'Etre et du Non-Etre, puisque cet ensemble est identique à la Possibilité Universelle.

Ainsi, Guénon le déclare, la Possibilité Universelle, qui est l'Infini, est formée de l'Etre et du Non-Etre. Or, l'Etre n'est pas infini, il est indéfini, et l'indéfini, de l'aveu de Guénon, n'est que du fini très étendu. Le Non-Etre, tout en étant le principe de l'Etre, n'est pas, lui non plus, infini, mais, comme l'Etre, indéfini, donc fini. La question se pose alors d'elle-même :

Comment deux finis, si grands qu'on les suppose, pensent-ils former l'infini? Réciproquement, comment différencier l'Infini en deux indéfinis qui sont deux finis?

Et la réponse, dictée par une logique inflexible, ne saurait qu'être désastreuse pour le Védantisme.

Sans doute, R. Guénon (p. 35) revient sur ce qu'il a d'abord reconnu, et il écrit:

La distinction même de l'Etre et du Non-Etre est, somme toute, purement contingente, puisqu'elle ne peut être faite que du point de vue de la Manifestation, qui est lui-même essentiellement contingent.

Ceci veut dire que, considérés en soi, Etre et Non-Etre ne sont pas distincts. Or, il y a là une indiscutable singularité. En effet, même en admettant que l'Etre et le Non-Etre procèdent d'une essence unique, l'Infini, comment accepter qu'ils se puissent confondre, puisque l'Etre est le Déterminé, le Non-Etre, l'Indéterminé? Qu'on se place dans la Manifestation, c'est-à-dire dans la Phénoménalité, qu'on se place dans l'Absolu, — ou il faut renoncer à penser même intuitivement (l'intuition n'est jamais absurde), ou il faut avouer que le Déterminé et l'Indéterminé sont deux contraires, dont la fusion est rigoureusement inconcevable et dont la distinction *in se* s'impose à nous avec toute l'autorité d'une évidence. Pourquoi cette distinction n'existerait-elle pas dans l'Absolu, puisqu'elle existe selon la Manifestation et que la Manifestation, pure conséquence, sans pouvoir créateur, émane de l'Etre, lequel est contenu en principe dans le Non-Etre, tous les deux composant l'Infini? — Ainsi, en dernière analyse, la Distinction, même si l'idée nous en était transmise par la Manifestation, proviendrait, comme cette Manifestation, de l'Infini lui-même, et il deviendrait alors tout à fait impossible de soutenir que dans l'Infini, dans l'Absolu, source de la Distinction, aucune distinction n'existe entre le Déterminé et l'Indéterminé, entre l'Etre et le Non-Etre.

Aussi bien (p. 37), René Guénon, cessant de parler selon le mode du contingent et du manifesté, dit que « le Non-Etre comprend ou enveloppe l'Etre ». S'il le comprend, c'est inéluctablement qu'il ne lui est pas identique... Ainsi, Guénon, mû à son insu par une invincible logique, rétablit entre l'Etre et le Non-Etre une distinction réelle. Il fait rentrer sans le vouloir la Diversité au cœur de l'Absolu, et cela est incalculable de conséquences!

La première de ces conséquences sera que l'objection qui a entraîné tout ce développement reprendra toute sa force : Si l'Etre et le Non-Etre sont distincts, non seulement selon la Contingence, mais dans l'Absolu, si de plus ils ne sont ni l'un ni l'autre infinis, je puis redemander, et avec une véhémence accrue, comment deux finis peuvent en s'additionnant composer l'Infini.

On peut encore reprocher à la Métaphysique Brahmanique d'avoir superposé le Non-Etre à l'Etre. Elle ne veut pas que l'Indéterminé soit de l'Etre. Cependant, l'Etre n'est-il pas assez vaste pour embrasser l'Indéterminé comme le Déterminé, et, au surplus, peut-on aller au delà de l'Etre? Si le Non-Etre n'est pas un pur néant, il faut qu'il *soit*, et s'il est, il est l'Etre. Et quelles frontières fixer à l'Etre? Il est nécessairement infini. Ce n'est pas le Possible qui logiquement lui préexiste (il ne pourrait lui préexister qu'en étant), c'est lui, l'Etre, qui enferme tous les possibles, toutes les virtualités, et les actualise. Aussi bien, si le mot « possible » a une signification quand il s'agit de faits limités et particuliers, qui ne peuvent se produire que selon certaines conditions et règles, il n'en a plus aucune par rapport à l'Etre infini, qui est la Cause et n'a pas de cause, qui est la loi et n'a d'autre loi que sa loi.

Enfin, il n'est pas du tout démontré que les religions orthodoxes et traditionnelles soient toujours, comme le soutient Guénon, en accord profond avec le Véda et le Védânta. Ainsi, le Catholicisme se donne expressément pour une doctrine de l'Etre et de l'Etre pensant, voulant, agissant. Seuls, l'Aréopagite et saint Jean Damascène, très probablement impressionnés par l'Inde, présentent Dieu comme « supérieur à l'intelligence et à l'Unité », comme « cause parfaite surpassant toutes les affirmations ». Saint Augustin et saint Thomas ne voient en lui que l'Etre par excellence, ineffable certes par son infinité, mais doué d'intelligence et de volonté et ne procédant en rien du Non-Etre, ultra-vague fantôme contre lequel Henri Massis, dans sa *Défense de l'Occident*, vient encore de s'insurger avec véhémence. Le Catholicisme,

qui plus est, professe la croyance en un Dieu Tripersonnel et pour lui le Père, le Fils, le Saint-Esprit, ne sont pas des Facultés divines comme Brahmâ, Vishnou et Shiva dans la Trimurti, mais des Personnes au sens le plus réel du terme. Jéhovah et Allah qui créent, conservent et transforment, s'apparentent à Ishwara, créateur en tant que Brahmâ, conservateur en tant que Vishnou, et, en tant que Shiva, transformateur. Mais le Dieu chrétien en qui Volonté, Intelligence et Amour sont trois personnes bien distinctes et non plus seulement trois puissances d'une personne unique, le Dieu chrétien répudie toute compromission avec l'Ishwara védique. Autre objection: Comment concilier le dogme de la résurrection de la chair, vouée à des peines ou à des félicités inextinguibles, avec le Brahmanisme qui nie l'éternité de la matière ? Que reste-t-il donc en définitive de cette intime entente, proclamée par Guénon, entre les Religions traditionnelles et la Tradition primordiale, doublée de la Métaphysique suprême?

On peut, j'ai tenté de le montrer, porter à cette Tradition et à cette Métaphysique de sensibles coups. Mais on ne saurait contester leur altière magnificence, leur frigide et irrespirable pureté. Elles sont le chef-d'œuvre de la pensée abstraite dans tous les temps, et l'on doit remercier René Guénon de l'éminent service qu'il a rendu à l'esprit occidental en nous ouvrant leurs arcanes. Il nous a emportés, non seulement bien au delà de Le Dantec, de Meyerson et de Jean Perrin, bien au delà de Comte, de Spencer, de Durkheim (3), mais au delà d'Hamelin, de J. de Gaultier et de Bergson. Aucun de ces penseurs ne s'est évadé de l'expérience, qu'elle soit scientifique ou historico-sociale, ou psychologique ou métapsychique. J. de Gaultier lui-même, tout en la taxant de mensonge, la suit pas à pas dans les méandres du plus ingénieux Phénoménisme. Guénon, au contraire, nous

(3) La genèse de la morale selon Durkheim n'est pas en contradiction avec les idées de Guénon, qui tient, comme je l'ai déjà marqué, l'éthique pour une création sentimentale et sociale. Mais quand Durkheim, comme Comte, divinise la société et s'arrête à ce dieu, il manifeste un manque total de sens métaphysique, et ce prosaïsme, ce terre à terre, chez lui, comme chez Comte, est des plus affligeants.

jette en plein ciel glacé, mais enivrant, de la spéculation toute nue. Il nous invite aux joies transies d'une extraordinaire poésie polaire. Nous n'étions plus accoutumés aux altitudes où il se meut. Le métaphysique voyage qu'il nous y fait faire avec lui est-il un voyage de rêve? Il se peut, mais, en vérité, il n'importe guère: c'est un voyage d'une passionnante beauté. Que demander de plus, puisque aussi bien la Métaphysique intégrale, telle que l'Inde l'élabora, est indiscutablement le plus étonnant produit et le plus grand honneur de la pensée humaine?

R.-A. FLEURY.

ESSENCE DE LA POÉSIE

La lettre tue et l'esprit vivifie.

« Avant l'usage de l'écriture, écrit prosaïquement le bon prosateur P.-L. Courier, pour arranger quelque discours qui se pût recueillir et transmettre, il fallut bien s'aider d'un rythme et clore le sens dans des mesures à peu près réglées, sans quoi il n'y eût eu moyen de répéter fidèlement même le moindre récit. »

Cela n'est pas si sot; tout de même je ne reproduis cette opinion que pour montrer à quel point un esprit sensé, très cultivé par surcroît, mais préoccupé des seules apparences, peut être éloigné d'une juste conception de la poésie.

La poésie n'est pas seulement la première forme de la mémoire littérale et littéraire (elle est cela si l'on veut, mais tout à fait par surcroît), car comment expliquerait-on sa survivance et l'enthousiasme intime qui, au cours des siècles, agite les vrais poètes et les pousse et parfois les contraint à chanter, quoi qu'il advienne?

Une autre opinion très répandue, notamment dans une partie du monde savant (lequel n'est pas nécessairement le monde connaissant, car l'engouement excessif pour la « science » voile la vérité au même degré que l'ignorance: l'on oublie trop de nos jours qu'il n'est de science sûre que du général et que la seule opération scientifique valable est celle qui procède inlassablement de la synthèse à l'analyse et de l'analyse à la synthèse), une autre opinion, dis-je, se montre franchement et même farouchement hostile à la poésie, qu'elle va jusqu'à considérer comme étant le mensonge en soi ou tout au moins un fatras de rêveries issues de cerveaux fumeux et dépourvues de base réelle.

Je citerai par exemple ce qu'écrit M. Giacobini, astronome à l'Observatoire de Paris:

Je hais la poésie, et je la hais parce qu'elle ment et nous trompe et qu'il n'est plus de place aujourd'hui, dans notre siècle de surréalisme et de progrès, pour le mensonge ou le rêve, si coloré soit-il.

M. Giacobini ne réalise pas que la poésie, loin d'être mensonge ou rêverie de fantoche, est au contraire prescience et, puisque ce mot paraît l'enchanter, surréalité, qu'elle est action en même temps et dynamisme, et que les savants ne peuvent être justement salués de ce nom que lorsque leur révélation ou leur création est poésie. La seule excuse de M. Giacobini, faible en vérité pour un homme qui s'estime en possession d'une méthode d'investigation aux certitudes rigoureuses, la « méthode scientifique », est que la poésie se tient à des hauteurs telles que les plus grands poètes sont loin d'atteindre constamment à son niveau, et ainsi il prend des apparences, d'adroites ou d'involontaires contrefaçons pour la poésie elle-même.

Elle n'est pas spécifiquement parée des plus violentes « couleurs »; elle se montre souvent sous d'humbles vêtements et, dans sa simplicité, n'est connue que par une élite qui, elle-même, peut n'occuper pas les tréteaux.

Le mot « poésie » vient du grec ποιειν, *faire*. Sur ce point chacun se dit d'accord. Mais ce que l'on ne voit pas, en tout cas pas assez, c'est que ποιειν doit être pris dans son sens le plus complet et par conséquent le plus profond. Les anciens Grecs l'entendaient ainsi (je parle d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, de Pindare, car Euripide déjà l'oublie), ποιειν, c'est « faire » dans tous les plans et d'abord dans le plan spirituel; c'est proprement dérober le feu du ciel et l'utiliser; c'est créer, ordonner de la vie et de la vie harmonieuse et non façonner des formes mortes; c'est transporter en vue de l'œuvre la flamme spirituelle à travers les plans mental et psychique jusque dans le plan le plus matériel. La poésie est le produit efficient de l'inspiration d'origine

divine qui s'enrobe de pensée et d'âme, — l'âme étant comprise ici comme le siège des sentiments et des émotions, — et qui s'enveloppe enfin dans la matière plus dense représentée par les mots: *spiritus per mentem* (ou si l'on veut, *animum*) *et animam agitat molem.* Le poète est l'être en contact avec le divin, qui a le don d'extérioriser sans perdre le rythme de la spiritualité, l'accent de la vérité, ce qui est plus grand que lui, plus grand en tout cas que la fraction consciente de son être, et qui revêt de substance mentale, de sensibilité humaine et d'un moule matériel adéquat, sa création vivante.

Ainsi la poésie est divine, mais elle est aussi humaine; l'homme qui, précisément en suivant parmi d'autres voies la voie de la poésie, en développant sa faculté d'union avec le divin, peut devenir avec le temps un être toujours plus grand et dépasser, au fur et à mesure de ses progrès, ses plus hauts concepts des périodes antérieures, concourt à son enfantement et y emploie les éléments les plus purs de son génie propre. C'est cette merveilleuse alliance des forces divine et humaine, de la cause et d'un effet devenu cause lui-même, qui donne à la poésie son caractère si prenant: elle est à la fois de toujours et d'aujourd'hui; à la fois constance et fraîcheur; elle a la ferme stabilité, le dynamisme solide des choses qui durent et le mouvement flexible des choses qui passent; elle a la beauté rigoureuse et profonde des réalités divines et en même temps un aspect terrestre, sensible, sensoriel, voire sensuel, un côté extérieur, qui lui donnent cette grâce un peu fugitive, cette fragilité, ce charme si attachants, caractéristiques de l'humain.

Le poète est un vainqueur; pour connaître la nature intérieure en même temps que superficielle des êtres et des choses, pour sentir universellement, il possède en même temps l'intuition qui plonge aux centres les plus secrets et l'observation révélatrice, il sait les pièges des sens qui retiennent et accaparent tant d'êtres, lui-même désire et éprouve fortement, mais doué d'une sorte de

grâce qui est peut-être seulement le balancier de la mesure, il s'écarte des abîmes entrevus, se domine et, par le sacrifice de soi-même, rallie le divin; capable de la plus délicate analyse, il se sert de ses dons pour forger les plus vastes et les plus intimes synthèses.

En tout état de cause, l'élément essentiel de la poésie, celui sans lequel elle ne serait pas, c'est l'esprit: la raison n'a pour but que de contrôler l'inspiration, et le sentiment de l'humaniser. Ainsi il peut se rencontrer des poètes inintelligents ou impassibles, mais non des poètes dénués d'inspiration; l'homme, de même, peut vivre privé de communication avec ses semblables, insensé, délirant ou à peu près dépourvu de sensibilité; mais il n'a pas accès à la vie profonde et tend vers l'automatisme s'il se ferme à l'intuition et aux courants spirituels.

Et cela ne saurait nous étonner puisque, à y bien réfléchir, le poème intégral nous apparaît constitué par les mêmes éléments que l'être humain complet; nous ne créons jamais qu'à notre image: pour qu'un homme soit un homme (ανηρ, vir), il faut qu'animé par l'esprit divin il ait individualisé la vie, l'amour, l'intelligence et qu'il équilibre ces trois forces constituantes par la volonté, réalisant à la fin un balancement entre le durable et le transitoire. De même, le poème doit avoir la vie, c'est-à-dire le mouvement, le rythme, — l'amour, c'est-à-dire l'émotion, l'enthousiasme, la chaleur, l'enveloppement, la générosité, — l'intelligence, c'est-à-dire au moins la luminosité, si ce n'est la clarté, la précision, la solidité: ces trois principes harmonisés par la composition et équilibrés par la mesure; mais il n'est vraiment un poème que s'il est couronné par la spiritualité.

Le poème est ainsi l'émanation la plus directe et la plus haute, la plus belle, la plus sage, la plus vraie, j'oserai dire la plus organisée et la plus pratique de l'être humain; c'est un chant créateur; la légende orphique, dans sa splendeur symbolique, donne une idée de ce que la poésie peut espérer et des chemins qui lui sont ouverts.

Comme l'on voit clairement maintenant ce qui différencie la poésie de la prose, celle-ci étant considérée en tant que langage simplement parlé, dépourvu de rythme, à l'exclusion bien entendu de la prose poétique (la séparation entre la poésie et la non-poésie ne se situe pas en effet à la place qu'on lui donne généralement, entre la poésie et la prose; il faut l'indiquer au point exact où se trouvent d'un côté l'expression verbale qui reconnaît l'autorité du nombre, de l'autre celle qui ne s'en préoccupe pas): alors que le poète, plus ou moins consciemment, s'efforce de synchroniser les vibrations spirituelles, voire mentales et psychiques, de son œuvre avec celles de l'univers et de faire par ce moyen, de son poème, le prolongement de l'ensemble de la création, la prose, elle, coordonne les simples rapports matériels. La poésie est ainsi, si l'on veut, le langage de l'esprit, — la prose, le langage du corps: en dépit des apparences, celle-ci est donc moins complètement humaine.

Douée d'une vertu intérieure, la poésie est une porte ouverte sur l'infini; logiquement inséparable de la musique, elle donne l'accord, le *la* au monde des formes issues de l'humain: comme la parole est le don humain par excellence, — moyen d'action dont l'homme d'ailleurs soupçonne mal les ressources, — elle est, elle, l'expression supérieure de la création humaine.

Le poète est un centre d'attraction et d'expansion; il met par son art les âmes en état d'union; et nous comprenons comment la plus haute poésie peut toucher les âmes les plus simples, faire vibrer les sensibilités les moins développées. En même temps, nul ne peut affirmer que ses inventions les plus richement présentées, ses révélations les plus éblouissantes pour l'intellect, ont plus d'efficace que ses éléments subconscients et secrets.

En résumé, la poésie, c'est le produit le plus désintéressé et le plus parfait du travail de l'homme, celui où la présence divine est en même temps la plus immédiate et la plus accomplie; le poème, c'est le moule le

plus propre à recevoir et à irradier ensuite dans le monde sensible la spiritualité du poète. Idéalement la poésie, pur fruit du cœur, contient le verbe invisible; le poème le communique à l'aide de la langue sacrée; le poète est l'archétype humain et son office est la manifestation du divin dans le monde où il se développe et dont il a la charge.

En soi, par delà tous les sommets visibles, les idées même de temps et d'espace, par delà le concept humain, la poésie, générée à l'infini par le divin, est l'harmonie des nombres: être poète, c'est donc avoir recueilli, en vue de l'œuvre, un peu de la pensée du grand architecte; c'est, sinon connaître, du moins pressentir la structure de l'univers.

D'une façon générale, plus l'homme arrive à s'assimiler la poésie et se montre susceptible de faire corps avec elle, plus il travaille:

> Pour qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

Voilà pourquoi ceux qui ne sont pas capables de percevoir, ne fût-ce que par éclairs, la splendeur spirituelle des êtres derrière leur apparence matérielle, qui négligent l'idéal, qui ne cultivent pas la contemplation, qui ne cherchent pas à s'élever au-dessus d'eux-mêmes, ne sont pas attirés par la poésie.

Voilà pourquoi les peuples qui n'ont plus de goût pour elle, ou chez qui elle est méconnue, sont bien près de la décadence.

PIERRE ROLLAINE.

L'AMIE DES HOMMES[1]

—

DEUXIÈME PARTIE

IV

Toute la diplomatie de Luce se heurta au bonheur de Madeleine et de Barth. Mieux valait renoncer à leur ouvrir les yeux, à les protéger contre la catastrophe qu'ils attiraient sur leurs têtes, à défendre leur intérêt contre eux-mêmes.

Elle n'en continua pas moins de les voir séparément, Madeleine un peu plus souvent que Barth, et de dîner de temps à autre chez M. Augeron à qui elle mentait avec une virtuosité étourdissante. Madeleine en était confondue et c'est bien en effet le principal résultat que Luce ambitionnait de produire sur elle.

La période des vacances approchait. Madeleine s'épouvantait à la perspective d'être séparée de son amant. Comme elle cherchait le moyen d'échapper à l'obligation de passer un mois au bord de la mer avec ses enfants, Luce, cette brave Luce, si experte à dénouer les situations compliquées, trouva la solution désirée. L'air de la mer ne pouvait être que mauvais pour Madeleine. Celle-ci qui n'était jamais malade ne savait comment simuler les malaises indispensables au diagnostic que ne demanderait qu'à porter un bon vieux médecin de la famille sur les troubles de sa circulation et de son système nerveux. Luce lui fit si bien la leçon que de son propre mouvement le docteur lui déconseilla la mer. Elle

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 875, 876 et 877.

irait dans la montagne tandis que M. Augeron, trop attaché à son pays de Caux pour y renoncer, irait y passer le mois d'août avec les enfants. Restait à trouver pour Madeleine une compagne capable de lui alléger le poids de la solitude.

— Ton amie Luce... proposa de lui-même M. Augeron.

— C'est une bonne idée, approuva Madeleine en dissimulant de son mieux sa joie.

Quelle merveilleuse amie, que cette Luce ! Que tout s'arrangeait donc facilement avec elle !

Le médecin ayant conseillé la Savoie, Luce indiqua le Bourget, voisin d'Aix et de Chambéry, et si tranquille, si apaisant au bord du lac !

Or, à la surprise de Luce, Trémy se montrait soucieux. Il n'était pas au diapason de Madeleine qui se préparait à ce voyage comme à une expédition lointaine et courait les magasins avec fièvre, amenant un sourire d'ironique connivence sur les lèvres de Luce et de Barth. Pour Madeleine, tout le plaisir de partir semblait se résumer dans de petits ensembles « très chic », « très sport », car pour elle tout était « très quelque chose », constatait Luce. Barth ne soufflait mot. Il ne défendait plus sa maîtresse. Luce put s'enhardir à la dénigrer ouvertement sans provoquer de sa part une réaction. Elle était fort intriguée. Or, un matin, vers dix heures, il sonna chez elle :

— Toi ?

— Moi.

— Entre, mon vieux, entre !... Mais du diable si je t'attendais...

— Je ne te dérange pas ? Tu es seule ?

— Toujours seule, voyons, tu le sais bien ! Qui voudrais-tu trouver chez moi à cette heure-ci...

— Quelque gigolo attardé...

— Je ne suis pas de celles chez qui s'attardent les gigolos. J'ai l'habitude de les flanquer de bonne heure à la porte.

— Les habitudes varient avec l'âge.

— Te ferais-je déjà l'effet d'une vieille dame ?

Ils échangèrent encore quelques propos du même ton, puis, l'ayant fait asseoir, elle se recoucha.

— Et maintenant, fit-elle, je t'écoute. Qu'y a-t-il?

— Rien de tragique, répondit-il en lançant au loin son chapeau dont elle avait oublié de le débarrasser. C'est cependant assez sérieux pour que, comme tu le vois, je n'aie pas hésité à faire appel à ton amitié... N'exagérons pas, se reprit-il. J'ai hésité avant de venir te déranger, beaucoup hésité... Enfin, me voici !

— Tu as eu raison de venir, dit-elle. Je suis exactement celle à qui l'on s'adresse dans les cas embarrassants. Le rôle est ingrat, mais il me plaît.

« Ça y est, je l'avais prévu : le voyage sentimental en Savoie l'assomme. Je vais être l'exécuteur testamentaire de ses dernières volontés amoureuses », et déjà elle était reprise pour lui de tendresse, toute au plaisir de retrouver le camarade, le complice railleur et cynique avec qui il allait être si bon de rire de l'attendrissante et crédule Madeleine! S'apitoyer sur celle-ci? Ah! mais non! Elle avait un mari, elle avait des enfants ! Quoi qu'il advînt, elle ne serait pas à plaindre ! Quelle leçon ne mérite-t-on pas quand on a été assez niais pour faire fond sur un Barth ? La crédulité est une maladie dont la vie se charge de nous guérir. Madeleine en ferait l'expérience un peu plus tard que les autres, et tout serait dit.

— Il y a d'abord ceci, dit Trémy, que, si cela ne doit pas trop te gêner, j'aimerais bien te faire attendre un peu ta pension ce mois-ci. J'ai besoin d'argent, je suis à court...

— Pour un cadeau de rupture, railla-t-elle, je te conseille un anneau mêlé d'onyx. Cela fait correct, un peu triste. C'est tout à fait conforme aux circonstances.

— Merci, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— N'oublie pas, en tout cas, que pour la liquidation de Madeleine, je suis à ta disposition. Non pas que cela m'amuse, mais je serai moins maladroite que toi ; une femme a la main légère...

— Je te répète qu'il ne s'agit pas de Madeleine.

— Alors ?

— J'aime Madeleine, mais je la trompe.

— Tu trompes Madeleine ! sursauta Luce chez qui l'étonnement le disputait à une jouissance aiguë, brûlante. Ah! vieille canaille! Tu trompes Madeleine! Eh bien! mes compliments! Tu l'as bien jouée, l'autre jour, la comédie de la passion unique, exclusive! Tu l'as si bien jouée que je m'y suis moi-même laissé prendre! Misérable, je ne te savais pas si fort! Tromper Madeleine, la douce, la tendre, l'honnête Madeleine, ce lys immaculé que j'avais confié à ton honneur! Mais c'est de l'infamie toute pure ! T'en rends-tu compte, au moins ?

— Ne plaisantons pas, Luce.

— Plaisanter, moi ! Voilà que parce que je lui reproche de tromper Madeleine, il m'accuse de plaisanter ! Mon pauvre Barth, à quelle dépravation es-tu tombé? Tu me fais frémir !

— Je t'assure que je suis dans un ennui sérieux.

— Je vois cela : tiraillé entre deux maîtresses dont l'une t'aime follement et dont l'autre te rend la vie impossible... Tu n'as que ce que tu mérites ! Et peut-on savoir avec qui tu trompes la chère Madeleine ?

— C'est une histoire qui remonte à trois ans.

— A trois ans ! Et c'est aujourd'hui seulement que tu daignes m'en informer.

— Je n'en étais pas très fier.

— Pourquoi l'avoir continuée ?

— Par peur de faire de la peine, et aussi, je l'avoue, je serai franc, par peur du scandale. Renée est une violente. J'ai horreur des scènes, tu le sais.

— Comme si je t'en avais jamais fait, moi !

— Non, Luce, tu ne m'en as jamais fait. Tu es une femme tellement au-dessus des autres ! J'ai pour toi une amitié, une tendresse que tu ne peux pas imaginer.

Dans un de ces mouvements imprévus, spontanés, qui le rendaient irrésistible, il saisit une des mains de Luce et la couvrit de baisers. Elle le laissa faire : « Comédien ! »

— Faut-il que ce que tu as à me demander soit grave, reprit-elle en riant, pour que tu te montres si gentil !

— Très grave, en effet.

— Est-elle jolie, au moins, cette Renée ?

— Une faubourienne blonde, avec un nez retroussé.

— Coquin, va !

— Luce, je t'en prie, ne te moque pas! Elle est enceinte!

— Mon pauvre vieux Barth ! fit Luce qui se redressa sur son lit et se mit à le considérer d'un œil attristé.

— Tu penses bien, poursuivit-il, se relevant et s'asseyant au bord du lit, que je ne me soucie pas de prendre une pareille responsabilité.

— Et tu es venu me demander une adresse ? fit-elle, et elle croisa les bras pour cacher les rondeurs de sa poitrine sur lesquelles le regard de Barth errait machinalement.

— Oui, je me souviens qu'une doctoresse t'avait aidée autrefois dans de semblables circonstances. La vois-tu toujours ?

— De loin en loin... Mais ne crois-tu pas qu'un docteur...

— Renée vient d'apprendre la mort d'une de ses amies survenue à la suite de l'intervention d'un médecin. Elle en est frappée. Elle ne consentira à être opérée, si elle y consent, que par une femme. Je n'ai pas d'opinion là-dessus, mais comme toi-même...

— En somme, si je te comprends bien, le plus urgent serait de décider ta maîtresse à l'opération ?

— Je ne crois pas que ce sera très difficile.

— Elle hésite encore. Sans doute a-t-elle l'espoir que tu l'épouseras ?

— Oui, et je compte sur toi pour le lui enlever.

— Merci ! Je te sais gré de cette preuve de confiance et d'attachement !

De nouveau elle rit et cette fois il l'imita. Il était sûr qu'elle accepterait d'intervenir.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? De quoi vit-elle ?

— Je t'ai parlé d'elle jadis. Je venais de rompre avec elle quand je t'ai connue. A cette époque, elle était dactylo, elle avait vingt-cinq ans. Elle s'est mariée avec un homme qui avait deux fois son âge et qui est mort sans lui laisser un sou. A présent, elle est vendeuse aux *Galeries*, c'est là que je l'ai revue tout à fait par hasard.

— Et tu es bien sûr que c'est de toi qu'elle est grosse ?

— Autant qu'on peut être sûr de cela dans les conditions où nous vivons elle et moi.

— C'est-à-dire que tu n'en es pas absolument certain ?

— Ah ! je paierais cher pour avoir la moindre raison sérieuse d'en douter !

« Il est vraiment inouï, ce Barth, se disait-elle. Il se croit amoureux fou de Madeleine, et il trouve le moyen de coller un enfant à une vieille maîtresse! » Il lui tardait déjà de connaître Renée. Le dangereux imbroglio où Trémy lui demandait de s'engager promettait d'être fertile en péripéties.

— Où habite-t-elle? demanda-t-elle après un instant.

— 38, rue Ramey.

— Et comment obtenir qu'elle me reçoive? Connaît-elle seulement mon existence? Lui as-tu parlé de moi? Lui as-tu dit que nous sommes restés amis?

— Bien sûr que non ! Quand tu la verras, tu comprendras que c'était impossible. Voici ce à quoi j'ai pensé. Je lui annoncerai ta visite comme étant celle d'une doctoresse que j'ai connue autrefois au *Public* et en qui elle peut avoir toute confiance. Tu l'examineras...

— Ah! non, non et non! Je ne l'examinerai pas, ne compte pas là-dessus ! Je veux bien te rendre service, mais il y a des limites...

— Enfin, tu l'examineras ou tu feras semblant, peu importe. Ce qu'il faut, c'est que, dans l'intérêt de sa santé, tu lui déconseilles formellement de garder ce gosse, que tu obtiennes qu'elle consente à l'opération. Après, tout s'arrangera sans difficulté. Si tu ne te sens pas assez calée, je te prêterai un traité de médecine que tu potasseras juste le temps d'apprendre quelques termes.

— Tu es inouï ! Tu es inouï ! répétait Luce.

Et lui, modeste :

— Mais non ! Mais non ! Seulement, que veux-tu, de certaines situations on ne se tire qu'avec de l'imagination et de l'audace... Et avec l'aide d'une amie comme toi, ajouta-t-il en la serrant dans ses bras, et le plaisir qu'il avait à respirer son parfum n'était pas exempt d'une vague et tendre convoitise.

Qu'il se fût trahi par un geste, elle l'aurait repoussé sévèrement, mais il n'eut pas le geste auquel elle pensait ; elle lui en voulut.

L'après-midi, elle lui téléphona :

— Tu sais, j'ai réfléchi...

Elle avait réfléchi et l'instinct de solidarité féminine avait à l'improviste parlé en elle. Elle ne se prêterait pas à la manœuvre conçue par Barth. L'égoïsme des hommes dépassait les bornes, décidément! De gaîté de cœur, le sourire aux lèvres, et se lavant les mains de toute responsabilité, envoyer chez la faiseuse d'anges une pauvre fille qui n'avait eu d'autre tort que de se laisser prendre à ses belles paroles, cela frisait le crime .Elle ne s'en rendrait pas complice. Elle savait trop les dangers de l'aventure, elle y avait passé, elle en frissonnait encore.

— Tu as réfléchi ? fit Barth. Eh bien ?

— Eh bien ! non !

— Comment, non ?

— Je dis non. C'est clair.

— Mais pourquoi ? Mais qu'y a-t-il ? Où as-tu la tête ?

— Non, c'est non.

Et elle raccrocha.

V

Le lendemain matin, il sonnait de nouveau chez elle.

— Vous autres hommes, lui lança-t-elle, vous êtes d'une inconscience repoussante.

— Enfin, ma petite Luce, tu ne vas tout de même pas me laisser dans un pareil embarras! Il n'y a que toi qui puisses m'en tirer. Je suis un homme perdu! Marié avec cette fille, père de ce gosse, je n'aurais plus qu'à me jeter à l'eau !

— Tu ne mérites pas un meilleur sort. On n'est pas maladroit à ce point.

— Tu n'es donc plus mon amie?

— Fais comme si j'avais cessé de l'être.

— Voyons, Luce, ma petite Luce, il s'agit de peu de

chose, en somme ! Tu vas voir Renée, ou bien, si tu le préfères, je te la fais rencontrer par hasard...

— J'aime déjà mieux cela, fit-elle, conciliante.

— Je te la présente au café, je lui raconte que toi et moi nous sommes connus au *Public* où tu tenais la rubrique d'hygiène, tu es doctoresse, spécialiste, gynécologue, accoucheuse, tout ce que tu voudras! Et aussitôt, naturellement, je mets la conversation sur l'état de Renée...

— Non, inutile d'y revenir, mais voici ce que je propose : la rencontre a bien lieu au café, comme par hasard, mais tu ne me présentes pas comme doctoresse, tu dis seulement que je m'occupe de journalisme féminin. Je cause avec cette fille, je la questionne, je l'étudie et, suivant le genre de femme que j'ai devant moi, je te propose telle ou telle solution.

— Il ne peut y avoir qu'une solution.

— Présente-moi toujours Renée. Nous verrons.

La présentation eut lieu selon le stratagème convenu, dans un café de la gare Saint-Lazare. Renée était assez jolie, mais sa figure de blonde lymphatique, son petit nez grossièrement relevé du bout, ses yeux d'un gris dur, l'aigreur et la propension à prendre tout au tragique empreintes dans ses propos et ses manières, faisaient d'elle un type de faubourienne assez antipathique. Elle n'avait ni jeunesse, ni grâce, ni fraîcheur. Son seul attrait résidait dans sa silhouette mince et flexible qui, nonobstant le noir de sa tenue d'employée, eût pu la faire prendre pour un mannequin.

— Qu'est-ce qui a bien pu te plaire en elle ? demanda Luce à Barth le lendemain.

— Ah ! je n'en sais rien ! Ne m'en parle pas ! Débarrasse-moi d'elle et qu'il n'en soit plus question, c'est tout ce que je souhaite.

Luce avait par intermittence le sincère désir de rendre service à son « cher vieux Barth ». A d'autres moments : « Tant pis pour lui ! se disait-elle. Pourquoi m'avoir caché cette liaison ! Qu'il en soit puni, ce sera bien fait ! »

Une seconde rencontre fut organisée et cette fois la grossesse de Renée fut mise ouvertement sur le tapis.

Luce s'enquit de la façon dont elle supportait son état. Par chance, la vendeuse eut à ce moment un malaise. Luce s'offrit à la raccompagner chez elle en taxi.

— Nous n'avons pas besoin de vous, dit-elle à Barth.

— Oh ! non, s'écria Renée. Qu'il ne me laisse pas, qu'il vienne !

— Mais non! c'est inutile. Et à l'oreille de Renée, elle souffla : Nous avons à causer entre femmes, laissons-le.

Renée occupait rue Ramey un logement de deux pièces orné de photographies de famille, de potiches, d'un plafonnier de cuivre à franges de verre multicolores et d'un lit Louis XVI laqué blanc :

« Mon Dieu, mon Dieu ! s'étonnait Luce, est-il possible que Barth ait supporté tout cela, et depuis trois ans! »

Le récit que Renée fit à sa nouvelle amie de sa liaison avec Barth tendait, bien entendu, à la représenter comme une victime de l'égoïsme masculin. Avant de se donner à lui, elle s'était fait prier des semaines. Il se disait follement épris, il lui offrait sa vie entière. Bientôt elle s'était aperçue qu'il était volage, capricieux,incapable de garder une situation, et alors, était apparu le monsieur d'un certain âge (Renée ne précisait pas que ç'avait été dans l'escalier de ses parents, à Levallois), qui l'avait épousée. Il était mort et elle en avait eu beaucoup de chagrin. Il était si délicat, si bon, si bien élevé ! Malheureusement, il ne lui avait rien laissé et elle avait dû se remettre à travailler. Elle était entrée comme vendeuse aux *Galeries*, où Barth l'avait revue. Il lui avait refait la cour, mais il était marié et elle n'avait plus voulu de lui. Un jour, il était revenu lui annoncer qu'il divorçait.

— Pour vous ? questionna Luce à qui les évidents mensonges de Renée mettaient au cœur la joie des forts.

— Oui, dit fièrement Renée, pour moi !

Avant de lui céder une seconde fois, elle avait voulu se rendre compte des garanties qu'il présentait et elle était allée à son bureau de la galerie Morsheim. Dans ce cadre luxueux, il lui avait produit, avoua-t-elle, meilleur effet.

— Vous a-t-il promis le mariage ?

Elle hésita :

— Non, pas formellement, mais c'était sous-entendu.

— Enfin, a-t-il été quelquefois question de mariage entre vous ?

— Oh ! ça, oui !

— Et que vous disait-il à ce sujet ?

— Rien de particulier, mais rien non plus qui pût me faire croire qu'il n'avait pas l'intention de m'épouser.

— De sorte qu'aujourd'hui c'est une grande déception pour vous que de devoir renoncer à cet enfant?...

— Renoncer à cet enfant ! s'écria Renée en écarquillant les yeux. Mais je n'ai pas du tout l'intention d'y renoncer! Où avez-vous été chercher cela?

— Je ne sais pas, dit Luce avec le plus grand calme, j'avais cru comprendre...

— Quoi ?

— Que cette grossesse était pour vous une sorte de catastrophe... Dame ! dans la situation irrégulière où vous êtes avec M. Trémy...

— Mais notre situation se régularisera, j'y compte bien !

— Alors, fit Luce, c'est différent.

— Mais cela va de soi ! Cela va de soi ! répéta la vendeuse comme pour bien se convaincre elle-même que cela, en effet, allait de soi, et elle fondit en larmes.

— Vous êtes nerveuse, ma petite, dit Luce, vous avez besoin de repos, je vais me retirer.

Comme elle se rapprochait pour lui serrer la main, Renée leva vers elle un visage délavé, tuméfié.

— J'ai l'impression que M. Trémy vous a parlé de moi. Je vous en supplie, ne me cachez rien!

— Où et quand M. Trémy m'aurait-il donc parlé de vous ? Je ne le vois jamais !

— Eh bien ! soyez bonne, voyez-le, sondez-le et faites-moi savoir ce qu'il vous aura dit à mon sujet. J'ai besoin d'une certitude ! J'ai besoin d'être sûre qu'il est disposé à faire son devoir. Sinon...

— Sinon ?

— Sinon, je me tue !

— Vous êtes une enfant! Si toutes les femmes se tuaient dans le même cas...

— Les autres font ce qu'elles veulent ; moi, je me tuerai ! Je ne veux pas d'un gosse illégitime, je ne veux pas être montrée au doigt ! Mais dites-le bien à M. Trémy, je ne me tuerai pas seule, qu'il prenne garde ! Je n'ai pas d'illusion, je sais qu'il a assez de moi, qu'il me trompe avec les premières venues, qu'il me trompera demain avec vous si vous vous y prêtez tant soit peu...

— Dites donc, Mademoiselle, vous vous égarez ! regimba Luce, hautaine. A qui croyez-vous parler ?

— Je n'en sais rien, je ne vous connais pas, vous êtes peut-être une femme propre, elles sont rares, mais il y en a... N'importe, je vous charge de dire à M. Trémy que je suis décidée à tout. A lui d'agir en conséquence !

— Entendu, je le lui dirai. Adieu, mademoiselle !

— Appelez-moi Renée, je vous en prie.

— Renée, je vous préviens que votre langage me déplaît souverainement, j'ai horreur de ces menaces. Je les transmettrai à M. Trémy, mais ne comptez pas sur moi pour vous donner raison auprès de lui.

— Alors, vous l'approuveriez de ne pas m'épouser ? Et voilà ce qu'on appelle la solidarité féminine ! gémit Renée en se tordant les doigts.

— La solidarité féminine me commande de vous engager à être raisonnable.

— Raisonnable! Raisonnable! Ah, je voudrais vous voir à ma place, seule avec un enfant dans le ventre !

— J'y ai été à votre place et je n'ai pas fait tant de manières. Je n'ai pas ameuté la terre entière. Je n'ai pas menacé de me suicider ni d'assassiner personne...

La vendeuse fixait sur Luce un regard interrogateur et hébété.

— Bonne nuit, Renée, il est temps que je vous quitte, vous êtes fatiguée, nous reprendrons cette conversation un autre jour.

— Je vous en prie, ne partez pas ainsi ! Dites-moi ce que vous avez fait...

— Ce que j'ai fait ? Mon Dieu, c'est bien simple, je suis allée voir une doctoresse de mes amies...

— Et alors ?

— Et alors, c'est tout... Vous avez compris ?

— Oui, fit Renée avec accablement, j'ai compris, et après un silence : Je suis sûre que j'y resterais ! J'aime mieux me tuer tout de suite !

— A votre guise! Puisque vous n'avez pas plus de confiance en moi, je préfère que vous vous débrouilliez seule. Bonne nuit !

— Ah ! vous parlez d'une bonne nuit que je vais passer !

Et sa cachant le visage dans les mains, Renée se remit à pleurer par petites secousses espacées sous le regard hésitant de Luce.

— C'est affreux, ce que vous me conseillez-là ! gémit-elle.

— Je ne vous conseille rien du tout. Je vous dis ce que j'ai fait. Peut-être ai-je eu tort d'agir ainsi, mais je ne l'ai jamais regretté. Ce serait à recommencer, je recommencerais.

Renée avait grande envie de demander à Luce qu'elle lui racontât la chose en détail, mais cette femme l'intimidait, elle se tut. Pour conclure il fut entendu que Luce s'enquerrait des intentions de M. Trémy et ferait pression sur lui pour qu'il se décidât à « se conduire en homme d'honneur », c'est-à-dire à épouser Renée. Si sa réponse était négative, ou simplement peu rassurante, on verrait.

— Je crois, téléphona Luce à Barth le lendemain, que je réussirai à te tirer de ce mauvais pas. Mais quelle chandelle tu me devras encore !

Madeleine était à ce moment dans le bureau de son amant. Celui-ci le fit comprendre à Luce et raccrocha vivement le récepteur. Le coup de téléphone l'avait surpris expliquant à sa maîtresse que le prochain passage à Paris du directeur d'une galerie new-yorkaise, avec qui la galerie Morsheim était en affaires, retarderait leur départ pour la Savoie. Cela faisait plusieurs jours de perdus. Quelle malchance ! L'avant-veille, elle avait accompagné son mari et ses enfants au bord de la mer, les y avait installés. Quand, de la portière du wagon, elle leur avait fait les derniers signes d'adieu, elle n'avait éprouvé pour eux qu'un mouvement de gratitude, fait presque

tout entier de la joie qu'elle ressentait à voir la séparation si facile : « Je suis un monstre, s'était-elle reproché. Ils avaient le cœur serré, mes chers petits ! Jacques surtout... Mais, bah ! ils n'y pensent déjà plus. Leur papa va les emmener prendre une glace à la pâtisserie. Mariette la savourera d'un air comme il faut de petite femme déjà blasée, et Jacquot la fera disparaître en un éclair. Ils vont si bien s'amuser ! Ils n'ont pas besoin de moi ! »

Elle était possédée par un désir féroce de vivre, de vivre avec Barth ! Puisqu'il retardait son départ, elle retarderait le sien, elle ne partirait pas seule pour la Savoie. Les domestiques étaient congédiés, l'appartement fermé, elle irait vivre à l'hôtel.

Le jour même où elle avait téléphoné à Barth le résultat de sa conversation avec Renée, Luce vit Madeleine et lui fit remarquer l'imprudence de cette décision. Elle obtint non sans peine qu'elle partît la première pour la Savoie. Qu'elle y attendît Barth inutilement, ce serait drôle !

Le même jour encore, Luce, que ce jeu compliqué de cache-cache mettait dans une allégresse d'esprit comparable à un léger coup d'alcool, revit Renée. Elle ne lui cacha pas que M. Trémy lui avait paru peu préparé à l'idée de l'épouser. Comme la vendeuse semblait lui reprocher d'avoir mal plaidé sa cause :

— Une autre fois, ma petite, vous ferez vos commissions vous-même. Après tout, je me demande pourquoi je m'ingénierais à vous rendre service malgré vous ! Demandez-le lui donc vous-même, qu'il vous épouse !

Renée eut alors ce mot étonnant :

— Vous ne m'avez pas regardée ! Est-ce que j'ai une tête à m'humilier devant un homme qui ne veut pas faire son devoir !

« Mais enfin, rêvait Luce en l'écoutant, qu'est-ce qui a bien pu plaire à Barth dans cette fille stupide et qui n'est même pas jolie ? » La réponse que lui fit Renée sur une question indirecte l'orienta quelques secondes vers l'hypothèse d'un attachement sensuel, mais elle dut se contenter d'une déclaration vague, l'autorisant à tout supposer sans satisfaire sa curiosité. Dès lors, elle se prit

à haïr franchement Renée, comme elle haïssait au fond Madeleine, comme elle avait haï Josette et les autres. Et dire que toutes avaient cru réaliser dans les bras de Barth un idéal auquel elles avaient été prêtes à tout sacrifier, tandis qu'avec le même homme elle n'avait réussi à construire qu'une amitié qu'elle avait même été obligée de défendre pied à pied, farouchement, contre toutes ces répugnantes femelles ! Même avec Hubert, elle avait subi un échec. Il avait laissé passer sans les mettre à profit les minutes merveilleuses où, s'abandonnant tout entière, elle avait été sur le point de se révéler une femme simple, soumise, tendre, amoureuse ! Pourquoi donc se raccrochait-elle ainsi à Barth ? Pour le plaisir d'observer de près les complications où il se débattait ? Pour l'amusement d'agir sur les sentiments des autres et de les manœuvrer à leur insu ? « Une vieille fille, je suis une vieille fille de province, acharnée à épier les scandales de sa petite ville, à en renifler les relents, à semer la haine et la calomnie autour d'elle ! Ah ! je me déteste ! » Comme il lui eût été impossible de vivre avec cette atroce conception d'elle-même, elle l'écarta. Une vieille fille, elle, avec l'expérience qu'elle avait des êtres, avec l'intelligence qu'elle se reconnaissait de la vie ? Allons donc ! Qu'elle rencontrât un homme vraiment digne de son amour, on verrait alors de quoi elle était capable !

Il apparut bientôt que Renée ne faisait plus d'objection à la solution proposée.

— Conduisez-moi vite chez cette femme. Le plus tôt sera le mieux. Et si je dois y laisser ma peau, que ça ne traîne pas ! Prévenez M. Trémy, je ne consentirai pas à vivre estropiée. Je me tuerais plutôt, mais lui d'abord !

— Et moi, Renée, je vous avertis que si vous tenez encore des propos semblables, je vous abandonne.

— C'est bon, je ne dirai plus rien... Quand me conduisez-vous là-bas ?

Luce était bien décidée à ne pas faire pareille démarche. Mais s'y refuser franchement eût été compromettre le succès encore fragile de sa négociation. Elle promit donc d'assister Renée chez la doctoresse.

— C'est fait, téléphona-t-elle le lendemain à Barth. Elle consent à tout.

— Luce, je n'oublierai jamais...

— Tais-toi ! Cette sotte aventure t'a fait beaucoup baisser dans mon estime.

— Indique-moi le moyen de m'y relever.

— Que tu ne fasses plus d'enfant à tes maîtresses !

— Promis.

— Et que tu ne te laisses plus accaparer par personne.

— Pour qui dis-tu cela ?

— Pour Madeleine.

— Mais, Luce...

— Tu m'as compris. Au revoir !

— Tu ne passeras pas à la galerie cet après-midi ?

— Si j'ai le temps. Et puis, je ne veux pas troubler les dernières heures que tu vas pouvoir consacrer à notre tendre amie.

Madeleine devait partir le soir pour la Savoie.

— Du reste, tu n'y coupes pas d'une visite rue Ramey après la petite cérémonie de la gare de Lyon. Que d'émotions pour toi, mon pauvre Barth !

VI

Sur les instances de Barth, et parce qu'il devint évident que Renée ne consentirait à aucun prix à s'y rendre seule, Luce finit par accompagner la vendeuse chez la doctoresse. L'opération réussit et bientôt Barth, usant d'un mensonge analogue à celui dont il s'était servi pour faire accepter par Madeleine de partir sans lui, envoya Renée passer sa convalescence chez ses parents, à Levallois, tandis qu'il s'empressait de rejoindre Mme Augeron au Bourget, dans le petit hôtel à terrasse et à balustres d'où l'on avait une vue douce et reposante sur le lac.

Quelques semaines auparavant, il avait fait avec Josette Lyris une courte croisière le long des côtes de Sicile, mais ses plus beaux souvenirs de voyage s'évanouissaient dans l'atmosphère de tendresse dont l'enveloppait la présence de Madeleine. Chez cette femme qui avait

passé trente ans, mais dont rien n'avait émoussé la sensibilité et qui avait à dépenser des réserves d'amour laissées intactes par un mari raisonneur et cérémonieux, il découvrait l'émerveillement et la spontanéité de la jeunesse. Aucune de ses maîtresses ne l'avait regardé, écouté avec une telle ferveur. Par tout ce qu'elle attendait, par tout ce qu'elle avait l'illusion de recevoir de lui, il se sentait stimulé, grandi. Quant à elle, elle se transformait, elle s'épanouissait, sa féminité s'accomplissait. Ce fut une émotion inconnue pour son amant de la voir s'éveiller au plaisir. La satisfaction recherchée par certains hommes, d'être les premiers à émouvoir les sens de leurs maîtresses, le faisait naguère sourire. Cette fois, il éprouvait lui-même à enseigner Madeleine l'ivresse d'une initiation réciproque. Des sensations de la plus rare et de la plus délicate essence se révélaient à lui dans les étreintes d'une femme si neuve, si pudique. Il était plus bouleversé par la joie que, gênée, elle tentait de lui dissimuler, qu'il ne l'avait été par les caresses de celles auprès desquelles il avait cru cependant atteindre les extrêmes limites du plaisir.

Ils ne donnaient pas de nouvelles à Luce, que leur silence irritait. Renée se remettait, mais des pertes de sang l'avaient affaiblie, elle ne pourrait reprendre son travail aussi vite qu'elle l'avait prévu. Habituée à l'activité, elle maudissait son inertie. Elle écrivit à Luce une fois, puis deux, et Luce, que sans cela elle serait venue relancer rue de Verneuil, dut se résigner à la revoir au café. Barth avait écrit d'Aix-les-Bains et de Chambéry. Elle sut qu'il était toujours en Savoie où, disait-il, il se livrait à une importante expertise. Une expertise ! Les images qu'évoquait ce mot la firent sourire aigrement.

A Renée qui l'avait supplié de la laisser le rejoindre et à qui l'air des montagnes aurait fait tant de bien, Trémy avait répondu qu'elle ne serait pas de force à supporter les fatigues d'un si long voyage et que d'ailleurs il n'était pas dans les habitudes des experts d'emmener leurs maîtresses au cours de leurs déplacements professionnels.

— Vous auriez pourtant bien besoin de vous reposer !

observa Luce. De vive voix, je suis sûre que vous réussiriez à le convaincre. Pourquoi ne lui téléphonez-vous pas ?

— C'est que je n'oserais pas. Et puis, où le demander ? Il ne m'a pas donné d'adresse fixe.

Luce eut sur les lèvres le nom du petit hôtel du Bourget où elle avait lieu de croire que les deux amants étaient encore. Elle dit seulement :

— Son expertise ne l'oblige pas à voyager, je suppose.

— Je ne sais pas, fit Renée rêveuse, assombrie, et elle ajouta peu après : S'il n'est pas revenu la semaine prochaine, tant pis, je pars ! Une fois là-bas, je me charge de le retrouver.

A peine se furent-elles quittées que Luce courut au télégraphe pour avertir Barth qu'elle lui téléphonerait le lendemain à l'heure du déjeuner : « Ils vont appréhender une mauvaise nouvelle, leur soirée et leur nuit en seront empoisonnées, mais j'ai le devoir de le prévenir de ce qui les menace. »

Les propos d'usage échangés et lorsqu'elle l'eut bien traité d'ingrat, de lâcheur :

— Madeleine est-elle près de toi ?

Non, Madeleine n'était pas près de lui, elle n'était pas loin non plus, elle était dans la salle à manger. Quand, par discrétion, elle l'avait invité à aller répondre d'abord seul à l'appel téléphonique de Luce, il s'était gardé de refuser, se doutant d'une complication survenue du côté de Renée.

— C'est que j'ai quelque chose à te dire... J'ai vu Renée...

— Ah ! oui...

— Elle paraît décidée à venir te rejoindre au Bourget.

— Mais elle ignore mon adresse exacte ! Tu ne la lui as pas dite, j'espère?

— Pour qui me prends-tu ?

— Je t'en supplie, empêche-la de quitter Paris! Elle serait capable de me retrouver. Retiens-la par tous les moyens !

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Fais davantage...

— Ce sera difficile.

— Que me conseilles-tu ?

— De finir la semaine et de rentrer.

On était au mercredi.

— Vraiment, tu es d'avis que ce serait prudent !

— Dame ! Rends-toi compte de l'état d'esprit de cette fille que tu as laissée seule dans un moment critique...

— Oh! critique!

— Alors, pour toi, cette opération, ce n'était rien ? Les hommes sont vraiment d'une muflerie... Du reste, je t'ai dit ce que j'avais à te dire, tu agiras comme tu l'entendras. A bon entendeur salut !

— Merci... Je vais appeler Madeleine pour que tu lui dises bonjour. Dis-lui que tu voulais simplement avoir de nos nouvelles.

— Au revoir, mon vieux, amuse-toi bien !

Quelques secondes après Barth était remplacé à l'appareil par Madeleine :

— Bonjour, Luce... Je suis contente de t'entendre, tu sais...

— Peut-être, mais il a tout de même fallu que je prenne l'initiative de téléphoner.

— Oh ! Luce, pardonne-nous ! Si tu savais...

— Quoi ?

— Combien nous sommes heureux !

— Je m'en réjouis. Alors, toujours la grande passion ?

— Toujours!

— Profitez-en et ne m'oubliez pas trop.

— Comment t'oublierions-nous ? Nous parlons souvent de toi ! Nous t'aimons tellement ! Nous te devons notre bonheur. Tu es une amie incomparable.

— C'est bon, c'est bon... Je te laisse. Je voulais seulement entendre le son de vos voix.

Le soir même, Barth écrivait à Luce, la chargeant de lui envoyer un télégramme, signé de son sous-directeur, qui le rappelât d'urgence à Paris ; ce qu'elle fit. Ce contre-temps navra Madeleine. Elle aurait voulu rentrer à Paris avec son amant, mais comment expliquer cette décision à M. Augeron? Il l'eût immédiatement appelée

près de lui, en Normandie, et quelle raison donner pour désobéir ?

— Achève tranquillement ton séjour ici, lui recommanda Barth. Et puisque tu es censée y être avec Luce, je te l'envoie...

Madeleine eut une brusque réaction de refus. Elle préférait être seule. Elle revivrait mieux sans Luce les chères heures qu'ils venaient de vivre ensemble. Elle se reprocha ensuite ce mouvement comme un manquement à l'amitié, mais n'y revint pas. Elle ne se méfiait aucunement de Luce, on l'eût du moins bien étonnée si on lui avait dit qu'à une certaine profondeur de son être une fibre secrète se rétractait à ce seul nom.

Pendant ce temps, Luce et Renée devenaient insensiblement « des amies ». Les groupes de camarades que fréquentait Luce ordinairement se trouvaient dispersés aux quatre coins des provinces. Personne ne lui avait témoigné le désir de l'avoir pour compagne de vacances. Non pas que sa présence fût généralement considérée comme peu souhaitable ; c'est que les choses s'étaient arrangées cette année-là autrement que d'habitude. Peut-être était-ce le premier été qu'elle se trouvait absolument libre de toute liaison, de toute intrigue. Le fait est qu'elle en était réduite à la société de Renée. Elle enrageait, mais elle opposait à mauvaise fortune bon visage et la vendeuse se sentait de plus en plus conquise par ses prévenances, ses menus cadeaux, ses conseils, ses confidences fausses ou vraies.

— Enfin, lui lança Renée à l'improviste, il semble que vous ayez été liée avec M. Trémy beaucoup plus intimement que je ne l'avais cru d'abord.

Allait-elle lui dire la vérité, lui avouer qu'elle avait été la femme de Barth ? L'éventualité de cet aveu ne la prenait pas au dépourvu, elle l'avait souvent envisagée. De la savoir l'ancienne femme de Trémy risquerait de mettre Renée en méfiance et, qui sait, de rendre, étant donné le caractère à la fois ombrageux et simple de la vendeuse, leurs relations impossibles, mais au point où en étaient venues les choses, qu'importait, après tout ? Cesser de voir Renée ? Etre débarrassée de cette amitié pesante,

humiliante, vulgaire, ne lui laisserait aucun regret, au contraire.

— Ma petite Renée, commença-t-elle, et pour préparer son amie à un coup de surprise elle la considérait en souriant. Elle vit alors le visage de la vendeuse se figer, se durcir.

— Vous avez été sa maîtresse ! Ah ! j'aurais dû m'en douter.

— Non, fit Luce, mentant encore à demi, pas sa maîtresse, sa femme.

— Sa femme !

L'étonnement de Renée ne faisait que croître à mesure que la réalité s'imposait à son esprit. Sa femme ! L'ancienne Mme Trémy dont il lui avait tant parlé, dont il lui avait dit qu'elle était si sèche, si froide, si peu vibrante, si peu faite pour l'amour, l'ancienne Mme Trémy, c'était Luce !

— Ah ! par exemple !

— Cela ne vous contrarie pas, j'espère ?

— Oh ! non, non...

Il était visible que Renée était choquée dans sa conception élémentaire des relations entre hommes et femmes.

— Quelle drôle de chose que la vie, tout de même ! C'est vous, son ancienne femme ? Ah ! par exemple ! Par exemple ! répétait-elle.

— Croyez-vous donc, reprit Luce, que si des liens d'amitié intime n'avaient pas existé entre Barth et moi, j'aurais accepté de lui rendre le service que vous savez ?

— Quel service ?

— Mais voyons, Renée, à quoi voulez-vous que je fasse allusion, sinon à notre démarche chez la doctoresse ?

— Oui, fit Renée, je comprends, je comprends très bien, vous avez fait cela pour lui, pour lui rendre service, comme vous dites. Tout cela avait été combiné entre vous. Ce n'est pas par hasard que nous nous sommes rencontrés avec vous dans un café.

— Evidemment non... Comment avez-vous pu croire si longtemps ?...

— Oh! soupira-t-elle avec amertume et ressentiment, je suis si bête, n'est-ce pas ?

— Renée, prenez garde, prononça Luce sévèrement, vous allez me faire regretter la confiance que je vous ai témoignée en vous avouant, malgré la défense formelle de Barth, qu'il a été mon mari.

— Alors, Barth, c'est le petit nom que vous lui donnez dans l'intimité... Barth ! Eh ! eh ! c'est très gentil, Barth ! Je ne lui ai jamais donné de petit nom, moi ! Désormais je l'appellerai Barth ! Vous voulez bien, dites, Madame Trémy ?

— Renée, si vous continuez sur ce ton...

— Ah ! mais, dites-donc, vous, je le prends sur le ton qui me plaît, et ce n'est pas vous, à présent...

Luce se leva et s'en fut, laissant Renée à la terrasse du café des Champs-Elysées où elles avaient pris rendez-vous pour déjeuner.

Dans son courrier du lendemain était une lettre d'excuses de la vendeuse qui la suppliait d'oublier l'incident et l'assurait de son immuable amitié. Quand se reverraient-elles ? Que tout de suite elle la rassurât d'un mot ! « Plus souvent, se dit Luce, que je m'encombrerai encore de cette fille ! A ce moment sonna le téléphone : Barth ! Il arrivait du Bourget, il était à son hôtel, rue d'Artois. Il n'avait même pas encore pris le temps de faire sa toilette, tant il avait hâte de savoir comment Renée se comportait.

— Mal, mon vieux Barth, très mal !

— Dis vite...

— Nous sommes en froid.

— Que s'est-il passé ?

— Je te l'expliquerai quand nous nous verrons.

— Quand nous verrons-nous ?

— Je t'attends dans une heure.

Il fut contrarié d'entendre Luce lui dire qu'elle avait avoué à Renée être l'ancienne Mme Trémy. Quelle nécessité y avait-il eu de faire à la vendeuse cette révélation ?

— Elle avait fini par se rendre compte de notre intimité. Il m'était devenu impossible de soutenir la fiction d'une ancienne camaraderie de journalisme. Plutôt que

d'être prise en flagrant délit de mensonge, j'ai préféré tout lui dire.

— Que crois-tu qu'il va se passer ?

— Rien, il n'y aura rien de changé. Tiens, lis...

Elle mit sous les yeux de Barth le mot d'excuses de Renée :

— Je ne connais que toi, fit-il admiratif, pour rester ainsi supérieure à n'importe quelle circonstance.

Un sourire de plaisir passa sur les lèvres de Luce.

— Je suis contente que tu me rendes justice, cela ne t'arrive pas trop souvent.

— C'est toi qui es injuste en ce moment! Luce, ma chère Luce, mon amie...

Et il lui caressait, lui baisait les mains et le sourire de plaisir s'élargissait, s'épanouissait sur ses lèvres.

— Ton amie, ah ! oui, tu peux le dire, que je le suis ! Il faut que je le sois pour accepter de fréquenter ta Renée ! Quelle corvée !

— Sais-tu ce que tu vas faire maintenant ?

— Oui, je vais te rendre encore un service. Je ne sais pas lequel, tu ne me l'as pas encore dit, mais tu vas me le dire.

— Tu vas nous débarrasser, toi et moi, de Renée.

— Je n'ai pas attendu que tu m'en parles pour y penser, mais comment ? As-tu quelque idée ?

— Trouve-lui un autre amant ! Colle-la dans les bras de n'importe qui !

— Ça, fit-elle avec une nuance de considération railleuse, je reconnais que je n'y avais pas songé.

— Fais-le, Luce, fais-le ! Tu connais tellement de monde ! Tu as tellement de camarades dans les journaux et sur la rive gauche ! Ça te sera si facile ! Moi, je n'en puis plus ! Je ne peux plus la voir ! Je l'ai en horreur !

— Pourquoi ne le lui dis-tu pas carrément ?

— Parce que je ne suis pas un mufle...

— Ah ! oui, dit-elle, et son sourire railleur s'accentua.

— Quoi ?

Elle dédaigna de répondre. Elle reprit après un silence :

— Ce que je comprends, c'est que tu es complètement

fou de Madeleine, fou au point de ne plus pouvoir regarder une autre femme en face. Je m'étonne même qu'il te reste encore assez d'amitié à mon égard pour ne pas me lâcher tout à fait, ce qui se passerait certainement si tu n'avais pas besoin de moi.

— Méchante ! protesta-t-il.

— Tais-toi ! Je ne te pardonne pas de m'avoir laissée sans nouvelles pendant toute la première semaine de ton séjour au Bourget, alors que tu trouvais le moyen d'écrire à Renée...

— Oui, des lettres pleines de mensonges, des lettres nécessaires, sans lesquelles j'étais exposé à la voir surgir un matin au bord du lac... N'est-ce pas ce qui a failli se produire ?

— Et qui se serait produit infailliblement si je n'avais pris la peine de te téléphoner pour te conseiller de revenir.

— Conclusion : achève ton œuvre et débarrasse-nous le Renée.

— Ce sera difficile. Elle t'aime.

— Non !

— Elle t'aime à sa manière, âpre et humble tout ensemble. Elle est méfiante et je la crois au fond terriblement vindicative. Sois prudent. Elle sait que tu la trompes, ou du moins elle s'en rend compte ; mais le jour où elle apprendrait que tu as une liaison régulière, je ne demande ce qui se passerait.

— Trouve-lui un amant, te dis-je !

— Pour le moment, je ne vois personne à qui la proposer. Elle n'est pas très affriolante, tu sais !

— Elle a de la ligne.

— Au lit, fait-elle preuve de qualités particulières qui acilitent son placement ?

— Qu'elle en fasse preuve ou non, rien ne pourra empêcher de dire oui si on te le demande.

— Ce n'est pas une réponse. Autrefois, tu m'en aurais it bien davantage. Depuis que tu aimes Madeleine, tu devenu d'une discrétion... Ah ! mon pauvre Barth, ue tu as changé ! C'est inconcevable !

Il secoua la tête.

— Tu te trompes. Si j'ai changé, Madeleine n'y est pour rien. Vois-tu, Luce, nous sommes restés trop longtemps sans nous voir après notre divorce. Rappelle-toi le jour où tu es revenue pour la première fois à la galerie. Tu avais besoin de ta pension pour aller aux sports d'hiver. Ce jour-là, j'ai senti que notre intimité ne serait jamais plus la même.

— Tu aimais Josette.

— Ce n'est pas non plus à cause de Josette.

— Alors ?

— Alors, je ne sais pas. Pour que notre amitié redevienne ce qu'elle a été, il y a des moments où je me dis que nous devrions vivre de nouveau ensemble, cohabiter, quoi ?

— Cher vieux Barth ! fit-elle, attendrie et sceptique. Qu'il est gentil ! Mais il ne pense pas un mot de ce qu'il dit !

— Ah ! je n'ai pas dit que je souhaitais me remettre en ménage avec toi, rectifia-t-il, et craignant de l'avoir peinée : Allons, allons, ma petite Luce, mon affection te reste entière, tu n'as pas le droit d'en douter.

— Je n'ai aucun doute, va ! Un homme ne peut pas aimer comme tu aimes sans que tous ses autres sentiments en soient altérés, diminués...

— Jalouse de Madeleine ?...

— Jalouse, non, mais un peu endolorie, oui... Un peu froissée une fois de plus par ce qu'il y a vraiment d'absurde, d'idiot, dans ce sentiment sublime qu'on appelle l'amour.

Ils se séparèrent après être convenus de déjeuner le lendemain ensemble, et elle écrivit à Renée qu'elle la verrait volontiers bientôt, que leurs bonnes relations restaient les mêmes, etc...

Le lendemain, il se montra tellement soucieux qu'elle soupçonna son entrevue de la veille au soir avec Renée d'avoir tourné au drame, mais il la détrompa, Renée s'était montrée plutôt froide et réservée. Si elle méditait quelque mauvais coup, elle n'en avait rien laissé paraître. Sa préoccupation venait de ce que lui avait appris le sous-directeur de la galerie. Le groupe américain dont

celle-ci dépendait avait, disait-on, l'intention de passer la main.

— Avec cette crise, ça devait arriver !

Une fois de plus, il allait être obligé de se mettre en quête d'une situation.

— A l'âge que je prends, je deviens de plus en plus difficile à placer, de moins en moins intéressant, de moins en moins sympathique. Je fais de plus en plus figure de raté. Et puis, la peinture, c'est fini, archifini !

— Si tu te retournais du côté du journalisme ?

— Une nouvelle génération occupe maintenant toutes les places. Et puis, j'ai perdu la main. Ce sera dur. Enfin, espérons que la galerie Morsheim ne me lâchera pas !

D'un geste, il écarta ce souci et Luce put admirer une fois encore l'insouciance, la jeunesse de caractère du cher vieux Barth.

— Une bouteille de champagne, garçon. Bien sec et bien frais, surtout !

Vers la fin du repas, il laissa échapper que Renée ne lui avait pas paru « brillante ». Luce avait eu la même impression.

— Elle a évidemment de la peine à se remettre. Pour être humain, il faudrait l'envoyer se retaper quelque part, et aussi pour lui trouver un amant ; la mettre au vert.

— Le plus loin possible, fit-il.

— Dans le Midi, par exemple. Veux-tu que je le lui propose ? Mais j'entends déjà sa réponse : « N'importe où, mais avec M. Trémy. »

— N'importe où, mais sans moi ! Sur cette base, je t'autorise à négocier. Tu as carte blanche.

A la première ouverture que lui fit Luce à ce sujet, Renée eut textuellement le mot prévu : « N'importe où, mais avec M. Trémy ! Je ne veux pas crever d'ennui dans un trou. »

— M. Trémy a des affaires qui le retiennent à Paris en ce moment.

— Des affaires de peinture au mois d'août ! Ce n'est pas à moi qu'on fera croire ça.

— Savez-vous qu'il est question de vendre la galerie Morsheim ?

— Monsieur Trémy m'en a dit un mot. Ce n'est pas pour demain.

— Soit ! Arangez-vous vous-même avec lui. Je me demande quel est mon rôle entre vous deux. Je ferais mieux de m'effacer complètement.

Renée la pria de n'en rien faire.

— Voyez-vous, quoique vous m'ayez tellement trompée en me cachant que vous aviez été sa femme, je garde une confiance immense en vous. Pourquoi ? J'aurais dû vous retirer mon amitié et cesser de vous voir. Eh bien ! non, c'est plus fort que moi, je ne pourrais plus me passer de vous.

— Pourtant, dit Luce, les femmes ne m'aiment pas, généralement. On m'avait surnommée autrefois l'amie des hommes.

— L'amie des hommes, l'amie des hommes... C'est curieux... En somme, les femmes doivent se méfier de vous ? Vous êtes toujours contre elles, du parti des hommes ?

— Toutes les femmes en sont là, ma pauvre Renée.

— Ce n'est pas vrai ! Tenez, moi, par exemple...

— Dites.

— Non, j'aime mieux me taire.

— Dites quand même.

— Vous n'allez pas vous formaliser ?

— Je ne me formaliserai pas.

— Eh bien, je n'aurais pas pu faire ce que vous avez fait...

— Et qu'est-ce que j'ai fait ?

— Pour tirer Monsieur Trémy d'embêtement, vous m'avez conduite dans un endroit où j'aurais pu laisser ma peau. Je ne crois pas qu'à votre place beaucoup de femmes...

Luce était devenue si rouge que Renée prit peur :

— Oh ! vous voyez que je vous ai froissée !

— Non, Renée, non, vous ne m'avez pas froissée, mais vous avez tort de croire qu'en vous conduisant chez la doctoresse je n'ai pensé qu'à M. Trémy. Je pensais autant à vous. En aucun cas M. Trémy ne consentirait à vous épouser. Je le sais.

Les yeux gris de la vendeuse eurent un éclair, et elle lança d'une voix sourde, tandis qu'un peu de salive lui venait aux lèvres :

— Je ne peux pas le forcer à m'épouser, c'est évident, mais vous pouvez lui dire de ma part que jamais, vous m'entendez, jamais il n'en épousera une autre.

Luce lui tapota cordialement le dos de la main.

— Pour le moment, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais d'aller reprendre des forces dans le Midi. Vous en avez grand besoin.

— Où on voudra, mais seule, non ! J'en deviendrais neurasthénique. Qu'il m'accompagne au moins, qu'il reste avec moi jusqu'à ce que je sois acclimatée.

— A la bonne heure, vous êtes plus raisonnable. Dans ces conditions, vous pouvez compter sur moi. J'appuierai votre façon de voir, je plaiderai votre cause...

— Bien que vous soyez l'amie des hommes.

— Je vous prouverai que je suis aussi celle des femmes.

Mais Barth ne voulut rien entendre.

— J'ai dit : sans moi, ce sera sans moi. J'ai autre chose à faire en ce moment que d'aller prendre des bains de soleil sur la Côte d'Azur.

De fait, il s'était mis en campagne. On le voyait dans les ministères, aux Beaux-Arts, à l'Hôtel de Ville, à la direction des Musées. De ces démarches dont Renée ne savait rien, Luce était informée par le détail et Madeleine en recevait de brefs résumés à peine intelligibles, mêlés à mille effusions passionnées. Quant au départ de Renée, un accord tacite s'était établi tout de suite entre celle-ci et lui : ils n'en causèrent directement que lorsque Luce eut obtenu qu'il fît avec la vendeuse au moins le voyage ; tout le marchandage avait eu lieu par l'intermédiaire de Luce. Ils avaient tellement confiance en elle ! Ils sentaient si bien qu'elle seule était capable d'empêcher, de retarder entre eux le heurt décisif et inévitable!

Soudain, Barth n'eut plus qu'un désir : puisqu'il ne pouvait décidément échapper à l'ingrat devoir de conduire Renée en Provence, que la chose se fît tout de suite, avant le retour de Madeleine de Savoie ! Ainsi

l'amoureuse serait sans recours contre le fait accompli et Barth n'entendrait de sa bouche que des récriminations rétrospectives. Mais il en faisait le serment, c'était sa suprême concession à Renée, son cadeau de rupture! Il n'en pouvait plus.

— Et tu me promets, n'est-ce pas, dit-il à Luce, de t'occuper de Madeleine, d'amortir le choc que mon absence va être pour elle ?

— Mais oui, mon vieux, mais oui, ne te tourmente donc pas pour Madeleine... Faut-il que tu l'aimes pour te mettre dans un pareil état d'énervement à son sujet !

— Elle est capable d'un coup de tête.

— De quitter mari et enfants pour toi ?

Il haussa les épaules, agacé.

— Sois tranquille, reprit Luce, elle n'aura pas le temps de s'ennuyer. Je me charge de la consoler, si du moins elle en a autant besoin que semble le croire ta fatuité masculine.

D'autre part, Luce dit à Renée, qui lui avait demandé de la conseiller pour quelques achats dans les magasins :

— M. Trémy est enchanté de partir, mais il ne veut pas trop le laisser paraître pour donner plus de prix au plaisir qu'il a bien voulu vous faire. Vous avez été bien inspirée de tenir bon. Un conseil, ne le quittez pas. En voyage, vous vous en êtes sans doute aperçue, il adore qu'on s'occupe de lui. C'est un vrai gosse! Et s'il manifeste l'intention de repartir tout de suite, ce que je ne crois pas, menacez-le hardiment de revenir avec lui, il cédera.

— Je ne retiendrai jamais quelqu'un de force, fit Renée d'un ton de grande dignité.

— Vous avez tort, ma petite, c'est moi qui vous le dis.

Les choses furent combinées de telle sorte que Madeleine, à qui, sans cette précaution, l'idée serait certainement venue de donner rendez-vous à son amant à Lyon pour y passer une nuit ou deux avec lui, n'apprit le départ de Barth pour la Provence que par la bouche

de Luce, en mettant le pied sur le quai de la gare à Paris. En un instant, la stupeur, le chagrin, la rendirent, elle déjà fatiguée par le voyage, presque méconnaissable, presque laide. « Pauvre fille, se disait Luce en lui prodiguant les plus douces paroles, tu ferais une bien autre tête encore si tu savais la vérité ! »

— Mais enfin, je ne comprends pas, balbutiait Madeleine hagarde, il aurait bien pu attendre vingt-quatre heures ! Tu dis que c'est hier soir qu'il est parti ?

Il était parti avec Renée le matin même.

— Oui, dit Luce, hier soir, pour être là-bas cet après-midi. C'était tellement urgent qu'il n'y avait pas à hésiter. Le principal commanditaire de la galerie est à Cannes avec son yacht qui doit apareiller demain. Barth a pris la décision en une seconde : voir cet homme avant qu'il ait quitté Cannes et obtenir de lui un entretien. Il a besoin d'être fixé, tu comprends, c'est indispensable ! Il y va de sa situation, de son gagne-pain. Ah ! on peut lui faire bien des griefs, on peut regretter qu'il ne soit pas plus laborieux, plus énergique, qu'il n'ait pas plus d'application à ce qu'il fait, ni plus de suite dans les idées, mais du coup d'œil et de la promptitude dans les réflexes, ce n'est pas ce qui lui manque !

— Nos deux trains se sont presque croisés, murmura Madeleine qui n'avait pas écouté Luce, et deux longues larmes brillaient sur ses joues.

— Et Monsieur Augeron ?

Elle parut sortir d'un rêve.

— Monsieur Augeron ?

— Oui, ton mari, où est-il ? Que fait-il ?

— Il est rentré à Paris hier, du moins je le suppose. Pour qu'il ne vienne pas me prendre à la descente du train avec les petits, j'ai dû recourir à un subterfuge compliqué. J'avais tellement promis à Barth de m'arranger pour qu'il puisse venir au-devant de moi !

— Et c'est Luce, ta vieille Luce, que tu as trouvée à la place de ton chéri ! Tu n'as pas de veine, ma pauvre Madeleine, je te plains !

— Ne te moque pas, Luce... A propos, quand tu verras mon mari, surtout n'oublie pas que tu étais avec moi au Bourget.

— Sois tranquille. Pour rendre service à une amie, j'ai fait des mensonges plus graves. Les mensonges officieux, ça me connaît, c'est ma spécialité, ma triste spécialité...

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre*).

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Larnac : *Louise Labé, la belle cordière de Lyon 1522?-1566*, Firmin-Didot. — François Crucy : *Brantôme;* avec 60 pl. hors-texte, Editions Rieder. — Henriette Celarié : *Les Fioretti de Saint-François de Sales*, Desclée de Brouwer. — Montaigne : *Essais*, texte établi et annoté par Albert Thibaudet, Bibliothèque de la Pléiade. — Mémento.

Depuis quatre siècles, **Louise Labé, la belle cordière de Lyon,** pour ses grâces d'experte coquette, sa fastueuse existence d'épicurienne, ses mystérieuses amours, ses vers imprégnés d'un accent passionné, ses proses pittoresques et vibrantes, son prestige de dame de haute science, son commerce continu avec les poètes et les doctes, stimule la curiosité des historiens. Ceux-ci, interrogeant les archives et les minutiers de notaires, se sont efforcés, surtout depuis ces dernières années, de la dégager de l'ombre où elle restait à demi cachée. A M. Charles Boy, éditeur et commentateur de ses œuvres, à miss Dorothy O'Connor, qui fit d'elle le sujet d'une thèse, nous devons de la mieux connaître, mais nullement de la connaître tout entière, car les dates de sa naissance et de sa mort, maints faits importants aussi de sa biographie nous échappent encore.

Si Louise Labé n'avait pris le soin de nous renseigner elle-même, avec une ferme sincérité, sur quelques-uns de ses sentiments et de ses gestes; si, de plus, certains poètes et chroniqueurs ne l'avaient représentée dans sa gloire, au milieu de ses amis et, plus tard, dans sa déchéance, nous ne l'apercevrions, à cette heure, qu'à travers un brouillard.

M. Jean Larnac, nouvel historien de l'aimable demoiselle, contribuera peu, en effet, à dissiper les obscurités de sa vie. Il ne s'est guère inquiété, ce semble, de fureter dans les grimoires des archives. Sa bibliographie demeure succincte. Il emprunte sa documentation aux érudits plus haut cités tout en témoignant quelque dédain pour les travaux « rébarba-

tifs » de ces paperassiers, prodigues de notes. Il nous offre, en définitive, une biographie de Louise Labé qu'il se défend d'avoir romancée tout en lui donnant une allure romanesque, une biographie plaisante assurément, bourrée de termes archaïques et de phrases aux tournures vieillottes, de style allègre, pleine de couleur et de vie et aussi de « conjectures vraisemblables ». En cette biographie, à l'usage du plus grand nombre de ces lecteurs que déçoivent les références, il s'est évertué à reconstruire le décor approximatif où dut vivre son héroïne. En cela consiste son apport personnel. Ainsi, retrouvons-nous, dans son petit livre, quelques images de ce panorama lyonnais du XVIe siècle que défunt Claude Le Marguet reconstitua si magnifiquement dans sa *Myrelingues-la-Brumeuse.*

Louise Labé était fille d'un deuxième mariage de Pierre Charlin, dit Labé, maître cordier, artisan ambitieux et rusé, riche de nombreux écus et de quelques maisons et qui rêvait de devenir échevin de sa ville. Elle conquit, dès l'enfance, tout le cœur de ce père et n'eût reçu du brave homme que bonheur en sa jouvence s'il ne se fût avisé de lui donner une marâtre. Quasiment en se jouant, toujours agréablement parée et courant les fêtes, elle acquit les premiers éléments du savoir. Elle manifestait un esprit si vif, un goût de s'instruire si naturel que, pour ne se point séparer d'elle en la claustrant au couvent, Me Pierre Labé lui chercha un précepteur. Elle étudia bientôt sous un maître exceptionnel, Maurice Scève, jouvenceau de grande science et sapience, artiste et poète au surplus, et qui lui enseigna les langues antiques, l'histoire, la philosophie, cependant qu'elle apprenait, parallèlement, l'italien, l'espagnol, la musique, la danse, l'équitation, les armes, l'art aussi, en divers livres parus en ce temps-là, des ajustements et de la coquetterie.

Dès la quatorzième année, elle excellait en toutes connaissances et savait aussi bien, montée sur un coursier, bouter d'un coup de lance hors de sa selle un adversaire en quelque tournoi que construire un hexamètre latin. Elle fréquentait de doctes amies, elle se frottait au milieu de la cour alors séjournant à Lyon, présentait hardiment à la convoitise masculine son corps gracieux, souple et fluet, sa gorge ronde,

son visage angélique couronné de cheveux aux reflets d'or, illuminé par des yeux de velours.

Vers ce temps, elle eut un galant transi qui la cherchait en tous lieux et qu'elle traitait en cruelle, pénétrée des doctrines platoniciennes. Elle se riait de l'Amour et se croyait à l'abri de ses atteintes. Deux ans plus tard, vaincue par le petit dieu, elle brûla à son tour pour un gentilhomme que l'on n'a point identifié. Elle le mena généreusement en sa couche et en reçut de telles délices qu'ayant subi son abandon, elle ne trouva plus à la vie qu'une saveur amère. Vainement les poètes, et Clément Marot parmi eux, célébraient-ils ses grâces rendues plus attirantes par le chagrin, elle goûtait à peine leurs louanges.

La poésie, par bonheur, la vint sauver du découragement. Chantant en harmonieux et ardents décasyllabes ses joies évanouies et ses regrets cuisants, elle parvint à retrouver quelque repos de l'âme. Me Pierre Labé, qui s'était désespéré de la voir si accablée et plaintive, profita de cette occasion pour la marier à Ennemond Perrin, cordier comme lui et riche à son exemple.

En la maison de celui-ci, quinquagénaire aux manières rudes et aux mains poisseuses, Louise fut reine et imposa sa volonté. Elle entrait dans la période épicurienne de sa vie. Elle voulut, en compensation de son sacrifice conjugal, du plaisir et du luxe, des compagnies galantes et savantes, indépendance complète d'allures. Elle devint « cortigiana onesta », courtisane à la façon des dames grecques et italiennes qui faisaient succéder à la débauche fastueuse les satisfactions de l'esprit.

M. Jean Larnac peint un agréable tableau de cette partie d'une plaisante vie traversée parfois de mélancolie, toujours embellie par les vers, la conversation, la musique. Louise Labé semblait désormais ne devoir plus éprouver les troubles du cœur. Pourtant, elle s'éprit d'Olivier de Magny au temps où ce poète séjourna à Lyon. De nouveau, elle se sentit toute brûlante de passion et incapable de résister à l'attrait du riant damoiseau qui la caressait de ses rimes:

> Baise m'encor, rebaise moy et baise;
> Donne m'en un de tes plus savoureus,

Donne m'en un de tes plus amoureus,
Je t'en rendray quatre plus chauds que braise.

lui écrivait-elle d'une plume sans cesse en alerte. Hélas! cette tendresse, comme la précédente, devait s'éteindre par la fuite du galant et inspirer à l'abandonnée des sonnets dignes d'être comparés à ceux de Pétrarque ou bien encore aux *Baisers* de Jean Second. Louise se décida à les publier en 1555, chez l'imprimeur lyonnais Jean de Tournes. Ils ont rendu son nom à jamais illustre s'ils ne lui ont pas valu le retour des élus qui éveillèrent par deux fois ses sens et son cœur.

Louise Labé acheva son existence assez tristement, non point à la vérité dans la misère, mais dans une sorte de décri et d'hostilité, en butte aux attaques de sa marâtre, contrainte de soutenir des procès, forcée, à la fin de ses jours, de se retirer à la campagne et d'y vivre parmi les gens de peu. Les temps étaient devenus fort durs. Les querelles de religion divisaient les Lyonnais. Dans une société troublée par la violence, la belle cordière ne pouvait plus trouver une consolation à ses malheurs dans les ébattements de l'esprit.

Vingt-trois ans après sa mort, survenue, croit-on, en 1556, un gentilhomme périgourdin de fière race et de tempérament à peu près semblable à celui de la Lyonnaise, messire Pierre de Bourdeille, seigneur de **Brantôme,** rencontrait au contraire, dans une atmosphère encore plus troublée, après avoir connu tous les plaisirs de la vie et avoir été déçu dans ses ambitions, une singulière félicité dans la retraite et dans les exercices de l'esprit.

M. François Crucy, après beaucoup d'autres biographes et sans songer à l'enrichir d'un seul fait nouveau, vient de récrire son histoire ou plutôt de mélanger cette histoire, fortement abrégée, aux événements politiques du temps, d'une manière assez inextricable pour que l'on éprouve de la difficulté à l'en dégager. A Brantôme, il emprunte d'innombrables citations sans penser que Brantôme seul, sujet de son volume, intéresse. Ainsi, son personnage principal disparaît à tout bout de champ, remplacé par des quidams épisodiques dont les gestes et les aventures importent médiocrement.

Toujours courant après le fugitif, le lecteur parvient cependant à savoir que Brantôme naquit dix ou douze ans après

1546, qu'il était troisième fils de François de Bourdeille, qu'il fréquenta en son jeune âge la cour de Nérac, reçut l'instruction des régents de l'Université de Poitiers, fut bon biberon au cabaret et galant déterminé auprès des femmes, attrapa une commende sur l'abbaye de Brantôme, vint à la cour, revint en Périgord, y vit son abbaye occupée par un titulaire vivant encore, s'en alla faire la guerre en Italie, fréquenta en ce pays des courtisanes plaisantes, regagna la France, se mêla à la guerre contre les huguenots, s'enrôla dans une expédition espagnole contre les Turcs du Maroc, traversa ensuite le Portugal et l'Espagne, tâta des Sévillanes au passage, retourna en France, participa à un voyage à Malte, arma pour en tirer profit des galères et perdit à cet armement partie de son argent, reprit part à la guerre civile sous les ordres du duc d'Anjou, puis de M. de Montluc, rentra, malade, à Brantôme, reparut à la cour à l'avènement d'Henri III, la hanta avec l'espoir d'y acquérir du bien, y sollicita le poste de Sénéchal du Périgord, ne l'eut point, jura de ne plus jamais servir un roi qui n'enrichissait que ses mignons et tint parole. En 1589, Brantôme, retourné en Périgord, y commença à écrire, pour passer le temps, ses mémoires et autres récits.

Tous ces faits se rencontrent d'ordinaire dans un dictionnaire bien informé, et bien plus détaillés dans la biographie consacrée à Brantôme par Ludovic Lalanne. M. François Crucy n'y ajoute rien. Il ne nous parle nullement de son héros poète, et si peu de son héros prosateur que l'on se demande pourquoi il a pris la peine de composer son livre. (Peut-être pour publier quarante planches qui en forment l'ornement principal.) Il y avait cependant tant de documents à cueillir dans la vie et l'œuvre du goguenard Périgourdin, ne fût-ce que pour reconstituer sa curieuse psychologie d'homme de guerre et d'homme de cour!

Mme Henriette Celarié nous apporte davantage de pâture pour l'esprit, mais guère plus que M. François Crucy d'informations historiques, dans un petit livre intitulé: **Les Fioretti de Saint François de Sales.** Elle suppose *a priori* que ses lecteurs connaissent admirablement son héros, Jeanne de Chantal, l'amie de celui-ci et sa pénitente, et son auxiliaire de prédilection, et tout l'entourage savoyard des deux per-

sonnages. Il est bien à craindre que beaucoup de ces lecteurs ne soient désorientés par l'inconsistance du milieu où évolua le prélat.

Mme Henriette Celarié peut, il est vrai, invoquer une excuse. Son projet consistait, en élaborant son volume, non à portraicturer François de Sales, mais à recueillir, dans l'immense correspondance de ce dernier, des extraits, des « fioretti » particulièrement ineffables, émouvants ou frappants, généralement ignorés, et à les situer dans le temps et les circonstances où ils furent écrits. Travail de patience, fait avec un soin minutieux, et aussi avec beaucoup d'art et de goût. Les « fioretti » ainsi dégagés de leur contexte ajouteront-ils à la gloire et à la suavité du Saint? Nous en doutons quelque peu. Saint François était déjà fort connu pour son langage tout de miel, si tendre et si doux que rien n'étonne sous sa plume. Cet homme qui avait vécu de la vie temporelle avant de se livrer à sa mission de séducteur d'âmes, cet homme qui était fort savant, d'une grande bonté et d'une belle générosité connaissait merveilleusement l'art, doublé par la foi, de circonvenir autrui. Partout et toujours, c'est son cœur qui parle. Il tient, en tout bien et tout honneur, un langage d'amour auquel se mêlent de poétiques vocables, le plus souvent impropres, mais d'un délicieux effet. Il aime, par exemple, invoquer les fleurs, les abeilles, tout ce qui ajoute à des paroles ordinaires un air de fraîcheur, de jouvence, de pureté.

Mme Henriette Celarié nous le montre surtout en contact avec des dames qu'il a vite fait d'arracher au monde et de conduire au renoncement. Peut-être, à notre gré, et bien qu'il fût fort libéral, soucieux de ne pas contrarier la nature des êtres, abusa-t-il quelquefois de son pouvoir de fascination. On voit avec regret Mme de Chantal et bien d'autres dames abandonner enfants et maris pour le cloître, agir contre le devoir familial, aussi impératif que tout autre.

On célébrait, voici déjà un an, le centenaire de Montaigne. A cette occasion, maints livres ont paru qui n'ont rien apporté de nouveau sur la vie et l'œuvre du philosophe. M. Albert Thibaudet arrive bien tard qui nous donne une nouvelle édition des **Essais.** Par bonheur, cette édition, qui reproduit, pour la première fois en un volume, la leçon, devenue classi-

que, du manuscrit de Bordeaux, complétée par celle établie en 1595 par Mlle de Gournay, semble devoir satisfaire, par la pureté de son texte, les montaignistes les plus difficiles.

M. Albert Thibaudet y a joint quelques variantes notables, une introduction, des notes copieuses et une bio-bibliographie contenant les titres importants.

Mémento. — Revues. — *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise, avril-juin 1934.* De F. Boulé : *Versailles en 1834 et les premiers projets de chemins de fer.* Du Dr Ed. Christen : *L'Hôpital Dominique Larret.* De M. Paul Jarry : *La Cuve de marbre de l'appartement des bains de Versailles.* De M. Léon Risch : *Le Vieux Chilly.* — *La Cité, juillet-octobre 1934.* De M. Ch. Fegdal : *Un propriétaire de la Tour Saint-Jacques.* De M. A. Callet : *Le Fondateur du Théâtre Mareux.* De M. G. Potonniée : *A propos d'un logis de Robespierre dans le IIIe arrondissement.* De M. J.-G. Prod'homme : *Valentin Conrart et la Fondation de l'Académie Française.* De M. Paul Jarry : *L'Hôtel de Libéral Bruant, 1, rue de la Perle.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Renée Vivien : *Œuvres complètes,* Alphonse Lemerre. — Geneviève Laffitte : *Poèmes,* Soc. Nouv. d'Edit., Madrid. — Jeanne Dortzal : *Le Credo sur la Montagne,* chez l'auteur. — Jeanne-Frédérique Renauld : *Le Fils de la Pauvreté,* Les Presses Universitaires de France. — Lucie Guigo-Coulmassis : *Mirages,* Revue des Poètes. — Marie Gounin : *Lettres sans adresse,* Librairie du Phare. — Mado Millot : *Essais,* Messein. — Edmond Vandercammen : *Sommeil des Emigrants,* Les Cahiers des Poètes.

La librairie Alphonse Lemerre entreprend dans sa célèbre « Petite Collection Littéraire » la publication des **Poésies Complètes** de Renée Vivien. Le premier tome comprend l'ensemble des recueils édités originalement de 1901 à 1903: *Etudes et Préludes* 1901, *Cendres et Poussières* 1902, *Evocations* 1903, ainsi que *Sapho* et *la Vénus des Aveugles.* Déjà la jeune âme tourmentée et candide en ses aveux se laisse entrevoir avec sa fierté et sa passion du beau, malgré la persistance de diverses influences bien marquées, l'hellénisme plus ou moins authentique à quoi elle prétendait atteindre, à quoi plus tard elle est parvenue à son gré, l'influence d'atmosphère souvent, d'expression parfois, de Baudelaire, l'influence de Leconte de Lisle. Mais déjà que de strophes tendres et désolées d'une coulée ingénieuse et pure, quel don de vrai poète! Certes, la grandeur lui fait défaut, le mouvement

élancé aussi d'une Anna de Noailles vers une communion avec la nature et les choses de la nature. Renée Vivien est plus secrète, plus renfermée, vit à l'écart, et dédaigne le monde. Elle est plus artificielle, qu'importe? et fréquemment plus artiste que sa puissante émule, l'une et l'autre préoccupées sans cesse de l'idée de la mort,

> Chère, la mort aux mains ouvertes et prodigues
> Accueille indulgemment le poids de nos fatigues,
>
> La mort qui se détache, ainsi qu'un bas-relief,
> Aux murs de ce tombeau plus vaste qu'une nef.
>
> Dans la bénignité du soir et des lumières,
> Viens rêver de la mort aux divines paupières.

Prochainement, je le souhaite, les éditeurs nous livreront le complément de l'œuvre; alors il nous sera loisible, sur les plus belles et fortes parts de sa production, d'étudier la place légitime qui doit être, dans l'histoire de la littérature contemporaine, assurée à cette poétesse encore si mal — et si défavorablement — connue: Renée Vivien. Je ne tente rien cette fois, que de signaler le volume initial de ses œuvres complètes.

Voici une plaquette de **Poèmes** extrêmement curieux, particuliers, énigmatiques, par une inconnue. Geneviève Laffitte. Elle nous vient de Madrid, sans aucun nom d'éditeur, aucune marque d'imprimeur. Ce sont les songes d'une malade, d'une malade consciente, qui s'observe, ou sans doute, plutôt, d'une convalescente, se préparant à une vie désormais plus réfléchie et plus haute. Ce n'est point pour duper le lecteur que le poète en fait l'aveu, elle est sincère, et, en vérité, ne se trompe pas entièrement lorsqu'elle dénonce chez elle ce qu'elle nomme *l'Involontaire Simplicité:*

> Je voudrais ménager de l'ombre en mon visage,
> Et du noir de mes yeux, pâles de pureté,
> Ourdir obscurément de confuses images,
> Et des lacs protecteurs tressés de fins secrets.
>
> Mais la vérité sort de moi, courte et publique,
> Je veux parler, et j'ai tout de suite tout dit,
> Ma phrase, fleur trop simple à la corolle unique,
> Profane de clarté le trésor de ma nuit,

La Malade Evadée sait qu'elle a vécu « la moelleuse attente du mourant » ; elle se souvient d'auparavant, et de sa « criarde santé, et des beaux matins cassants », — épithète un peu à la manière de Verhaeren, qu'on s'étonne, qu'on peut s'émerveiller de surprendre ici. Tout ce qu'on lui a apporté de complaisance, d'attention affectueuse — elle-même sourit à ces moments d'abandon — était-ce bien la peine? D'ailleurs, au milieu des heures les plus sereines, les plus réconfortantes, elle guette chez elle, sur son visage, dans son cœur l'implacable signe de flétrissure, mais, enfin, s'écrie-t-elle

Le miroir me rendit mon visage d'été
Et je me dis : « Je suis tout ce que je puis être... »

Rien d'artificiel dans ces poèmes, mais tout est enveloppé d'une atmosphère de tendresse à peine meurtrie par la souffrance, les regrets. Qui a pu écrire ces quelques poèmes et celui qui débute par ce vers étonnant

L'enfant brun de ma chair que la tendresse irrite

vaut d'être louée parmi les poètes femmes, ses sœurs. Qu'importent quelques maladresses, d'évidentes défaillances? Un sentiment profond s'est spontanément exprimé, et a modelé du dedans l'apparence nécessaire, la forme qu'il impose au poème.

Madame Jeanne Dortzal traversa, semble-t-il, la vie en éprouvant de lourds chagrins, des douleurs inconsolables. Un désespoir fait de rancune et de protestation emplit son âme et anime ses lèvres. Sa résignation demeure véhémente et appelle sans cesse Dieu à témoin, car la misère de son cœur l'incline à chercher son refuge dans la religion. Echappée aux vaines et viles préoccupations terrestres, elle gravit les hauteurs et le livre de poèmes qu'elle nous apporte résume ce qu'est pour elle **le Credo sur la Montagne.** Le don du rythme est en elle, elle se montre bonne métricienne et ne redoute pas de varier les coupes de ses vers, tout en restant fidèle au mouvement et à la mesure. Quelques défaillances cependant. On trouvera, par exemple, à la page 64, un alexandrin où l'on ne saurait compter moins de treize syllabes, et, outre des familiarités voulues, cependant hors de saison, descendant jusqu'à la trivialité parfois, de singulières confronta-

tions de vocables: comment un *rire* (page 130) peut-il être, ou ne pas être, *hilare?* Dieu possède tous les attributs imaginables, j'y consens, on n'en est pas moins surpris d'apprendre (page 95) que le poète a pu donner son sang

> Pour que la vérité nettoyât ta poubelle,
> Dieu tout-puissant...

Ce sont de telles incohérences, de ces incartades qui brisent l'élan de sympathie. Madame Dortzal maîtrise certains des éléments — prosodiques surtout et rythmiques — qui font le poète. L'écrivain manque de rigueur dans le choix ou l'appel, dans le groupement des mots, dans leur harmonie d'ensemble qui devraient maintenir et colorer ses vers.

« Ne voyons-nous pas que, dans tous les arts, quiconque a reçu les leçons de l'Amour devient habile et célèbre, tandis qu'on demeure obscur quand on n'est pas inspiré par ce dieu? » Agathon promet à Madame Jeanne-Frédérique Renauld la juste récompense de son talent et de ses soins puisqu'elle s'est adonnée, en ses poèmes, à célébrer justement **Le Fils de la Pauvreté** qui, selon le naturel de son père, assure Diotime par le truchement de Socrate, est toujours à la piste de ce qui est beau et bon. Les poèmes réunis sous ce titre évoquent avec justesse et dans la plus saine mesure les sites merveilleux des villes toscanes et de Rome, à la recherche, à la poursuite d'un amour qui soudain apparaît, qui disparaît et qui s'efface, illusoire ou réel, on ne sait au juste, et présent dans la réalité ou dans le désir confusément ou tour à tour. L'équilibre et le goût marquent les poèmes de ce recueil charmant, à qui on ne saurait guère reprocher que son caractère toujours persistant de confidence personnelle, d'expérience trop intime pour être livrée ainsi, sans prendre une signification plus générale, à la curiosité du lecteur. Il semble que ce soient là des vers mieux qu'irréprochables et charmants qui ne devraient être écrits par un poète que pour soi seul et pour ses proches. On n'admet plus guère, à notre époque, de distinction de cette sorte, et chacun est tenté par la publicité.

Mirages, par Lucie Guigo-Coulmassis, poèmes fermes, bien faits, hommages, souvenirs, paysages, à des êtres aimés, à des mutilés de la guerre, visions d'Athènes ou de Daphné, ou

« sur les traces de Loti », ou à Grenoble, ou ailleurs. Métier souple; images justes. Sentiment sans rien d'irrévélé ou d'inattendu, mais sincère et pur: bon volume.

Je signale à qui peut y prendre goût le recueil de Madame Marie Gounin, **Lettres sans adresse,** poèmes bien faciles, mais d'un sentiment profond, et, sous la signature de Mado Millot, **Essais,** encore plus faciles, avec des coupes arbitraires de vers ou de strophes auxquels manque toute trace de rythme.

Sous la direction de Roger Richard, le très jeune poète de qui, à plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de parler dans ma rubrique, commence à paraître la série de cahiers, les Cahiers des Poètes, dont le premier est occupé par des poèmes inédits d'un Belge, Edmond Vandercammen. Il est l'auteur de deux recueils, *le Sommeil du Laboureur, Naissance du Sang,* qui ont été avec raison remarqués. Dans **Sommeil des Emigrants** et les poèmes qui suivent, d'un rythme assez libre et cependant maîtrisé à son gré par l'art savant du poète, il y a une sorte d'éclat que le vouloir modère et une profonde émotion moins exprimée que sous-jacente:

J'entends battre ton cœur comme une aile dans l'herbe
Femme inquiète toujours des routes qui attendent
Une trace de vie où s'attardent nos pas...

Ou bien les émigrants débarqués au pays qui les tente s'interrogent:

Sous quel arbre dormirons-nous ce soir ?
....
Il nous est né dans nos bras
L'enfant qui déjà respire la plaine
Et porte à ses lèvres le sel des rosées...
....
Le matin demeure dans l'herbe
Comme une bête qui ne veut point se hâter
De chercher l'ombre de midi.

Cette belle et neuve image fait songer qu'Edmond Vandercammen n'est point poète uniquement; il est peintre, et son art de peintre est justement estimé.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Colette : *Duo*, J. Ferenczi et fils. — Léon Daudet : *Ciel de feu*, Flammarion. — Charles-Henry Hirsch : *La peau de chamois*, Les Editions de France. — Daniel-Rops : *Mort, où est ta victoire?* Plon. — Pierre Mille : *L'homme qui ne savait pas dire « Non »*, Calmann-Lévy. — A. Roubé-Jansky : *Le mariage d'Hamletow*, A. Fayard et Cie. — Mémento.

Jamais, peut-être, Madame Colette n'a traité, de façon aussi âpre, aussi pathétiquement désespérée, et par les moyens en apparence les plus simples, le vieux thème, qui lui est familier, de l'irréductible rivalité des sexes. **Duo,** son dernier récit, se passe, il est vrai, entre deux personnes, le mari et la femme, avec pour témoin de leur débat conjugal une humble cuisinière. Michel et Alice forment un ménage un tantinet bohème. Lui, directeur de vagues music-halls ou *manager;* elle, dessinatrice de costumes de revues, se sont mariés, si j'ose dire, comme on se colle. Des camarades, liés par la chair. Ils ont vieilli. Michel, surtout, qui pontifie tant soit peu; et Alice l'a trompé...Il apprend, par surprise, sa disgrâce, à la campagne, où ils sont allés passer les vacances de Pâques et c'est, aussitôt, le drame. Drame voilé, ou qui se donne en quelque manière, la comédie. Michel ne veut pas avoir l'air de prendre la « chose » trop au sérieux. Mais il est atteint dans le tréfonds, car *il aime Alice*. Il l'a dans la peau, sauf respect. Parce qu'elle lui fait croire d'abord qu'elle s'est donnée par faiblesse sentimentale, dans un état de vacuité, consécutif à la grippe, il est persuadé qu'il souffre de son péché contre l'esprit. Mais il connaît, enfin, la vérité, et que c'est à ses sens qu'Alice a cédé. Ce n'a pas dû être la première fois qu'elle se payait une passade, par parenthèse, à voir le tempérament qu'elle décèle, et l'on s'étonne un peu que son mari... Passons! L'infortuné éprouve alors une douleur telle, un tel déchirement pour préciser, qu'il ne peut se résoudre à lui survivre, et qu'il va se jeter dans la rivière... Ainsi résumé, *Duo* qui réalise ce tour de force d'être, à la fois, sobre comme une tragédie et de l'impressionnisme le plus aigu, peut paraître brutal. C'est un récit d'une cruauté savamment nuancée, au contraire; et qu'enveloppe, pour en intensifier la sensation énervante et angoissante, le désordre de la naissance du printemps: soleil; averses; vent; chant « du rossignol mouillé »;

frisson des choses... Quelle incomparable artiste que Mme Colette! Comme elle peint la nature et comme elle connaît l'homme et la femme types! L'homme et la femme qui *ne se dépassent pas*. Impérialisme et naïveté, ici; dédain et farouche désir de vivre, là. Autant notre compagne est positive, autant nous sommes chimérique et abstrait. Faiseur de fausses vérités. Abstracteur de quintessences, même quand nous n'avons que du gros vin à mettre dans notre alambic. Mais *Duo* est un livre triste; triste comme la couleur violette du buvard qui déclenche le drame; comme le drame lui-même et ses protagonistes dont un *fatum* inflexible accable la médiocrité sensuelle.

C'est sur un tout autre registre que celui de *Duo* — ai-je besoin de le dire? — que se déroule le nouveau roman de M. Léon Daudet: **Ciel de Feu.** *Ciel de Feu* est un roman d'anticipation, autre forme du roman historique. M. Léon Daudet interroge avec autant de bonheur l'avenir, en effet, qu'il évoque le passé. Son expérience de celui-ci lui permet de préfigurer celui-là. De quoi demain sera-t-il fait? De la guerre, à laquelle nous pensons tous. M. Daudet en est convaincu. Mais la nouvelle « dernière des dernières » dont il nous entretient, avec sa verve habituelle, dépasse en horreur toutes celles qui l'ont précédée. Gaz et microbes entrent dans la danse infernale, du fait de la malignité scientifique de nos redoutables voisins de l'Est; et l'auteur des *Morticoles* qui a poussé fort loin, comme on sait, ses études médicales, ne nous laisse rien ignorer des horreurs qui nous menacent ni du raffinement de la cruauté avec laquelle la lutte sera menée. Il est optimiste cependant, puisque, en dépit de l'intervention tardive de l'Angleterre et de notre impréparation, il fait les Allemands commettre la faute qui nous sauve — en la personne de leur généralissime à qui manque sa dose de morphine... (Le grain de sable de Cromwell). Je parlais, tout à l'heure, du passé. On voit reparaître des événements qui semblent dater d'hier dans le roman de M. Daudet, et notamment se produire une nouvelle fuite des politiques devant l'invasion... Toutefois, la bataille suprême ne se livre pas sur la Marne, mais sur la Loire, chère au peintre de Rabelais et des *Bacchantes*. Comme dans ce dernier livre, l'amour (et

le plus physiquement passionné) anime ou plutôt exalte de son ardeur quelques-unes des pages les plus belles de *Ciel de Feu*. Eros est frère de la Mort. Mais il est aussi l'inspirateur de génie. Théorie chère au psycho-physiologue de l'*Hérédo*. Son jeune chef d'état-major, Marc Valaire, reçoit l'illumination grâce à la délicieuse Marie Troubleur, en des paysages magnifiques. Du lyrisme dans l'épopée, voilà ce que nous offre *Ciel de feu*. Mais quand on a dit cela, on n'a pas tout dit de cette œuvre qui sait être aussi exemplaire ou moralisatrice, sans didactisme ni réthorique — qui veut être bienfaisante; qui veut *servir* au sens le plus généreux, le plus noble du mot.

La Peau de Chamois, ce titre que M. Charles-Henry Hirsch a donné à sa dernière œuvre, m'a tout de suite fait penser, par analogie, au roman célèbre de Balzac: *La peau de chagrin*. C'est aussi que M. Hirsch, auteur de cinquante romans, déjà, professe pour le géant animateur de *La Comédie humaine* une admiration sans borne. Rien, cependant, dans *La peau de chamois*, de symbolique comme dans *La peau de chagrin*. Mais un personnage bien balzacien: Mme Graverolles, la femme du banquier Graverolles, et qui a la manie de passer un morceau de cuir sur les objets de métal pour les faire briller... Doublement disgraciée par la nature, puisque, laide, elle n'a pas pu avoir d'enfant de son époux qu'elle adorait, telle est cette créature étrange. Graverolles la trompait avec sa filleule, Berthe. Quand il est mort, d'une congestion, auprès d'une femme galante à laquelle il a demandé le plaisir, que lui refusait sa maîtresse, elle n'a eu d'autre pensée — d'autre idée fixe — que de *le* venger. Elle fait la lumière, toute la lumière, d'abord, sur la nature des relations que Graverolles continuait d'avoir avec sa filleule, une fois celle-ci mariée, par convenance, à un certain Pochois. Puis, elle se persuade d'avoir une mission à accomplir, en punissant Berthe non tellement de l'avoir trahie, que d'avoir trompé Graverolles, à la suite de la révélation brutale de la volupté... Elle va vers la démence, en proie à des hallucinations qui la mettent en communication avec le défunt, attisent sa haine et la poussent au meurtre... Rarement M. Hirsch a été, à la fois, plus nerveux et plus concis que dans ce dramatique récit. Il

a tracé de la maigre Mme Graverolles, rongée par l'amour, comme par un cancer, un portrait qui s'impose à la mémoire.

M. Daniel-Rops est un écrivain très intelligent, très doué, et que — de surcroît — un zèle ardent anime pour le bien. Il a raté, de justesse, le Prix Femina, avec un livre **Mort, où est ta victoire?** qui lui fait le plus grand honneur, ne serait-ce que par la noblesse de ses intentions ou, si l'on préfère, la hauteur de son ambition. Une femme, Laure Malaussène, a été poussée au mal par un libertin. Elle s'y enfonce avec une fureur de révolte, une sorte d'ivresse désespérée. Mais, Dieu, qui l'a élue, l'observe. Il ne la laissera pas se damner, et la touchera, au dernier moment, de sa grâce suspendue sur elle. Dire cela, ce n'est même pas résumer le roman de M. Daniel-Rops, qui est copieux, accidenté de péripéties fort dramatiques, tout foisonnant de détails vrais. C'est en schématiser la donnée; marquer son désir d'édification. Point de doute, pour M. Daniel-Rops qui est croyant, que Dieu n'intervienne dans les affaires humaines. Dieu n'a pas donné au monde la pichenette initiale, et abandonné sa Création à elle-même pour nous laisser tant bien que mal nous débrouiller, en cherchant à retrouver sa pensée... Non. Il veille sur nos actes; et son influence, en particulier, ne cesse de s'exercer sur la vie misérable de Laure Malaussène... Il la relève après sa chute, comme Jésus la femme adultère. On devine à quel point un sentiment si vif ou si profond de la prédestination peut nuire à un roman objectif... Mais M. Daniel-Rops se joue admirablement de la difficulté, s'il n'en triomphe pas tout à fait. Réaliste, et, de surcroît, nourri de la substance des romans russes, il donne à son récit, à quelques épisodes près, la *crédibilité* suffisante. Je viens de citer un mot de M. Paul Bourget. C'est à ce grand écrivain moraliste, il est vrai, que me fait songer M. Daniel-Rops. J'ai l'impression qu'il est le mieux armé des romanciers à idées (je ne veux pas dire à thèses) de sa génération pour poursuivre l'effort de l'auteur du *Disciple*. Il rajeunit ou renouvelle sa manière en l'enrichissant des plus récentes données de la psycho-physiologie actuelle.

Avec un humour qui affecte le détachement, sinon l'impassibilité, M. Pierre Mille nous conte sous le titre de la

première d'entre elles, **L'Homme qui ne savait pas dire « non »**, trois histoires inspirées par l'âme russe. Matière inépuisable que cette âme, comme chacun sait et dont les éléments amorphes souffrent, il faut bien le dire, toutes les interprétations. On s'accorde, cependant, à lui reconnaître comme *qualité* dominante (au sens étymologique du mot), un certain fatalisme de caractère aboulique. L'incertitude, telle est, aussi bien, la marque d'Artémide Dimitrievitch, — l'homme qui ne savait pas dire « non ». Chimiste d'avant-guerre, il traverse la révolution d'octobre, sans presque y songer, et de mariage en mariage, finit par trouver le bonheur avec une Française... L'inquiétude, d'autre part, une timidité qui ne cesse d'être velléitaire qu'à la veille de sa mort, trouble Alexandre Alexandrovitch dont un faux bâtard assassine la veuve, en régime soviétique... Mais avec *L'imprimerie d'Oumagne,* le dernier des récits de M. Pierre Mille et qui a presque les dimensions d'un roman, il ne s'agit plus de la veulerie, mais de la séduction perverse et de la cruauté slaves. Ici, M. Pierre Mille a réussi à nous passionner pour une aventure d'espionnage dans un milieu familial, en Pologne russe. C'est l'accent même de Mérimée; ou, pour éviter toute comparaison, c'est de l'art dépouillé d'un maître.

Je ne sais si M. Pierre Mille a jamais vécu en Russie, mais je suis bien certain que Mme Roubé-Jansky s'y trouvait encore, il n'y a pas bien longtemps.... *U. R. S. S. l'Exil, Mères,* les trois groupes de récits qui composent le recueil que cette jeune romancière intitule **Le Mariage d'Hamletow** se passent, il est vrai, pour la plupart, sous le régime soviétique. Triste régime! Car l'impression est navrante qui se dégage du livre de Mme Roubé-Jansky, en dépit de l'humour léger ou plutôt discret qui le teinte. La faim: voilà la divinité sinistre qui préside aussi bien aux déboires du pauvre acteur qui jouait Hamlet, qu'à ceux du pope qui en est réduit à dire la bonne aventure, si un mysticisme rappelant celui du moine Raspoutine exalte encore quelques âmes. Mme Roubé-Jansky est une observatrice au regard aigu, à la plume alerte, et qui a surtout le don de la vie. Son livre, ému et spirituel a, de surcroît, valeur de document.

MÉMENTO. — Mme Marcelle Hanne m'adresse, en me faisant l'hon-

neur de les orner chacun d'un sonnet, les deux romans *Princes quand même* et *Cœur de vache*, qu'elle a publiés à Nancy, aux Editions de la Jeune Académie. Elle est titulaire, pour la première de ces œuvres, du grand prix de prose de ladite Académie. Voilà un prix que j'ignorais. Mais le tableau que trace Mme Hanne de la dure vie des femmes que nos bouleversements sociaux ont obligées de tenir le rôle de l'homme méritait d'être signalé. C'est direct, et sobrement émouvant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Prosper, 16 tableaux, de Mme Favre, au Théâtre Montparnasse. — *Les Frénétiques*, 7 tableaux, de M. Salacrou, au Théâtre Daunou. — *La Coupe et les Lèvres*, 5 actes, de Musset, au Cerceau.

Certains indices permettent de supposer que le théâtre se défait de l'attitude humiliée qui fut, au cours de ces dernières années, la sienne en face du cinéma, dont se détournent un nombre important de bons esprits qui s'étaient laissé séduire par lui. On peut croire que, dans l'avenir, le cinéma devra se contenter, en outre de sa fonction éducatrice, du rôle, extrêmement important et honorable, de distraire la masse à qui s'adresse par ailleurs cette littérature feuilletonnesque qui n'a point de contact avec la littérature, tandis que le théâtre ressaisira sa mission de choix. C'est par le théâtre que le drame conservera la dignité que lui assure son antique et noble origine; c'est par le théâtre que se réaliseront les progrès qu'il aura peut-être encore l'occasion de faire.

L'idée de tout cela, qui se formait confusément en moi depuis quelque temps, a eu l'occasion de gagner un peu de clarté au spectacle du succès remporté par le *Prosper* de Mme Lucienne Favre, au spectacle aussi de la demi-réussite des *Frénétiques*, de M. Salacrou, enfin à celui de l'effort tenté par quelques jeunes gens qui se défendent de former un groupement d'avant-garde et qui eurent la noble ambition d'organiser une représentation de *la Coupe et les Lèvres* de Musset.

Le soir de la répétition générale de **Prosper,** les spectateurs s'abordaient dans les couloirs en se disant les uns aux autres: « C'est là que l'on reconnaît la supériorité du théâtre sur le cinéma ». Et cette opinion se formulait spontanément à propos d'une œuvre qui renferme certaines choses que

l'on a l'habitude de demander au cinéma. Grâce à un metteur en scène extrêmement habile, la représentation était douée de cette mobilité même qu'ont les films, mais l'art de l'écrivain la garantissait de cette dispersion où se reconnaît la faiblesse d'une technique qui n'échappe jamais à la facilité ni au dérèglement.

Ce sont en effet les deux défauts essentiels, je dirais presque les deux tares congénitales, du cinéma, et c'est parce qu'il en est affecté qu'il n'a jamais pu créer d'œuvre durable, malgré la prodigieuse consommation qu'il fait d'énergie et de talent. Et je ne parle pas de la consommation plus vorace encore de capitaux et de richesses matérielles à laquelle il préside. Car, en effet, si l'on regarde en arrière, que voit-on qui soit digne de demeurer dans la mémoire? Rien, si ce n'est une ou deux compositions de Charlot. Il n'est rien qu'on souhaite revoir, et c'est une étrange chose de constater la déception profonde que laisse d'aventure la reprise d'un film dont on pouvait conserver un souvenir favorable.

Comme s'il voulait rendre plus sensible la façon dont le cinéma a agi sur sa nouvelle pièce, **Les Frénétiques,** M. Salacrou l'a située dans l'atmosphère des studios et lui a donné pour protagonistes, des vedettes, des figurants, des metteurs en scène et des propriétaires de firmes cinématographiques. Je n'ai rien à dire contre un tel choix de personnages: n'importe qui peut servir au psychologue pour l'étude des mouvements du cœur. Mais M. Salacrou a emprunté au cinéma quelques-uns de ses plus grossiers artifices. Peut-être font-ils encore illusion à l'écran: on ne saurait croire comme leur misère paraît frappante à la scène où ils sont mis en œuvre avec beaucoup moins de virtuosité technique. Le cinéma, par exemple, use fréquemment des retours dans le passé, ce qui est un procédé livresque mais non théâtral. Un personnage veut-il faire le récit d'une action autrefois accomplie? Il se dépouille soudain sous nos yeux de trente ou quarante ans et commence à agir l'événement qu'il devrait relater. Une telle méthode est à l'opposé de tout ordre logique. Elle se montre aussi contraire que possible à tous les commandements de la raison. Je pense qu'Aristote serait mort d'apoplexie si on l'avait mis en présence d'une telle anomalie. C'est là ce que

M. Salacrou a voulu cependant acclimater à la scène. Son second acte se passe dix ans avant le premier. Quel avantage y trouve-t-il? La technique du théâtre ne lui permettait-elle pas de faire précéder le drame actuel qu'il présente d'un prologue qu'il pouvait reculer dans le temps, à son gré, et qui lui eût ménagé ces préparations délicates qui sont nécessaires au théâtre; car le théâtre vit de continuité et non pas de ruptures.

Mais surtout le théâtre vit de quelque chose que le cinéma ne souçonne point et qui le place dans un autre univers. Ce quelque chose, c'est la ferveur, et nous en avons eu l'impression en nous rendant au Cerceau où on devait représenter **La Coupe et les Lèvres.**

Cependant, cette représentation n'a même pas eu lieu. Une panne d'électricité avait suffi à compromettre l'entreprise de ce groupe de jeunes amateurs pleins de passion. Fallait-il qu'ils eussent peu de moyens mécaniques à leur disposition pour être déroutés de la sorte! Cette pauvreté même, cette façon d'être dépourvu, caractérisent le théâtre dans son essence: il est admirablement indépendant de ce machinisme si orgueilleux de lui-même. Il l'utilise parfois, mais il peut n'en pas user. A vrai dire, il peut exister dans le plus parfait dépouillement. Que la civilisation disparaisse, il sera l'une des premières réalités qui renaîtront. Dès qu'un homme fera à un autre homme le récit d'une action quelconque ,il y aura théâtre. Quand une mère agitera ses mains et fera les marionnettes devant les yeux de son bébé qui ne parle pas encore, il y aura théâtre. Le théâtre est impérissable comme l'homme même, et tout le reste n'est qu'accident.

Cependant, un de ses caractères essentiels réside en ce qu'il n'existe qu'autant que deux groupes humains l'élaborent de concert. Il faut, pour qu'il soit, que de part et d'autre d'une barrière idéale, des acteurs et des spectateurs collaborent à son apparition. Il est l'expression d'une ferveur, le résultat d'une incantation. Il y a en lui les traits de ce qui fait les cultes et les célébrations. Ce sont eux qui composent son incomparable supériorité sur le cinéma dont ils le séparent à jamais en même temps qu'ils le relèguent dans une zone secondaire. Là, si puissant et si fastueux que ce nouveau venu

puisse devenir, il ne saura faire figure que d'infirme et de déshérité: tout le spirituel lui manque. C'est ce qui attira naguère à leur insu l'attention même des élites sur lui. Il leur proposait une expérience troublante. Allait-il être possible, demandait-il en se montrant, de supprimer la moitié de ce qui constitue le théâtre et de maintenir cependant l'émotion qu'il procure? Pouvait-on substituer sans dommage et sans déperdition au groupe chaleureux des comédiens la vaine projection de leur image? Le théâtre pouvait-il se passer d'incantation? Une incantation se formerait-elle dans un décor de studio? Je ne le pense pas et je ne pense pas non plus que le spectateur, durant les deux ou trois heures que dure un spectacle, puisse se passer de voir le comédien accomplir l'espèce de saut périlleux que constitue l'interprétation d'un rôle tout d'une venue, intégrale et d'un seul jet. A son insu, il souffre quand lui manque ce tour de force, spectacle sur lequel se fonde le spectacle même. C'est parce que l'on commence seulement à percevoir ces vérités profondes que l'échec du cinéma se révèle et devient sensible. Que l'on ne m'oppose point, pour le dissimuler, qu'il y a des films d'une excellente qualité et des œuvres théâtrales d'une bassesse affreuse. Cette objection n'a point de force, car elle tendrait à comparer des incomparables. Une différence d'espèce ne se compense point; ce qui fait la supériorité de la nature humaine subsiste dans l'homme le plus avili et le met au-dessus de tout ce qui n'est pas l'homme. Il en est de même du théâtre par rapport à ses substituts mécaniques.

On condescendra tout au plus à dire que le cinéma marque la plus parfaite solution du vieux rêve humain qui nous pousse à conférer les apparences de la vie à une matière inorganique. Pygmalion et sa Galatée, Vaucanson et son canard automate marquent les efforts les plus illustres et les plus mémorables accomplis dans ce sens. Dans cet ordre de recherches assurément le cinéma a été plus loin que ses devanciers. Mais il ne faut pas se laisser leurrer par le bruyant éclat de son prestige, ni par le cortège plus bruyant encore des snobs qu'il continue à traîner après lui: leur tumulte ne saurait nous masquer son inanité ni sa faiblesse.

Ces réflexions cursives m'ont conduit assez loin des ou-

vrages dont je voulais rendre compte, je tâcherai d'y revenir un prochain jour; il est assez curieux que deux d'entre eux m'aient amené à voir d'un même coup d'œil le théâtre victorieux du cinéma vaincu, tandis que le troisième, en ne réussissant pas même à se faire représenter, a pu me rappeler d'une manière éclatant où réside la vertu primordiale du théâtre.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

« Clio », introduction aux études historiques. 2. *La Grèce et l'Hellénisation du monde antique, par Robert Cohen.* 5. *L'Elaboration du monde moderne,* par Joseph Calmette, Les Presses universitaires de France. — Victor-L. Tapié: *La Politique étrangère de la France et le début de la Guerre de Trente Ans,* E. Leroux. — Robert de Loture : *Washington, nous voici!* Hachette. — Louis Madelin: *Napoléon,* Dunod. — Prokesch-Osten : *Mes relations avec le duc de Reichstadt,* Plon. — René Derville : *Napoléon II,* Hachette. — Robert Dufourg : *Le procès des ministres de Charles X,* R. Picquot, Bordeaux.. — Pierre Dominique : *Marianne et les prétendants,* Grasset. — Charles Chesnelong : *L'Avènement de la République,* Perrin. — Mémento.

La belle histoire universelle intitulée **Clio, introduction aux études historiques,** a pour but de constituer « une transition entre l'enseignement très général du lycée et les innombrables chantiers du travail historique ». Chacun de ses chapitres est suivi de notes fort étendues donnant la bibliographie du sujet et expliquant s'il y a lieu les points principaux qui sont l'objet de controverse. Ces notes forment environ la moitié de chaque volume. Approximativement, le texte contient ce qu'un élève doit savoir pour passer sa licence, les notes ce qui doit le mettre en état de préparer son agrégation. Cette collection vient de s'enrichir de deux volumes, les tomes II et V. Le tome II, œuvre de M. Robert Cohen, professeur au lycée Henri IV, est intitulé: **La Grèce et l'Hellénisation du monde antique.** C'est une suggestive et souvent passionnante exposition de la façon actuelle de concevoir cette histoire, où tant de points sont et resteront toujours controversables. M. Cohen est un élève de M. Gustave Glotz et a peut-être accordé une confiance trop grande aux théories égéennes, fort neuves sans doute, mais si faiblement étayées. En matière d'histoire de l'antiquité, l'époque qui a précédé Niebuhr a été celle de la crédulité naïve; le dix-neuvième siècle, lui, a été l'époque des théories mal

étayées; l'œuvre du vingtième siècle devra être celle de la distinction entre la conjecture et le fait certain. Le livre de M. Cohen semble encore parfois mal dégagé des habitudes du dix-neuvième siècle.

Le tome V de la même collection, dû à M. Joseph Calmette, est consacré à **l'Elaboration du monde moderne;** il va de l'avènement de Philippe de Valois (1328) au traité de Senlis (mai 1493). Mais c'est un chapitre de l'histoire universelle que l'auteur a voulu écrire: sur les 530 pages de texte et de notes, 116 seulement sont consacrées spécialement à la France. Pour la commodité de son exposition, M. Calmette a raconté les événements dans un ordre plus géographique que chronologique; il en résulte une dislocation du récit des événements concernant la France; c'est ainsi que ceux de 1470 sont racontés à la fois page 87 et page 482. Les jugements de l'auteur sont aussi quelque peu surprenants; il voit, par exemple, dans la capitulation de Louis XI à Picquigny « un trait de génie »; c'est une appellation vraiment surprenante pour une paix achetée par une indemnité de 75.000 écus et par une pension viagère de 50.000; la France de cette époque était assez forte pour ne pas s'abaisser au rôle de tributaire de la petite Angleterre.

Le bel ouvrage de M. Victor-L. Tapié sur **la Politique étrangère de la France et le début de la guerre de Trente Ans** (1616-1621), est le fruit de recherches patientes dans les archives françaises et tchèques. Il fait connaître des événements intéressants. L'un d'eux est l'activité de Richelieu comme ministre du 30 novembre 1616 au 24 avril 1617; nommé par Marie de Médicis, subordonné au maréchal d'Ancre, il annonça que « le but glorieux de la politique royale était d'établir et de conserver la paix générale de la Chrétienté », mais dès janvier 1617, dut surtout consacrer ses efforts à la lutte contre les princes qui se révoltèrent en France. « Les résultats, par suite, demeurèrent médiocres. » M. Tapié raconte ensuite les événements dont la défenestration de Prague et la bataille de la Montagne Blanche (8 nov. 1620) furent les plus marquants. Le moment était alors venu pour la France d'intervenir au profit des protestants allemands, mais les difficultés causées par l'insubordination des protes-

tants français empêchèrent de pratiquer efficacement cette politique; par suite, l'Union évangélique, dont Henri IV avait encouragé la formation, dut se dissoudre et Louis XIII dut signer au sujet de la Valteline un accord où « il faisait crédit aux promesses » du gouvernement espagnol.

M. Robert de Loture, dans **Washington, nous voici!** raconte *comment la France alla au secours de l'Indépendance américaine.* Son récit, clair, détaillé et suggestif, s'adresse surtout au grand public, comme le prouve l'absence de notes.

Le **Napoléon** de M. Louis Madelin est un volume de la collection « Les Constructeurs ». Il est consacré à l'œuvre de la reconstruction de la France par Napoléon et s'arrête par suite en 1812, mais il est précédé d'un intéressant chapitre sur « la formation et les premières écoles » de Napoléon. M. Madelin admire tout dans celui-ci. Voici dans quels termes, par exemple, il justifie l'assassinat du duc d'Enghien:

> Cette exécution d'un Bourbon parut, pour les régicides ralliés au Consulat, la meilleure des garanties : le trône pouvait être relevé, puisque celui qu'on y assiérait venait, avec éclat, de se rejeter dans le camp de la Révolution.

Je ne puis non plus être de l'avis de M. Madelin quand il voit dans Napoléon *un fils de Rome:* il ne l'était pas plus qu'un de ses contemporains, français ou allemand, enthousiasmé comme lui par les écrivains de l'antiquité. Il était essentiellement Corse, mais fut instruit par la littérature française du XVIIIe siècle. Au fur et à mesure que ses intérêts en France crurent, il cessa peu à peu d'être Corse pour devenir Français. Les « constructions » de Napoléon ne furent d'ailleurs que l'adaptation à la pratique des constructions des assemblées révolutionnaires. Mais M. Madelin ne connaît pas de nuance dans ses jugements: suivant lui, tout ce qu'a fait la Révolution était mauvais, tout ce qu'a fait Napoléon parfait.

Napoléon, régnant, était impopulaire. Ce furent les maladresses des Bourbons et les amertumes de la défaite qui amenèrent la formation de la légende napoléonienne. Le peuple français s'avoua peu à peu solidaire de son ancien chef. Après l'Aigle, l'Aiglon fut la principale victime du désastre: il suscita par suite en France un intérêt toujours croissant, aussi deux livres le concernant viennent-ils de paraître. Le pre-

mier est une réédition du livre de Prokesch-Osten: **Mes relations avec le duc de Reichstadt;** elle est due à M. Jean de Bourgoing qui l'a enrichie de commentaires, de notes et de documents inédits. Prokesch, officier autrichien, fut mis en rapport par le hasard avec le jeune duc en 1830. L'intérêt passionné que tous deux portaient à l'histoire du grand empereur les rapprocha. Prokesch, en contemplant le duc, avait éprouvé « une impression extraordinaire, un pressentiment pareil à celui dont est saisi l'adolescent à qui il arrive de rencontrer pour la première fois la jeune fille à qui il donnera son cœur ». Il devint son confident et a raconté d'une façon touchante ce qu'il se rappelait; c'était d'ailleurs souvent inexact, car Prokesch avait alors 81 ans; il est vrai qu'il se guidait sur des notes prises par lui en 1833, mais elles ne contenaient qu'une partie de ses souvenirs.

L'autre livre sur le duc de Reichstadt est le **Napoléon II** de M. René Derville, qui s'était fait connaître précédemment par des poésies et des romans estimables. C'est une excellente biographie, longue et bien détaillée; elle est bien le récit ému, capable de donner satisfaction aux esprits avides de renseignements exacts sur l'Aiglon.

Le livre de M. Robert Dufourg, avocat à la Cour d'Appel de Bordeaux, sur **Le Procès des ministres de Charles X,** est également un récit élégant destiné au grand public. Avec précision et sans phrases, l'auteur raconte les péripéties de ce procès, rendu dangereux par le conflit entre l'esprit de mansuétude qui animait les classes supérieures et la soif de sang éprouvée par la populace qui composait l'immense majorité des combattants de juillet.

Marianne et les prétendants est le titre que M. Pierre Dominique a donné aux étranges péripéties qui ont abouti en 1873 au refus de Chambord de monter sur le trône sans proscrire le drapeau tricolore. M. Dominique, écrivant pour les lecteurs républicains, raille, il est vrai, impitoyablement les monarchistes et leurs prétendants, mais il cite amplement les meilleurs textes et son récit est des plus vivants; il l'a fait commencer au pacte de Bordeaux et l'a arrêté en novembre 1873.

Les mémoires de Charles Chesnelong sur **L'Avènement de**

la République (1873-1875), commencent au moment où finit le livre de M. Dominique. Ecrits de 1885 à 1888, par un des acteurs des événements qui y conduisirent, ils constituent une source de premier ordre pour leur histoire. Le talent et la droiture de l'auteur sont des garants de l'exactitude de son récit. Son petit-fils, en publiant ces mémoires, les a enrichis de précieuses notes et d'appendices qui continuent le récit jusqu'à la fin de décembre 1877. C'est un livre qui mérite d'être lu et où l'intérêt du récit est rehaussé par le talent littéraire que l'on a toujours reconnu à son auteur.

Mémento. — (Septembre) : « La Restitution de Platon », par le marquis de Marande (c'est le titre d'un opuscule publié en 1633 par la baronne de Beausoleil, dont la famille s'était associée aux Beringhen pour rechercher les richesses minières de la France. Parce que, semble-t-il, ils se guidaient à l'aide « d'instruments astrologiques », Richelieu fit emprisonner la baronne et son mari à la Bastille, où ils moururent).

Revue des études napoléoniennes (juil-oct.) : « Mort de Desaix à Marengo », par le général de Cugnac (Desaix reçut deux ordres successifs; le premier l'éloignait du champ de bataille, le second l'y rappelait; il obéit aux deux; dès son arrivée sur le champ de bataille, à la tête de la division Boudet, il reçut une balle dans le cœur et tomba sans dire un mot; la division Boudet ayant reculé, le corps de Desaix fut abandonné et dépouillé par l'ennemi).

Revue d'histoire de la guerre mondiale (octobre) : « Les engagements de l'alliance franco-russe », par P. Renouvin. (« En juillet 1914, quelles étaient, si l'on s'en tient aux textes, les obligations de la France?... Même à une mobilisation allemande, elle n'était pas tenue de répondre « immédiatement » si cette mobilisation n'était qu'une réplique à la mobilisation générale russe. » Ces conclusions de M. Renouvin, qui ont fait la joie de la presse allemande ou défaitiste, sont d'ailleurs nettement erronées. Elles s'appuient sur le procès-verbal de la Conférence du 18-31 août entre les chefs d'état-major des armées française et russe, où il est dit : « Les conférants expriment à nouveau l'avis... que la mobilisation de l'armée allemande oblige la Russie et la France à mobiliser immédiatement et simultanément toutes leurs forces à la première nouvelle de l'événement, et sans qu'il soit besoin d'un concert préalable, mais qu'au cas de mobilisation partielle ou même générale de l'Autriche et de l'Italie seules, ce concert leur paraît indispensable. Ils conviennent donc de prier leurs gouvernements respectifs de vouloir bien préciser ce point qui a déjà éveillé l'at-

tention de leurs prédécesseurs. » Ce texte est très clair; il veut dire : 1° en cas de mobilisation allemande reconnue comme *agressive*, obligation de mobiliser; 2° en cas de mobilisation *agressive* autrichienne ou italienne, nécessité d'un *concert* pour qu'il y ait obligation de mobiliser; mais l'alliance étant purement défensive, il était naturellement sous-entendu que l'obligation n'existait pas en cas de mobilisation allemande, si celle-ci avait été provoquée par des actes agressifs; ce n'était pas le cas le 31 juillet 1914, la mobilisation générale russe ayant été provoquée par l'attaque injustifiable de l'Autriche contre la Serbie; de plus, en 1912, nous avions déjà reconnu le droit de la Russie à *défendre* la Serbie.)

ÉMILE LALOY.

PHILOSOPHIE

André Cresson: *Le problème moral et les philosophes*, Colin, 1933. — Auguste Bill: *La morale et la loi dans la philosophie antique*, Alcan, 1928. — Eugène Dupréel: *Traité de morale*, Ed. de la R. de l'Univ. de Bruxelles, 1932. — René Le Senne: *Le Devoir*, Alcan, 1930.

Après avoir, dans *Les Systèmes philosophiques*, donné un exposé succinct, mais précis, des doctrines que devrait à quelque degré connaître tout esprit cultivé, voici que M. **André Cresson** entreprend une tâche parallèle pour les théories morales. La besogne n'y est pas plus simple, au contraire, car il faut, bon gré mal gré, en venir à l'époque présente, donc expliquer les origines de notre désarroi actuel et, sans forcer les faits ni les opinions, dégager, s'il en reste, les convictions morales de notre temps. Comme historien, l'auteur a fort bien fait d'étudier avec objectivité la morale judéo-chrétienne, au lieu de s'en tenir, selon une tradition déplorable, à l'analyse des moralistes gréco-latins; il ne montre pas avec moins d'équité les causes du déclin de cette morale. Aucun ouvrage sommaire ne présente de façon aussi sûre ce sujet capital, où l'on ne dispose d'ordinaire que d'œuvres soit apologétiques, soit polémiques.

En ce qui concerne le temps présent, les débats suscités par l'ouvrage capital de L. Lévy-Bruhl, *La morale et la science des mœurs*, font l'objet d'une mise au point très recommandable. En attendant que les esprits aient évolué de telle façon qu'ils trouvent leur assiette morale dans une technique à bases sociologiques, strictement positives, n'y a-t-il pas quelques faits ou principes sur lesquels la plupart

d'entre nous puissent s'entendre, sans qu'il soit besoin de prêter une vie artificielle à la théorie de Kant? M. Cresson répond avec sagesse de la façon suivante. En morale subjective, trois adages: Pas de moralité sans bonne volonté; ni de bonheur sans paix intérieure; ni de sagesse sans résignation. En morale objective: Sans société, pas d'hommes; mais sans morale pas de société (alors que les sociologues s'en tiendraient à ceci: sans société pas de morale); et deux préceptes: ne nuis à personne; aide au contraire les autres le plus possible.

L'ouvrage de M. **Auguste Bill** constitue l'introduction à un travail futur sur « le Dieu de l'Evangile et le Dieu de la loi ». L'enquête sur l'usage de l'idée de loi chez les Grecs est menée avec diligence. Toutefois, pour que le livre fournît ce qu'annonce son titre, il eût fallu plus qu'un chapitre consacré à Cicéron, si l'on voulait raccorder au *nomos* le *jus*. Un index et une monographie des principaux termes techniques, *thémis, dikaion*, etc., auraient introduit de la précision. Malgré l'attention consciencieuse qu'il montre dans son effort, l'auteur ne s'intéresse vraiment qu'à la loi religieuse judéo-chrétienne.

C'est de la morale entière que veut traiter M. **Eugène Dupréel,** pour en explorer et, si possible, en expliquer le contenu. Son gros livre comporte trois parties: une introduction historique et critique, un exposé des principes moraux soit du biais de l'individu, soit relativement à la société, enfin un examen de formes particulières de la vie morale — particulièrement du mérite et du démérite. Rendons hommage à la justesse, à la probité du travail; à l'élévation de l'accent, qui n'est pas déplacée dans un ouvrage d'intentions scientifiques, puisqu'on exige toujours du moraliste qu'il agisse sur la conduite de ses lecteurs. Mais voyons quelle est l'attitude du philosophe bruxellois en face du livre de Lévy-Bruhl.

Il lui accorde « entière adhésion » (279): la science des mœurs est une branche de la sociologie. « Qu'il soit bien entendu seulement que cette étude objective portera aussi bien sur les aspirations d'une conscience et sur les raison-

nements qui s'y rattachent que sur les coutumes effectivement établies. » Quant à ce qui reste de la morale dans la conception nouvelle — cette technique à laquelle nous faisions allusion ci-dessus — « application des vérités scientifiques aux besoins moraux d'un groupe social déterminé », elle paraît à M. Dupréel « encore une trop grande concession aux partisans d'une science morale déductive ou normative ». Elle traite en législateur le savant. « Illusion pédagogique. » A la société seule il appartient de déterminer règles et fins; le professeur de morale est commis par elle pour enseigner la morale qu'elle agrée. Boutroux et Poincaré ont eu le mérite de proclamer l'indépendance absolue de l'inspiration morale à l'égard de la science.

Le penseur belge se flatte d'accorder ainsi plus encore à la science que le sociologue français. Il pourrait également, chose assez paradoxale, passer pour « mystique » plus que Durkheim, de par sa définition du fait moral. Chez le fondateur de notre école sociologique le caractère obligatoire du devoir coïncide avec son aspect de bien, c'est-à-dire que le sujet trouve sa réalisation propre dans l'accomplissement de la règle. Or, E. Dupréel fait consister la moralité en ces deux facteurs exclusivement: sacrifice et régularité (316). Néanmoins, quoique aussi honnête, sa morale n'est pas — et ce n'est point un défaut — sombrement rigoureuse comme ce qu'on pourrait appelr la prédication durkheimienne.

Pourvu d'une réflexion très personnelle et d'une vaste expérience pédagogique, **René Le Senne** a publié, voici déjà quatre ans, deux thèses importantes. L'une d'elle a pour sujet *le Devoir;* elle est dédiée à la mémoire de Rauh. Le problème moral y est traité comme problème philosophique.

Pas de morale, mais aussi pas de pensée sans la contradiction, qui s'impose en fait. Seulement il n'y a pas que la réflexion qui s'affronte au contradictoire; il y a la volonté. Celle-ci, largement responsable de la contradiction même, a sa façon d'y répondre, d'y réagir. Elle crée, régit les tendances, elle se cherche des moyens, elle estompe ou renforce l'idéal. L'obligation morale « est l'invitation à résoudre la contradiction en finalité » (322). A la base de la métaphysique, « le conflit entre l'analyse et la construction ». A la

base de la science, l'irrationnel. A la base de la religion, la nécessité « à la fois que Dieu soit et ne soit pas » (550). A la base de l'art, la laideur, qui provoque l'artiste, comme le faux le savant. Les règles de l'éducation morale? « inquiéter, promettre, aider » (562); car il n'y a pas d'autre bien que l'effort à travers le contradictoire.

On sentira par ces formules la densité originale du livre. Le Senne a une pensée, dont il faut espérer qu'il réussira l'harmonieux développement, au lieu de lui demander seulement des aperçus profonds et lumineux, mais sibyllins. Cette pensée s'apparente à Hamelin et à Rauh, et lui-même nous indique comment. « Il faut, dit-il, dramatiser et tyranniser la pensée hamelinienne, pour retrouver la moralité où Rauh a eu raison de la voir, dans l'expérimentation originale de toute personne » (552).

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

W. Swietoslawski : *Thermochimie,* préface de Georges Urbain, Alcan. — Joseph Martinet : *Précis de chimie,* Doin.

Des deux ouvrages de chimie que nous examinerons dans la chronique d'aujourd'hui, le premier est une mise au point des rapports entre l'énergie calorifique et l'énergie chimique; le second veut être une initiation, particulièrement destinée aux futurs pharmaciens et médecins.

W. Swietoslawski est professeur à l'Ecole Polytechnique de Varsovie et sa **Thermochimie,** traduite récemment (traduction suffisante, sans plus), comble une lacune, grâce à la personnalité de l'auteur, dont les recherches font autorité.

Dans une première partie consacrée aux méthodes de mesure, nous avons particulièrement remarqué un exposé de la microcalorimétrie et une application de la thermochimie aux transformations chimiques complexes. La seconde partie, plus technique, analyse les données numériques, surtout en chimie organique. La fin de l'ouvrage s'occupe des liaisons atomiques et de l'affinité.

Un tel exposé marque un retour à une plus juste conception des choses, car, suivant les propres termes de l'auteur (p. 287) on avait oublié que « l'objectif principal de la thermochimie

consiste à coopérer avec la théorie de la structure de la matière ».

Lorsque nous avons ouvert son livre **Précis de Chimie,** Joseph Martinet n'avait pas, à nos yeux, le bénéfice de la présomption favorable: il avait publié il y a dix ans un cours professé à l'Université de Besançon, traitant des matières colorantes et à peu près dénué d'intérêt. Et surtout la préface de l'ouvrage qui paraît aujourd'hui, tient « le milieu entre le tutu et le simple caleçon de bain », pour reprendre la forte expression de Courteline (1).

Ces impressions défavorables ne nous empêchaient pas de consacrer cinquante heures à la lecture des 940 pages, car le livre d'un chimiste peu cultivé, mais rompu aux petits détails, est plus utile à ceux qui savent qu'aux débutants, menés à leur insu d'erreurs en erreurs.

En voici quelques-unes (2): contradictions (pp. 56 et 392-394, pp. 119 et 135, pp. 405 et 406), confusion entre cétone et acétone (p. 643), entre résistance et constante diélectrique (p. 202), entre molécules et ions (p. 309), mention de l'état radiant (p. 22), manque d'explications indispensables (p. 530), amphibologies (p. 659-675), erreurs sur les densités (p. 429), sur les pressions de dissociation (p. 279), sur les solubilités (p. 184), sur les indicateurs (p. 89), sur l'électron et la radioactivité (p. 31), tandis que plus loin (p. 250), notre chimiste raconte que le plomb est radioactif!!!

L'ensemble indique un étalage d'érudition, une poussière de faits insignifiants, sans idées générales, à peu près sans

(1) Ainsi les trois qualités premières (!) sont l'espace, la masse et l'énergie. Martinet ignore la relativité, qui rendit inséparables l'espace et le temps, ainsi que l'inertie de l'énergie, qui interdit de distinguer la masse de l'énergie. Les « qualités premières se conservent », mais il oublie de signaler la conservation de l'électricité, qui joue un rôle fondamental, *même en chimie*. Autres exemples de bafouillages (fort nombreux) : « La pression introduit la raison matérielle, le volume introduit la raison formelle... (p. III). Les raisons des phénomènes ne sont pas leurs causes: les raisons font que les phénomènes sont ce qu'ils sont, mais elles ne les provoquent pas (p. VII). On ne connaît pas les éléments ultimes (??) de la matière (p. IV) ».

(2) Abstraction faite des négligences, tout aussi regrettables : orthographe (dissout et dissouts, pp. 14-16), « vert serin » (p. 493), confusion entre éthène et éthine (p. 45), entre cyanure et cyanogène (p. 308), entre éléments et corps simples (pp. 30, 492,...), entre rayons alpha et rayons X (p. 116). La pression est exprimée en dynes (p. 24), les hydroxydes sont appelés hydrates (à peu près partout) et les symboles des éléments sont écrits au hasard (par exemple pp. 166, 370...).

figures. Ouvrage par ailleurs disproportionné: les cent et quelques pages de généralités sont bien insuffisantes; des sujets essentiels ont été escamotés: l'affinité et l'azéotropisme ne sont pas mentionnés dans le texte, il n'est question ni de l'activation des molécules, ni de l'influence de la température sur la vitesse de réaction, ni des alliages; et les nouvelles notations d'acidoalcalinité et d'oxydoréduction sont incompréhensibles.

Cependant, il était impossible que tout fût mauvais. Au point de vue didactique, l'ouvrage comporte d'intéressantes « généralités » sur les divers éléments, des renseignements géologiques, une classification rationnelle des composés organiques. L'auteur s'efforce de « penser en électron »; il donne notamment des notions sur la déformation des ions, sur l'absorption de la lumière. Mais dans les nouvelles théories, où il s'aventure en profane, il déraille vite: analogies burlesques (p. 552, 565, 568), affirmations arbitraires à propos des signes électriques en chimie organique; Martinet nous dit que la molécule de brome est formée de deux atomes de signe contraire (p. 751) et que l'oxyde de carbone possède une valence triple (p. 400); a-t-il jamais entendu parler des molécules non polaires, où il y a *mise en commun* d'électrons de moments magnétiques (spin) opposés?

Ces réserves faites, on voit mal à qui cet ouvrage peut convenir: il est bien réduit pour un livre de documentation, mais il est beaucoup trop développé pour un manuel d'enseignement, où l'étudiant ne saura pas distinguer l'essentiel de l'accessoire. Comme dit fort judicieusement Henry Le Chatelier, « les listes de petits faits sont stériles, car il y a bien peu de chances que ceux que l'on a appris soient précisément ceux que l'on ait besoin de connaître plus tard ».

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Louis Lièvre : *Le Collectivisme aux cent visages*, Ed. Tallandier. — Mémento.

Dans son livre **Le Collectivisme aux cent visages,** M. Louis Lièvre a tenté de faire la distinction entre le bon et le mauvais collectivisme. Faisant consister celui-ci en la contrainte, il n'a pas eu de peine à montrer que la société

humaine ne peut pas fonctionner sans contrainte. En effet, seuls les purs anarchistes, qui sont des toqués, contestent à l'autorité sociale le droit de faire des lois, de prélever des impôts, d'imposer des corvées. Mais, en parlant ainsi, il a vraiment changé le sens du mot collectivisme qui signifie mise en commun du travail, outils et produits. La contrainte qui est en dehors, comme le service militaire ou le service judiciaire, est aussi en dehors du collectivisme. Le pays le plus anticollectiviste aura une armée pour se défendre, des pompiers pour éteindre les incendies et des fonctionnaires de tout genre pour gêner plus ou moins l'indifférence ou la malveillance des citoyens. Mais tout cela est permis. En bonne langue, le collectivisme ne commence que quand il y a négation de la propriété individuelle, du travail libre, de l'épargne individuelle, du capitalisme privé, toutes ces négations vite complétées par d'autres étrangères même au travail: suppression de la liberté d'aller et de venir, d'avoir une vraie famille, de parler et d'écrire, même de penser.

Sans doute, en admettant à la fois les droits et devoirs de l'individu et les droits et devoirs de la société, on soulève des problèmes difficiles qui n'existent ni pour les anarchistes négateurs de la société, ni pour les socialistes négateurs de l'individu, mais les uns et les autres sont des fous; et quant aux gens sensés qui admettent la nécessité de concilier les droits individuels et les droits sociaux, la solution du problème dissocié en milliers de cas d'espèce sera difficile, sans doute, mais point impossible. Tantôt ce sera l'intérêt collectif qui l'emportera, en cas de guerre, par exemple; tantôt le droit individuel, en cas de liberté de conscience. Mais, même quand l'un de ces droits primera, l'autre ne sera pas détruit; la liberté de conscience ne fait pas obstacle à un droit légitime de police des cultes, comme le service militaire ne détruit pas l'individualité morale du soldat. Tandis que, pour l'anarchiste, il n'y a pas de police ni d'armée et que, pour le socialiste collectiviste, il n'y a pas de liberté de conscience ni d'individualité morale.

En prenant l'un après l'autre les cas où, d'après notre auteur, l'Etat se mesure avec l'Individu, on verrait que ces espèces se résolvent le plus aisément du monde. La restauration des pays dévastés a-t-elle été « un bel exemple d'exploi-

tation collectiviste au bénéfice de gens malhonnêtes »? Eh bien! il aurait fallu que la société réprimât ces abus (car presque toujours social et socialiste sont contraires). Le domaine des Finances est-il la chasse gardée d'un parti d'exploiteurs socialistes et socialisants? Eh bien! la société aurait dû, à son tour, donner la chasse à ces braconniers. Et ainsi de suite, justice, services pénitentiaires, cultes, travaux publics. M. Louis Lièvre, qui est très sévère pour toutes ces gabegies et tyrannies, n'a pas à se préoccuper d'un collectivisme qui pourrait être bon, puisque, il le démontre lui-même, tout collectivisme est mauvais.

Et dans sa quatrième partie, « Défense de l'Individu », il montre encore, avec une évidence parfaite, que le collectivisme est absolument mauvais, qu'il s'agisse de commerce, d'industrie, d'agriculture, ou encore d'éducation et d'administration locale. Ici il faudrait reprendre tous les cas de gaspillage et de vol dont il parle, mais alors ce serait son livre entier à reproduire.

Le collectivisme, de quelque nom qu'on l'appelle, communisme, bolchévisme, socialisme, marxisme, est le grand danger de la civilisation moderne, non pas tant par sa doctrine qui, librement et volontairement appliquée, est tolérable (les moines ne sont-ils pas communistes?), que par la contrainte mise à son service, qui implique négation de toute liberté, de toute dignité, de toute responsabilité humaine; et la doctrine elle-même, si elle est tolérable à petites doses, n'est pas approuvable comme programme d'ensemble, car que serait un peuple de moines, même forniquant pour perpétuer l'espèce? De plus, le collectivisme est un danger social énorme parce qu'il sert de centre à toutes les forces antisociales. Il ne faut pas oublier, en effet, que dans toute société il y a une lie de population criminelle, un grouillement de chenapans, d'assassins, de voleurs, de violeurs, et que ces gens-là sont tout prêts à s'embrigader dans les partis de chambardement. Tous les socialistes ne sont pas criminels, mais tous ou presque tous les criminels sont socialistes. Envie, haine et méchanceté, ce sont les trois fleurons de la couronne marxiste. Quand le marxisme règne, il arrive vite, en outre, à détruire les élites: c'est ce qui est arrivé en Russie: il n'y reste rien de ces hautes classes où, à côté de quelques

grands-ducs corrompus ou détraqués, se trouvaient tant de gens intelligents, artistes ou hautement moraux. Et c'est ce qui arriverait chez nous aussi si les socialistes, tant moscoutaires qu'unifiés, prenaient le pouvoir. Le mot de leur grand chef: « Je vous hais! » combiné avec son autre mot: « Vacances de la légalité », fait deviner tout ce qui se produirait: au bout de quelques années, peut-être de quelques semaines, il ne resterait pas un seul bourgeois, car bourgeoisie signifie élite, et le prolétariat marxiste, ou plutôt les sinistres bandits qui s'en réclament, n'ont qu'une idée: la destruction de toute élite, cérébrale, morale ou sociale.

Ce qui aggrave le danger, c'est que le socialisme destructeur a des alliés dans d'autres partis politiciens qui semblent moins odieux. Théoriquement, le parti radical-socialiste, par cela seul qu'il conserve la propriété privée, est beaucoup plus près des conservateurs que des révolutionnaires, mais ce parti a besoin des socialistes purs pour faire passer ses candidats aux élections; et comme, à ses yeux, l'assiette au beurre prime tout, même la civilisation, même la patrie, il marche avec eux, et autant qu'eux s'imbibe de haine. Un bon citoyen, ou même simplement un honnête homme, ne peut vraiment pas faire partie de ce cartel d'intrigants, de parasites et de destructeurs. Ce sont là vraiment les deux visages également inacceptables du collectivisme vrai: quant aux autres visages que croit voir M. Pierre Lièvre, ce ne sont que des visions; il n'y a pas de collectivisme dans la discipline sociale, ni dans l'association où les intérêts particuliers se subordonnent à l'intérêt général; tout cela, c'est même le contraire du socialisme.

Mémento. — Ferri-Pisani: *Antipodes. L'Australie paradis socialiste*, Editions de France. Ce livre, tout à fait intéressant, montre ce qu'il advient d'un pays quand le socialisme s'y met. Cette Australie, qui a passé longtemps pour le chef-d'œuvre de la doctrine marxiste, s'est révélée, à l'expérience, comme un pays appauvri, esclavagé et sucé jusqu'aux moelles. Le socialiste politicien n'est au fond qu'un parasite qui se fait entretenir par les travailleurs, et l'exemple du *Commonwealth* australien est aussi instructif dans son genre que celui de la Russie. Partout où le collectivisme s'implante, c'est l'appauvrissement, l'écrasement fiscal, la suppression des élites, et finalement la faillite. Le livre de M. Ferri-Pisani est le plus convaincant qui soit,

L'Espoir français. Le numéro spécial du 9 novembre est consacré à l'Ecole rouge; on y lira de très instructifs et suggestifs renseignements sur le syndicat communiste-socialiste des instituteurs; on se demande comment un pays peut supporter une pareille perversion de la jeunesse par quelques « fourriers de Lénine », comme disait Dumur. Beaucoup de choses chez nous s'expliquent par l'empoisonnement de l'esprit public à tous les étages et à tous les âges; nous sommes si terriblement intoxiqués par le virus socialiste qu'il nous faudrait des tonnes de dépuratif pour l'éliminer.

La Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française continue sa campagne pour le vote familial; ce serait une des premières réformes à obtenir pour assainir le pays, et, en comparaison, tous les remèdes purement politiques sont insignifiants; on ne comprend pas que M. Doumergue ait pris pour cheval de bataille le droit de dissolution. D'abord, quel est le gouvernement qui aurait osé dissoudre? Et puis quel est l'endroit où l'électeur furieux d'être dérangé n'aurait pas voté contre le gouvernement?

L'Ordre nouveau, dans son numéro du 15 octobre, intitulé « La Droite et la Gauche », propose des améliorations plus sérieuses, en les faisant précéder des fragments d'un « Discours contre la Méthode », d'Armand Dandieu. Et sans doute il ne s'agit pas, l'auteur nous en avertit, d'un discours anarchiste; mais ce mot *contre* n'en est pas moins fâcheux. Sans transformer la méthode en idole (chez les socialistes qui ne sont ni criminels ni idiots, il y a un souci excessif de méthode qui les conduit tout droit à la réglementation universelle), il ne faut pas non plus la transformer en jeu de massacre. Tout esprit sain est méthodique, et l'est suffisamment, ce qui le préserve de l'être trop.

Les journaux du 8 novembre soir et du 9 novembre matin ont donné des documents qui mériteraient un long examen. 1° Lettre des quatre ministres démissionnaires; 2° Lettre du président du Conseil démissionnaire; 3° Déclaration de M. Gaston Doumergue; 4° Appel au peuple français, du même. Il résulte de ces textes que les quatre ministres n'auraient pas voulu démissionner, mais y ont été forcés par leur parti, et que le reproche le plus grave qui ait été fait à M. Doumergue est de s'être mis « en rapport direct avec le pays par des discours radiodiffusés ». D'où il faudrait conclure que le Cartel est très supérieur au pays. C'est, en effet, la pure orthodoxie politicienne. Ajoutons qu'en réalité ce que le Cartel ne pardonnait pas à M. Doumergue, c'était d'avoir désapprouvé le staviskisme, ses protecteurs et ses protégés. Il fallait venger M. Chautemps et M. Chéron; on les a vengés.

Le Journal des Débats de la veille avait résumé en quelques mots l'histoire des radicaux-socialistes : « En 1914, ils n'ont rien compris et rien prévu. En 1924, ils ont saboté la Constitution. En 1926, ils ont provoqué la crise du franc. En 1928, ils ont abandonné Poincaré. En 1932, ils ont recommencé l'aventure de 1924, et ont abouti à la tragédie du 6 février. En 1933, ils ont été les héros du scandale Stavisky. Et en 1934, ils trahissent Doumergue, pour faire plaisir à Chautemps, Daladier et Chéron. » Exact.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

***La grande revue* : un beau poème de M. Louis Lefebvre. — *Revue bleue* : « Le vrai Baudelaire », selon M. Francis de Miomandre. — *Le Courrier d'Epidaure* : Les filles de joie à Paris en 1823 et en 1830. — *Les Primaires* : un poète chante Noël. — Mémento.**

Pour partager mon émoi profond de sa lecture, je transcris au début de cette chronique le très pur poème que voici, publié par **La Grande Revue** dans son n° de novembre dernier, — et qui est l'œuvre de M. Louis Lefebvre :

D'UN PALAIS MAGNIFIQUE

A Emile-François Julia.

Je n'aurai rien aimé sur terre que l'amour.
Lorsque le jour s'achève et la nuit va descendre,
De tout ce qui fut doux, de tout ce qui fut tendre,
A chaque heure déjà s'efface le contour.
S'efface le contour du plus ardent visage,
La terre, son dessin, sa changeante couleur;
Toute cette beauté pâlit, s'éloigne et meurt,
Navire disparu vers quel lointain rivage?

O forme! abri fragile où rêve l'éternel!
Les yeux sur toi levés poursuivent ta promesse;
Mais la réalité de ton néant se dresse,
Matière, vieux tombeau d'un songe trop mortel!

L'amour cherché sans fin aux lignes périssables,
L'amour non pas désir, mais douceur et pardon,
Je lui refais ici mon ardent abandon,
Parce que je suis las des ombres et du sable.

Je n'aurai rien aimé que l'amour sur la terre.
Quand je la quitterai pour entrer dans la mort,
Je fuirai, comme un homme emporte son trésor
D'un palais magnifique écroulé de misère.

§

Tout ce qu'a écrit M. Francis de Miomandre révèle un esprit charmant, respire l'intelligence et provient d'un cœur généreux. Il vient de publier dans **Revue Bleue** (15 décembre) un essai qui justifie pleinement son titre: « Le vrai Baudelaire ». C'est un ardent plaidoyer pour en finir avec « l'éternel thème de Baudelaire mystificateur, pervers et satanique, le dernier tenant du romantisme baroque ». Il y a l'œuvre, d'une part. Il est inutile, pour en juger, de tenir compte du ramassis d'anecdotes et de commérages laissé par des contemporains qui acquirent une relative importance du seul fait d'avoir approché le poète.

M. de Miomandre explique ainsi — et bien — le satanisme de Baudelaire:

> Baudelaire était chrétien. C'est-à-dire que, tout en croyant à Dieu, il croyait aussi au Diable (*deus inversus*), puissance du mal, théoriquement plus faible que le Créateur, pratiquement plus forte que la créature (quand la grâce ne la protège pas). Son expérience d'homme, son intuition de poète étaient ici d'accord avec sa foi de chrétien (involontairement manichéen) pour lui représenter l'horreur foncière de la vie humaine, pour lui faire croire et comprendre qu'elle est, en fait, soumise à l'esprit du mal. D'où sa protestation indignée d'idéaliste, et ce gémissement sourd et secret qui parcourt toute son œuvre, l'anime, la rend si bouleversante, gémissement qui vient de son cœur écrasé par la souffrance universelle. D'où parfois (mais bien plus rarement) ses invectives contre la personne même du Démon, avec cette puissance évocatrice et ce don d'*animisme* que possèdent tous les vrais poètes pour *incarner* leurs terreurs, leurs amours, tous les élans de leur subconscient.

Le satanisme de Baudelaire auquel croient trop de gens est « une invention de critiques ,et de critiques médiocres », constate M. de Miomandre qui poursuit:

> Cette sorte d'hommes — du fait d'une loi mystérieuse, inexplicable — semble toujours placée à côté des génies pour les empêcher de prendre contact avec le public. Pour Baudelaire, la preuve est faite. Sitôt que les critiques eurent disparu (c'est-à-dire, hélas! après la disparition du poète lui-même), la foule se mit à aimer Baudelaire avec une ardeur, une sincérité, une intelligence merveil-

leuses. En très peu d'années, la réputation de cet écrivain qui passait pour hermétique se répandit jusqu'au bout du monde, d'une façon toute naturelle et en quelque sorte indépendamment de l'influence qu'il exerçait sur les élites littéraires, en modifiant toutes leurs conceptions. Il eut pour lui le vrai public, celui qui ne s'embarrasse ni de snobisme, ni de théories intellectuelles, celui qui lit des vers pour y trouver certaines émotions qu'il sait ne pouvoir découvrir que là, pour se mettre dans un certain état, à la fois serein et émotif, qu'il sait ne pouvoir obtenir que par la poésie. Il est d'autant plus frappant que *Les Fleurs du Mal* soient devenues ce bréviaire de la sensibilité, ce livre universel, que nous savons l'effort accompli par les mauvais poètes et leurs complices, les critiques médiocres, pour proposer audit public des choses basses, propres à gâter son goût.

Ici, M. de Miomandre oublie, s'il n'en a pas voulu tenir compte, un important facteur de la popularité actuelle des *Fleurs du Mal*: la multiplication des éditions à bon marché d'un livre d'auteur tombé dans le domaine public.

« Tout, chez Baudelaire, est noble, noble et grave », lisons-nous. S'il n'est pas « le plus grand peut-être des poètes de l'amour », il en est un des plus originaux et des plus émouvants, — car, Victor Hugo demeure le premier de son siècle par sa poésie: résultante du passé, elle annonce tout l'avenir, elle devance la musique de Verlaine, les suggestions de Mallarmé, les ellipses de forme et de pensée du plus fidèle disciple de l'auteur des *Fenêtres:* M. Paul Valéry.

M. de Miomandre montre très justement le mépris où Baudelaire tenait la sentimentalité, les « visions superficielles, agréables, de l'amour » :

Baudelaire, aristocrate jusqu'aux moelles — écrit-il, — éprouvait le plus parfait mépris pour ce genre de succès. Doublement : d'abord parce qu'il était facile, ensuite parce qu'il était basé sur un mensonge. Pour lui, l'amour était la chose la plus sérieuse, une réalité authentique. Et c'est pourquoi la femme, instrument et objet de cet amour, lui apparaît (toujours la dualité manichéenne) sous un double aspect, angélique et diabolique selon les cas. Chose frappante, et qui indique bien le caractère prédestiné de certaines existences « exemplaires », le sort lui avait envoyé ces deux types de femmes, comme pour lui permettre une vérification quotidienne de son intuitive doctrine et lui donner l'occasion de souffrir sur tous les plans. Car il souffrit également de ces deux femmes: l'une

parce qu'elle représentait l'impossible, l'anxiété du désir *non réalisé*; l'autre parce qu'elle incarnait la déception du désir *réalisé*, ainsi que toutes les tristesses, les dégoûts et la poignante compassion de l'amour charnel.

C'est de ces « grandes douleurs » qui l'écorchèrent tout vif, entre la Présidente et Jeanne Duval, qu'est né le génie de Baudelaire. Sa gravité, sa sincérité, sa profonde probité d'artiste, ont marqué l'œuvre de son génie d'un sceau qui fait que la couleur, le timbre, la matière de ses poèmes lui appartiennent en propre. Il a dépeint, chanté, honni l'amour

...tel qu'il est pour tant de pauvres hommes, tel qu'il était pour lui, poète et pauvre, citoyen du Paris de 1860, l'amour traqué, furtif, honteux de soi ,jamais ingénu, jamais nu, jamais libre, l'amour plus amer que tout ce que peut vous donner une fille, et infidèle, et sotte. D'autant plus beau, alors, et plus intense, parce qu'il s'agit de mettre *quand même* une couronne sur ce front abject et surtout de célébrer ce mystère familier et merveilleux, ce mystère des mystères : la naissance du rêve au sein du vertige charnel, l'éveil de l'ange « dans la brute endormie ».

§

M. Georges Dagen vient de terminer dans **Le Courrier d'Epidaure** (décembre) la publication d'une bien curieuse étude sur « Les filles de Paris, de Louis le Bien-Aimé aux Trois Glorieuses ». Il emprunte à une brochure de 1823: *Biographie des Nymphes du Palais-Royal,* des renseignements particuliers sur les 12.000 filles « reconnues » ou « entretenues » alors « visitées mensuellement par le bureau du dispensaire » :

L'auteur parle aussi des autres endroits où, le soir, l'on peut rencontrer des dames promeneuses : Au « Pâté » (c'est le pâté de maisons devant l'Opéra-Comique), on voit la gracieuse Virginie, la Mulâtresse, Augustine, la Grande Pauline et Adélaïde, aux yeux bleus « surmontés d'un sourcil noir qui décrit un arc d'ébène ». A la barrière des Sergents-Saint-Honoré (du Pélican) sont de pauvres filles mal vêtues. Au péristyle du nouvel Opéra (rue Le Pelletier), au boulevard Bonne-Nouvelle, rue Neuve-des-Augustins (Saint-Augustin), rue Rameau, on trouve tous les genres de promeneuses. A la Rotonde des Halles (Halle aux Blés, Bourse du Commerce), sont les filles de peu d'argent, toutes s'appelant Manon,

Nanon ou Maria. Enfin, les Champs-Elysées sont ce qu'il y a de plus bas dans l'échelle des prix.

L'auteur nous donne une indication, que nous n'avions trouvée nulle part, sur la façon dont les filles ambulantes interpellaient leurs clients éventuels. Aux hommes âgés, elles disaient : « *Viens-tu, grand papa?* », et aux jeunes gens : « *Bon petit frère.* » Ces appellations sont les ancêtres de : « joli blond », ou « joli brun ».

Avant la Révolution, les filles sont dites: « trotteuses, farceuses, coquines ». L'homme qui vit de leurs libéralités, c'est: « Fanfan qui en mange ». Les « mannequins femelles », les « petits jouets de poste », sont les fausses femmes de chambre et bonnes d'enfants qui se promènent en tablier sous les galeries du Théâtre-Français. Leurs amants de cœur se désignent encore par le mot: spingenet.

Comme les filles ne sont pas autorisées à circuler librement, que feront-elles pour tourner l'ordonnance? Elles feront établir des cartes avec un nom de roman et des gravures obcènes et les feront distribuer comme des prospectus de maison de commerce, elles écriront des lettres d'intrigues aux gens naïfs, elles se feront modistes ou ravaudeuses, ou bien, inventant de véritables abonnements, recevront à jour fixe, pour un prix forfaitaire, le même entreteneur.

Elles inséreront dans les feuilles publiques des annonces de ce goût :

« *Une gaillarde fille habile au dégraissage offre à bas prix ses services aux messieurs qui en auraient grand besoin. S'adresser rue des Moineaux, Hôtel de la Marmote en vie. Demander Proserpine. Monter au cinquième, frapper à la porte des numéros* 14 *et* 15, *et attendre son tour.* »

Voilà à quoi elles sont réduites, si elles ne veulent ou ne peuvent entrer dans les « maisons à lanternes » ou chez les dames de maisons comme la Guérin de la rue des Moulins. Les ambulantes redoutent Coco Latour, qui devait être un policier spécialisé dans les rafles, à telle enseigne que lorsqu'un client est interpellé : *Mon petit chou, régales-tu?* il lui suffit de répondre : *Oui, un verre de coco!* pour faire fuir les pauvres filles.

M. Dagen cite un écrit drolatiquement signé: « Une matrone jurisconsulte des filles de joie de Paris » et, de l' « Homme à la longue barbe », un « projet de pétition sur la liberté individuelle ». Nous sommes en 1830 :

L'auteur, avisant une ambulante nommée Pauline, lui demande si, avec la « contrebande », elle ne craint de se faire pincer. La rouée prétend qu'à la suite de sa pétition la liberté totale sera promulguée le 25 du mois. La demande de Pauline est fondée sur l'article premier de la Charte. Les Français sont égaux devant la loi, quels que soient leurs titres et leur rang. L'homme à la longue barbe invoque alors burlesquement le *Code Civil* et conclut de cette sorte :

« Rechercher et punir le concubinage, dont la prostitution est la suite. Empêcher la prostitution avant 30 ans. Punir de peines sévères l'homme trouvé en tête-à-tête et la porte fermée avec une fille qui n'aurait pas cet âge. Dans le cas où la fille aurait 30 ans, exiger du séducteur le mariage; appliquer les mêmes peines à la fille ou femme trouvée en tête-à-tête avec un jeune homme. »

Un autre pamphlet, signé de « la matrone jurisconsulte », proteste contre la défense faite aux filles de circuler par les rues. Le plaidoyer des intéressées est mordant:

Et puis, nous ne séduisons personne de force; si nous faisons des dupes, c'est que la crédulité et l'ignorance des gens du peuple sont faciles à exploiter. Si l'on vient à nous, c'est la facilité du plaisir à la minute. C'est un avantage inouï de pouvoir se moquer de cet amour platonique qui, au plus bel âge de la vie, charme et tourmente assez tendrement. *Le véritable amour rend imbécile, et l'on soupire des années pour une chose que nous accordons au plus bas prix.* »

Notons que cela date du romantisme, du temps d'*Antony*, d'*Hernani*, des pâleurs esthétiques, du relèvement des femmes tombées...

§

Dans **Les Primaires** (décembre), M. Jean Verdier-Fraysse chante « Décembre » sur un ton sévère :

Le divin Enfant vient de naître.
Tout est sauvé pour l'avenir,
Plus n'est besoin de s'abêtir:
C'est le moment de se repaître.

On l'a bien un peu flagellé,
Trahi, torturé sous Pilate,
Mais que s'ébaudissent les rates,
C'est le moment de rigoler.

Depuis qu'il allait par chemins
En répétant « Paix sur la Terre! »
On a vu bien souvent la guerre,
Mais bah! C'est le jour des refrains.

Braves gens, chantez à tue-tête,
Vos rires ressemblent assez
A la dernière cigarette
Au pied de l'échafaud dressé...

MÉMENTO. — *Les Marges* (10 décembre). — M. F. Lot : « Science et Poésie devant le mystère ». — « Perséphone », poèmes de M. Nicolas Beauduin. — M. E. Goujon donne : « La passion d'Hilaire Renaudin »«. — Suite de l'enquête : « Que ferez-vous pendant la Révolution? »

Le beau navire (10 décembre). — Un sonnet d'Henry Céard : « Sur la victoire de Samothrace ». — Une épître de M. Fernand Fleuret: « A mes amis de 1914 ». — « Actualités éternelles » de M. Max Jacob. — « Prière pour un jeune prêtre vivant », par M. R. Houdelot et de M. Maurice Chapelan : « Le Baudelaire de M. Valéry ».

Europe (15 décembre). — « Carnets » de Samuel Butler. — « Grilles et balcons », par M. Jean Ceyzériat. — « D'U. R. S. S. », par M. Jean-Richard Bloch, qui revient de Russie et dit ce qu'il y a vu.

Revue des Deux Mondes (15 décembre). — Maréchal Franchey d'Esperey : « Alexandre Ier, mon compagnon d'armes ». — « Les derniers jours de Napoléon », par M. Octave Aubry. — Poésies, de M. Maurice Levaillant. — La revue annonce qu'elle publiera en 1935 : « Mon journal de guerre », par M. B. Mussolini.

La Revue de Paris (15 décembre). — Lettres inédites du comte de Gobineau à Zoé Dragoumis. — M. le Prof. R. Debré : « Les sérums des Convalescents ».

La Revue de France (15 décembre). — « Promenade chez Octave Mirbeau », par M. Roland Dorgelès.

La Revue Universelle (15 décembre) commence un « Talleyrand » tout à fait remarquable, de M. de Saint-Aulaire.

Cahiers Léon Bloy (nov.-déc.). — M. G. Rouzet : « Bloy et Maurice de Fleury ».

La Revue des Vivants (décembre). — Par divers : « Avons-nous la flotte de notre empire? ». — « Paysages d'Alsace », par M. R. Schickelé.

Visages du Monde (15 décembre). — M. E. Jaloux : « Les visages du roman ». — M. H. Hertz: « Mobilisation des visages ». — M. H. Drouin : « Le visage éternel du médecin ».

Æsculape (décembre). — « Le « Livre des Plantes » de Tragus », par M. Louis Masson, docteur en pharmacie.

Le Trésor des Lettres (1er décembre). — « Economiserons-nous la Révolution? » demande M. Villedieu-Benoît.

La Vie (15 décembre). — « Le jubilé du Côngo belge et la Littérature », par M. G. D. Périer. — Poèmes de MM. R.-E. Hart et P. Lhoste.

La Revue Mondiale (15 décembre). — « Pourra-t-on éviter la Révolution? », enquête ouverte par M. Paul Gsell. — Des lettres inédites de Lamartine. — M. G. Perreux : « Le tour du monde en quinze jours ». — Souvenirs de M. G.-H. Des Houx sur Henri Lasserre.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Ajax, épisode lyrique en six tableaux, d'après Sophocle; paroles de M. Julien Maigret; musique de M. Henri Tomasi. — Georges Migot : Œuvres nouvelles. — Les relations artistiques entre la France et l'Autriche : un concert Schubert. — M. Paul Dukas à l'Institut.

La collaboration de MM. Julien Maigret et Henri Tomasi nous avait déjà valu *Tam-Tam* et j'ai dit au moment de sa création la grande originalité, le rare mérite et la parfaite réussite de cet ouvrage conçu pour le « théâtre radiophonique », mais, qui, transporté au concert, n'a pas obtenu moins de succès. Cette fois, c'est à Sophocle que **MM. Julien Maigret** et **Henri Tomasi** ont demandé leur **Ajax**, et s'ils ont allégé l'antique tragédie de quelques passages où la plupart des auditeurs eussent, aujourd'hui, trouvé de l'ennui, ils ont su garder la prodigieuse puissance et la douloureuse humanité d'un drame qui, au bout de vingt-trois siècles, nous émeut autant qu'il put émouvoir ses premiers spectateurs. Les nécessités de la radiodiffusion, d'abord, ont commandé certains allégements : il est périlleux de faire entendre des voix en trop grand nombre, l'auditeur risquant de confondre les acteurs qu'il ne voit pas. Mais s'ils ont supprimé les dernières scènes, où Sophocle nous montre le désespoir de Teucer, frère d'Ajax, et où Ulysse prend la défense du mort avec tant de noblesse, nous ne saurions leur en tenir rigueur puisqu'ils ont, en coupant ces discussions autour d'un cadavre, allégé l'action d'un épilogue languissant et donné, ainsi, plus de puissance et de vie au drame lui-même.

Et ce drame, on se souvient qu'il naît de la colère éprouvée par Ajax, fils de Télamon, quand les armes d'Achille sont

décernées à Ulysse. Athéna, protectrice du roi d'Ithaque, enlève la raison au fils de Télamon, qui, dans son dépit, a juré de se venger des Grecs. Et celui-ci, durant la nuit, saisi par le délire, égorge des animaux qu'il prend pour des hommes, tue et massacre tant d'innocentes victimes que le sol du camp en est souillé.

Le prélude traduit symphoniquement cette « fureur d'Ajax ». Un premier thème évoque le héros, armé de son fouet et révolté par l'injustice des dieux et des hommes. Thème saisissant par son dessin rythmique et qui, exposé d'abord au quatuor, est repris en tutti. Il est suivi d'un motif tout différent, et qui exprime le désespoir du héros, une phrase dolente, confiée au hautbois, tandis qu'un dessin de cors rappelle le thème précédent. Le développement de ces deux motifs amène un troisième thème, à 5/4, exposé par la clarinette en solo et qui est la supplication de la captive d'Ajax, Tecmesse, dont la voix implore le héros, l'adjure de revenir à la raison. Naturellement, on retrouve tous ces thèmes au cours du drame.

Celui-ci s'ouvre par un chœur. le coryphée rappelle au héros, retiré sous sa tente, les jours heureux de son enfance à Salamine; les guerriers, las de demeurer sur les rives ingrates de la Troade, regrettent la maison paternelle, la vigne et le figuier. Ulysse a déjà répandu le bruit de la fureur d'Ajax qui a causé le massacre de paisibles troupeaux. Et ses compagnons supplient Ajax de paraître. Mais c'est Tecmesse, la captive, qui sort de la tente. Et elle conte cette nuit d'horreur, pendant laquelle, égaré par la déesse, son époux s'est déshonoré. Le chœur et le coryphée font entendre leurs voix alternées avec celle de Tecmesse. L'orchestre accompagne cette scène en commentant, par le rappel des thèmes appropriés, la narration de Tecmesse ou les lamentations du chœur. Avec une simplicité dont il faut le louer, M. Maigret a su garder la grandeur de Sophocle — et précisément, son texte dépourvu de toute emphase, de toute grandiloquence, rend plus saisissants la douleur de Tecmesse et l'inquiétude des guerriers prêts à abandonner leur chef:

CORYPHÉE

Soldats, que faisons-nous ?

TECMESSE

Pensez-vous vivre heureux dans l'île retrouvée,
avec le souvenir du chef abandonné ?

CORYPHÉE

Crois-tu que notre peine
diminuera la sienne ?
Souffrir de deux côtés,
c'est augmenter ses maux.

TECMESSE

Ajax, ô mon époux,
tant que tu fus en proie à cette sombre humeur,
cette frénésie même apaisait ta rancœur.
La douleur et la peine
n'étaient que pour moi seule.
Maintenant, c'est à toi,
Ajax, de souffrir, sans que je sois consolée...

Il est infiniment difficile pour un compositeur de traiter une scène où la voix *parlée* doit être soutenue par la symphonie, car on n'évite presque jamais l'impression de fausseté qui résulte de cette combinaison hybride. M. Henri Tomasi a su vaincre cette difficulté et la scène est de toute beauté. Bientôt, d'ailleurs, l'orchestre va, seul, exprimer la tristesse d'Ajax en un court interlude d'une poésie magnifique. Le cor anglais soutenu par la clarinette, expose le thème douloureux, puis Ajax lui-même, à travers les voiles de sa tente, fait enentendre sa plainte, prie ses compagnons de lui ôter la vie. A ses plaintes, le chœur répond par une phrase musicale saisissante sur ces paroles:

Les dieux sont les seuls maîtres
des rires et des larmes,

plusieurs fois répétée, et qui semble, à chaque reprise, plus lourde de douleur, plus chargée d'angoisse.

Un interlude de quelques mesures, achevé sur une plainte des cors, précède la lamentation de Tecmesse, et le dialogue tragique du héros et de son épouse:

Le destin me jeta malgré moi dans tes bras.
Par Zeus qui l'a voulu,
au nom du lit nuptial où nous fûmes unis,
je t'en conjure, Ajax !

Ne m'abandonne point aux caprices des Grecs !
Songe à ton fils... à moi !
Quel sera notre sort, si toi tu disparais?...
En outrageant ton nom, le dernier des goujats
se rira de nos pleurs...

Mais les larmes de Tecmesse ni la vue de son fils ne détournent le héros de son funeste dessein:

Je veux que dans la terre on me plante debout,
Couvert de mon armure...

Le chœur psalmodie un hymne de regrets où se lie le souvenir de la patrie lointaine, l'illustre Salamine, et le désespoir des guerriers dont le chef redoutable entre tous, l'esprit troublé d'un mal envoyé par les dieux, s'abandonne au destin....

Mais Ajax, tout à coup, comme si les dieux l'inspiraient, semble décidé à vivre. Il va se purifier dans la mer et cacher sous le sable la fatale épée, présent d'Hector, frappé par Achille, l'arme avec laquelle il a massacré les innocents troupeaux. Et le chœur chante le bonheur revenu: Evohé! le jour a chassé les ténèbres, Ajax oublie la haine qu'il portait aux Atrides. Ces chants et cette danse ont inspiré à M. Henri Tomasi une musique fraîche et délicieuse, un épisode joyeux dans la sombre grandeur du drame. Sur un rythme à sept temps, le cortège évolue; la flûte en une arabesque gracieuse, soutenue par les arpèges des harpes, expose le thème que reprend le quatuor, tandis que le chœur célèbre le bonheur revenu, rend grâce à Apollon, à Pan et aux dieux favorables.

Cependant, Ajax a planté sur la grève le glaive d'Hector et après avoir adressé une dernière pensée à sa patrie et à sa mère, il s'est jeté sur la pointe de l'épée. Tecmesse, en larmes, appelle les soldats. Et le chœur exprime sa douleur.

Ce finale traduit admirablement les pensées d'Ajax: celui-ci quitte la vie, mais non point sans regret:

Mort, ô Mort, viens à moi,
Me voici pour toujours ton commensal, ton hôte...

Toute la noblesse, toute la détresse du héros, la musique l'exprime avec une simplicité digne de Sophocle. Ce n'est pas un mince éloge: il y a certains sujets dont il semble im-

prudent, à tout le moins, de s'inspirer. M. Maigret, dans son adaptation, M. Tomasi, dans sa musique, ont tenu la double gageure. Nous retrouverons certainement leur *Ajax* au théâtre ou au concert. Le succès en a été trop vif pour que les auteurs n'y donnent point cet ouvrage. Il faut ajouter qu'ils ont eu des interprètes admirables en Mme Germaine Dermoz, qui possède une voix splendide, au timbre chaud, aux inflexions musicales, et qui, à ces dons naturels joint un sens du rythme que bien des chanteurs pourraient lui envier. Elle a fait de Tecmesse une inoubliable création, douloureuse, humaine, passionnée — et tout cela avec cette simplicité qui est la vraie grandeur. MM. Maurice Donnaud dans le rôle d'Ajax, Jean Galland dans le coryphée ont été excellents; M. Vermeil a réglé la « mise en ondes » avec autant de talent que de compétence.

§

Avec le concours de Mme Marcelle Gérar et de Mlle Anna Urani, **M. Georges Migot** a donné, en un récital à la salle Gaveau, deux œuvres nouvelles de longue étendue. Encore faut-il s'entendre sur le sens du mot long: ni les douze pièces pour le piano, composant le *Calendrier du Petit Berger,* ni les dix-sept mélodies des *Poèmes du Brugnon* (tirées du recueil publié sous ce titre par M. Tristan Klingsor), n'ont paru longues à personne, et si peu même, que, pour faire durer le plaisir, on en fit rejouer immédiatement plusieurs. Les pièces pour le piano du *Calendrier,* diverses comme les mois et les signes du *Zodiaque,* qui, naguère, inspiraient Georges Migot, ont, dans leur variété, un trait commun : leur sensibilité. Mlle Anna Urani, qui est une pianiste remarquable et dont l'intelligence et la technique vont de pair, a bien mis en lumière cette sensibilité, cette poésie très délicate de la musique confiée à son interprétation. Et elle a, de même, par la sincérité de son interprétation, fait ressortir la variété du recueil.

Ce sont les mêmes mots dont je devrais user pour définir l'interprétation de Mme Marcelle Gérar. Mais il serait injuste de ne pas dire tout d'abord la saveur exquise et fraîche — la comparaison s'impose — de ces *Poèmes du Brugnon* de M. Tristan Klingsor. Qu'on ne s'y trompe point; des poèmes comme ceux-là, d'une qualité littéraire hors du commun,

d'une originalité du meilleur aloi, le musicien risque à chaque instant d'en altérer le charme propre quand il en fait des mélodies. M. Georges Migot, au contraire, a su prolonger par sa musique la poésie de son collaborateur. Là aussi tout est varié délicatement, coloré, tantôt avec discrétion, tantôt avec richesse, mais toujours avec goût. C'est un délicieux recueil, une corbeille de fruits d'où l'on pourra, selon le caprice de l'heure, tirer telle ou telle pièce mélancolique ou tendre, mais à coup sûr savoureuse à souhait. Mme Madeleine d'Aleman, au piano d'accompagnement, a mérité d'être associée au succès de Mme Marcelle Gérar et de Mlle Anna Urani.

§

Un Comité pour le développement des relations artistiques entre la France et l'Autriche (le titre est un peu long, mais comment mieux dire et plus clairement l'objet de la société nouvelle?) vient d'être fondé sur l'initiative de M. Alfred Gruenberger, ancien ministre des Affaires étrangères et ancien ministre d'Autriche à Paris. M. Alfred Gruenberger est fort connu dans le monde des musiciens où il ne compte que des amis. On le savait homme d'action et il a prouvé que cette réputation était bien méritée: à peine fondé, le comité organisait un concert, consacré aux **Œuvres de Schubert**, et donné avec un très vif succès à la salle Gaveau. Impossible de placer sous de plus favorables auspices le comité naissant: Schubert est aussi populaire à Paris qu'à Vienne. Nul musicien n'a jamais conquis plus large audience, sympathies plus profondes. Nul, non plus, n'a su puiser aux sources populaires — qui sont pareilles aux sources de Jouvence — musique plus fraîche et susceptible de conserver à travers les âges toute sa grâce et sa mélancolie. Mais il est dans l'œuvre de Schubert, comme dans une forêt dont les sentiers nous sont pourtant familiers, des cantons moins connus, moins passants, pourrait-on dire. Auprès des *lieder* (dont M. Cuenot, professeur au Conservatoire de Genève, donna une interprétation délicieuse), auprès de *la Sérénade* et de *Marguerite au rouet,* chantés par Mme Inès Jouglet, auprès du *Trio* en si bémol, joué dans le sentiment le plus délicatement schubertien par MM. Jean et Etienne Pasquier et par

Mme Jeanne Manchon, pianiste d'un rare talent, que les Viennois vont bientôt applaudir, M. F. Raugel a révélé à bon nombre d'auditeurs cet *Octuor* qui est un grand chef-d'œuvre, mais un de ces grands chefs-d'œuvre dont on parle surtout par ouï-dire faute d'occasion de les entendre. M. Raugel met au service de Schubert la même flamme et la même intelligence qu'au service de Mozart. Les mêmes bravos fervents l'ont remercié de son zèle, ainsi que MM. Jean, Pierre et Etienne Pasquier, Ch. Maume, P. Lefebvre, G. Dhérin, J. Deveny et Delmas-Boussagol, groupés sous sa baguette. Que voilà une soirée pleine de promesses: tandis que, grâce au nouveau comité fondé par M. Gruenberger, nous entendrons à Paris des ouvrages des maîtres autrichiens du passé et du présent, les Viennois, par les mêmes soins agissants, entendront des ouvrages français. Là-bas, comme ici, des concerts s'organisent. Nulle entreprise n'est plus opportune que celle-ci, ni plus digne d'être encouragée.

L'Institut a élu **M. Paul Dukas** à la place laissée vide à l'Académie des Beaux-Arts (section de composition musicale) par la mort de M. Alfred Bruneau. M. Paul Dukas est un des musiciens qui ont le mieux servi, par la qualité de ses œuvres et la dignité de son caractère, l'art français. En l'honorant, l'Institut s'est honoré.

Je veux au moins signaler — j'en parlerai plus longuement bientôt — les *Chansons de Don Quichotte* de M. Maurice Ravel, le *Concerto pour deux pianos*, de M. Robert Casadesus, et le *Concerto* de M. Martelli, donnés récemment en première audition.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Nouveau Salon (XVe Exposition), Gal. Bernheim jeune. — VIe Groupe d'artistes de ce temps : Petit Palais.

Le **Nouveau Salon** est le plus intéressant de nos salonnets. Il a quinze ans d'existence et sa qualité se maintient. Il est constitué fondamentalement par une bonne et exacte équipe qui sait se renouveler avec prudence. Son président Gaston Balande, peintre de premier ordre, est un juge éclectique mais qui n'accepte dans sa cohorte que des gens qui savent

leur métier. De là, au Nouveau Salon, une impression d'art équilibré, qui est une impression d'art vrai. De plus, le Nouveau Salon se limite: une centaine de participants, deux cents œuvres, dans une belle salle, et cela donne une note de bon travail et de limpidité esthétique. Le Nouveau Salon est, à l'habitude, exclusivement consacré aux artistes vivants. Cette année, une dérogation à la coutume, en faveur d'un des fondateurs de ce Nouveau Salon, Steinlen. Ce n'est pas une mauvaise idée, car l'oubli monte vite et Steinlen est un peu de côté. Nul n'était plus notoire que lui, à la période où chaque semaine rappelait son nom, dans une revue ou dans un supplément de journal illustré, par quelque beau dessin. Aux palissades aussi on placardait de larges affiches de lui. Une raison de méconnaissance, c'est qu'il a été apparemment très divers. Une large exposition, il y a cinq ou six ans, dans la spacieuse galerie Georges Petit, toutes salles employées, ne le résumait pas tout entier. Moins encore retrouverons-nous toutes ses ramifications dans cette rétrospective composée de fusains et de dessins de la collection Lamberty, mais tout de même l'appel mnémotechnique est suffisant pour faire revivre l'art de Steinlen dans l'esprit de ceux qui le connaissent et en donner une idée juste à ceux qui, par hasard, n'auraient de lui qu'une idée incomplète. Deux peintures qui sont là n'offrent pas grand caractère. Comme Ribot fut le roi des blancs violents sertis de noirs profonds, Steinlen était, sauf dans les portraits de négresses dans des décors colorés de la fin de sa vie, le roi de la grisaille et du camaïeu. Ce n'était pas méthode propre à faire chanter la couleur. Il ne le cherchait point. Ses tableaux de herscheuses, bleu sur fond blanc, ses scènes de guerre, ses notations de poilus sont de grands dessins exécutés avec les moyens de la peinture. Par impuissance de coloriste? Non! car sa décoration murale, cette synthèse de Montmartre qui orna la Taverne de Paris, charma par la fraîcheur et la spontanéité de l'harmonie colorée. Il y eut, à cette réduction des couleurs de sa peinture au gris, au noir, à l'ocre, aux teintes sombres, un parti pris, une volonté, sans doute un souci d'unité analogue à celui d'Eugène Carrière. Sauf à de rares occasions, il ne voulait point s'écarter du dessin et accentuait, en s'y bornant, la recherche de la ligne

et de l'expression. Sans doute, nombre de ces dessins, notamment de belles pages du *Gil Blas* illustré, sont bariolés de couleurs vives, mais c'était nécessité de métier, et dans les collections les originaux que l'on trouve de ces pages sont des dessins en blanc et noir. Parmi ses portraits, la collection Lamberty en contient trois, fusain ou fusain rehaussé, celui d'Anatole France, patriarche amusé et pensif, celui de Gustave Charpentier, celui de Rosny aîné, précieux témoignages iconographiques. Sa série de chemineaux démontre bien les influences auxquelles il déféra. Celle notamment de Raffaelli et celle qu'il exerça, par exemple, sur Poulbot. Ses petits paysages situent dans l'atmosphère de grands arbres bien détaillés. Ses midinettes valent ses inoubliables blanchisseuses. Il a tracé des portraits de lui-même. L'un, exécuté devant la glace, est froid et grécisé. Mais, dans un dessin, sans doute destiné au *Gil Blas,* il y a un Steinlen de profil, se hâtant, un carton sous le bras, parmi les arbres du boulevard extérieur, revenant sans doute de livrer un dessin, dessiné de verve, très exact, et qui donne une bien jolie réalité. Evidemment, je le répète, cette rétrospective ne rappelle pas tout Steinlen, mais elle est captivante de ce qu'elle évoque de son art. Elle est opportune, à faire souvenir d'une belle période du dessin caractéristique et journalistique au moment actuel où il se démontre des plus médiocres quand il n'est pas tout à fait inepte. Pourtant, ce ne sont point les dessinateurs qui manquent, mais on les choisit mal. L'effet de médiocrité est obtenu.

Parmi les membres vivants du Nouveau Salon, un dessin de Despiau rappelle qu'il a été président de ce Salon. Gaston Balande expose deux tableaux pleins de lumière. Parfois incertain dans sa recherche de neuf, Balande s'est trouvé, étudiant les premiers plans et les lointains de plaine de son pays natal, un traducteur spontané de cette largeur sous un ciel presque marin, de prairies, de champs avec de longs rideaux de peupliers au long d'invisibles sentiers, en état de ferveur, et ces deux paysages de Saintonge compteront parmi ses meilleurs tableaux. Montézin a noté dans la campagne de Moret des coins de route, des berges dans le temps gris, nacré, mouillé de l'avant-printemps. C'est d'un grand charme d'étude rapide d'instants éphémères de la nature. Montassier

a un joli bouquet, bien rythmé de couleur, des anémones et des jonquilles. Son *Rideau jaune* à demi soulevé laisse traîner ses plis sur des fleurs disposées sur le rebord de la fenêtre et la vitre laisse voir un large horizon de plaines et d'arbres. D'André Strauss, deux paysages. De Mme Babaian, un aimable portrait de jeune fille au corsage rose dans un intérieur très nuancé. Une petite rue d'Anglis-sur-Anglin, sous un ciel très doux de matinée d'été et en contraste la masse conique de Saint-Paul-de-Vence écrasant ses maisons sur le haut de sa colline, évoquent tout l'art de paysagiste ému et divers de Clémentine Ballot. Isailoff est un peintre de la Provence d'été; il ne craint pas d'en accentuer les durs bleus du ciel ni les gros temps de la mer contre les roches rougeâtres du littoral. Son Cap Férat est une bonne page. Duplain donne toute la blanche sérénité des pentes neigeuses du Jura avec des arbres bien synthétisés. Lucy Caradek nous montre un dialogue d'aimables jeunes filles. Le port de Honfleur et une place du marché en Bretagne sont traités avec distinction et sobriété par Chamard-Bois. Des paysages normands de Le Meilleur, des paysages du Midi de Mme Bécart de Bernadotte, un bouquet de zinnias de réelle allure de Mlle Simone Candiard, une étude d'enfant, solide, de Gabriel Venet. Le talent de Jean Chapin est vigoureux et personnel et les dernières expositions auxquelles il participa ont affirmé, non seulement ses progrès, mais le développement d'une vision individuelle. Voici un amateur d'estampes sur les quais, emmitouflé sous un ciel gris, la loupe à la main, et devant lui, auprès de lui, à ses pieds, une débandade d'images, de chromos, violemment colorées et très diversifiées, d'un très spirituel arrangement. Dans une rue de faubourg parisien, grisâtre, une petite marchande de journaux court, svelte et alerte, dans toute la vérité de sa prestesse. Les paysagistes sont nombreux. Paulémile Pissarro, avec une de ces routes d'eau du marais poitevin, traversée, sous les hauts arbres, du sillage d'un bachot conduit par une paysanne, paysage aux verts modulés où il sait mettre tant de silence et d'impression juste. Paul de Lassence a des notes solides sur le village et la mer à Pont-Croix. De Suzanne Fegdal, des paysages parisiens. De Veillet, des accords légers de la brume matinale sur la Seine, à Rolleboise. Un village de Palestine égrène

ses maisons blanches dans une belle vallée. Maxa Nordau y juxtapose un aimable portrait de jeune juive yéménite. P. Hennessy donne une très intéressante notation de paysage urbain, avec une large vue des Enfants-Assistés. Daniel Schoen décrit en Flandre, sans doute dans la région de Damme, fermes grasses, digues vertes et canaux rectilignes. Mlle Chamouillet montre un aimable jardin d'été. Joubin enlumine avec violence le port de Villefranche. Kvapil montre des nus de bonne plastique et de couleur avenante. Citons encore Pierre Wagner, Linet, Tastemain et ses natures mortes de belle sonorité, Mlle Macaigne, Mlle Bénard, et le pittoresque portrait de musicien ambulant de Liansu.

Il y a peu de sculptures à signaler: une *Femme à l'Enfant* de Chauvel d'un bon style, non sans émotion, un buste de jeune femme bien étudié et un torse d'une jolie plénitude de Mme Bianchi, et pour l'art décoratif, je ne vois guère à retenir que des vases de cuivre travaillés au marteau par Zola, intéressant décorateur.

§

Escholier continue ses groupes du Petit-Palais, avec le souci d'associer des artistes de talent qui ne se ressemblent point dans leurs recherches. Ce groupe est le sixième de ceux qu'il a organisés et il est loin d'être sans intérêt. Il s'appuie surtout sur un peintre très doué, Yves Brayer. Yves Brayer est prix de Rome. Il tranche sur la moyenne des prix de Rome de peinture par la spontanéité de sa nature, sa largeur de vision, sa connaissance du clavier impressionniste et par un don de l'ordonnance, une facilité à concevoir et à exécuter le grand tableau qui lui ont fait bien des jaloux empressés de l'accuser de s'abandonner à une extrême facilité. Le don étant supérieur à la patience, les nombreux tableaux qu'expose Yves Brayer sont très supérieurs à ceux des jeunes peintres de son moment et, s'il y a improvisation dans ses portraits, ils démontrent un improvisateur tellement précis qu'on constate qu'une vérité trouvée du premier coup est plus intéressante qu'une plausibilité décrochée à tâtons. Sans doute, Brayer montre quelquefois des paysages romains où il s'est contenté d'une impression rapide et générale. Ils contiennent l'essentiel, c'est-à-dire les attitudes des passants qu'il y place et les grandes lignes arborescentes ou archi-

tecturales. Quand il veut produire une impression complète, il sait y parvenir et à ce point de vue, *Les Forçats* constituent, dans leur simplicité dramatique et leur belle facture, un des très bons tableaux qu'on nous ait montrés cette année 1934. Les études physionomiques des quatre forçats au repos relatif, sous un beau ciel d'été, ironiquement serein, gardés par des carabiniers de puissante stature et des chiens de police, offrent des figures marquées de pesante lassitude. Ce sont peut-être des condamnés politiques. Leurs facies ne sont empreints ni de ruse ni de cruauté. On les sent, seulement, écrasés de fatigue. Dans Rome, Brayer, outre le charme des jardins et la fraîcheur éclairée dans son ombre par des îlots vivement lumineux de places en fête, aime à noter les spectacles pittoresques que dessine la variété des foules. Il avait déjà fait déboucher d'une petite rue des séminaristes allemands pourpres comme des cardinaux et voici, très curieux d'attitude majestueuse et fermée, des prêtres abyssins, au puissant relief, solennels et pourtant encore un peu étonnés du décor qui les entoure.

Charlemagne peint un peu sombre, mais son évocation a du relief. Il donne souvent une impression d'intimité profonde. Un portrait de femme tenant auprès d'elle sa fillette possède, dans sa belle immobilité, une puissance de séduction. Il y a bien du relief dans une figure de danseuse au corps svelte, au visage maquillé, appuyée sur le fond sombre d'une salle de répétition. Les tons du maquillage paraissent très justes. Son faire coloré est un peu rugueux, mais son dessin expressif.

Il y a de jolies qualités chez Laboulaye qui expose comme centre de panneau une grande jeune femme près d'une table servie qui obtint, au Salon d'Automne, il y a, je crois, trois ans, un vif succès. C'est conçu dans des accords tempérés, mais d'une belle tenue dans leurs exactes modulations. Le peintre est sensible aux émotions que versent l'atmosphère et l'heure de la saison au paysage. La sévère et simple construction de son décor donne une puissante impression de nocturne parisien à un coin de Seine d'hiver, proche l'île du Vert-Galant, avec une sourde résonance des eaux lourdes, une ampleur réelle d'impression de deux grands arbres défeuillés et la pâle lueur d'un ciel triste sur ces aciers à

reflets sombres et ces noirs compacts. Par contre, il excelle à montrer la gaieté doucement sonore de quelques places de village et de quelques rues populeuses de Paris sous l'aube matinale.

Le Molt marque un point à son actif, avec un ensemble aussi homogène que le permet la nuance de diversité imaginative des sujets traités. Les gammes en sont souvent parallèles. Il affectionne de peindre des intérieurs, élégants sans somptuosité excessive, avec des notations de ligne ingénieuses dont il semble que l'on puisse dire que la composition en a été soigneusement étudiée par des personnes qui ont voulu conformer leur ambiance à leur intellectualité, et il y a dans la disposition de ces éléments et dans l'impression générale qui se dégage de leur groupement, de la distinction. J'aime moins une sorte de concert champêtre qui ne manque point de brio, mais tout de même un peu enveloppé pour une scène de plein air. Le Molt nous indique, dans un joli caractère, des paysages de banlieue parisienne, mais ce que j'aime le mieux dans son exposition, à côté de ses intérieurs, c'est un petit portrait de fillette, d'un sain équilibre dans les tons fins, à peine égayée de rose pâle et d'un ensemble très séduisant.

Mlle Tourte a rapporté de l'Allemagne actuelle des impressions intéressantes. Tauzin peint des loges d'artistes de music-hall avec des danseuses occupées de leur habillage, qui lui permettent de varier des nus, des demi-nus, des demi-déshabillés avec adresse et finesse.

Des graveurs. Decaris a une exposition copieuse qui permet de goûter la précision de son burin, l'intérêt de ses ordonnances décoratives et sa faculté de meubler une planche de personnages nombreux et bien disposés. L'impression est très esthétique. Voisine avec lui, très différent, Vertès, très moderniste et même aigu dans ses perceptions de silhouettes théâtrales, alertement costumées. Les pages de publicité de Maximilien Vox sont éclatantes et ornementales.

La part faite à la sculpture, à ce groupe, n'est pas très importante. Paul Simon montre un très remarquable buste d'Aman-Jean, solide et le masque tout imprégné de la finesse du modèle. Il expose aussi deux bustes de jeune fille intéressants. M. Bizette-Lindet transporte au Petit-Palais des œu-

vres qui ont figuré aux derniers Envois de Rome au quai Malaquais. C'est du bon métier, correct, non sans goût, mais sans fièvre aucune.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée de l'Orangerie : exposition des peintres de la réalité en France au XVIIe siècle. — Au Musée Carnavalet: exposition Restif de la Bretonne et exposition de dessins de Carmontelle. — Au Musée Galliera : exposition générale d'art appliqué et rétrospective Rupert Carabin. — Au Musée d'ethnographie : expositions diverses. — Au Musée du Jeu de Paume: exposition d'œuvres du sculpteur argentin José Fioravanti. — Vente par le gouvernement des Soviets du *Mezzetin* de Watteau au Musée métropolitain de New-York. — Mémento.

C'est une bien belle et bien instructive exposition qui vient de succéder, au **Musée de l'Orangerie,** à un « hommage au Corrège » rendu pendant les mois d'octobre et de novembre, à l'occasion du quatrième centenaire de sa mort, à ce maître exquis, par la réunion de dessins de sa main ou de productions de ses contemporains, et des artistes qu'il influença jusqu'à nos jours, tel notre Prud'hon. Ce sont les « peintres de la réalité en France au XVIIe siècle » qui maintenant sont mis sous nos yeux (1).L'intérêt suscité par l'exposition des Le Nain, l'été dernier, au Petit Palais a incité leur sagace historien M. Paul Jamot à appeler l'attention sur certains peintres pour la plupart peu connus, ou même noyés dans un anonymat irritant, qui, à la même époque, s'intéressèrent, eux aussi, au spectacle des mœurs de leur temps, prirent comme motifs de leurs tableaux la vie et la nature qui les environnaient. Cet amour de la vérité est particulièrement sensible chez les artistes du début du XVIIe siècle, de cette époque Louis XIII si attirante, comme l'observe justement dans la préface de l'excellent catalogue de l'exposition, M. Charles Sterling, qui a aidé à constituer cet ensemble: « Toute la génération d'artistes nés vers la fin du XVIe siècle, fatigués de la routine de Fontainebleau, part à la conquête d'un art nouveau que l'on sent alors dans l'air... Tout ce qui est jeune, tout ce qui désire s'exprimer sans entraves se dirige vers l'Italie où flambe le plus étonnant des foyers artistiques, s'enthousiasme à la révélation des maîtres de là-bas, s'intéresse fiévreusement à ce que ceux-ci apportent de nouveau. » Ces

(1) Ouverte le 24 novembre, cette exposition durera jusqu'au 15 février.

jeunes Français subissent profondément, en particulier, comme ont déjà fait leurs camarades hollandais Gérard Honthorst, Stower, Terbruggen, l'influence du puissant novateur Caravage, et, revenus dans leur pays natal, s'exercent à mettre en pratique ces enseignements dans des œuvres qui n'en gardent pas moins un accent bien français et dont les sujets, empruntés soit à la vie courante, soit à l'histoire sacrée, montrent avant tout le souci d'un rendu fidèle de la réalité.

On nous les montre ici faisant cortège aux plus célèbres d'entre eux: les Le Nain, dont l'œuvre presque entier est remis sous nos yeux avec quelques pièces qui ne figuraient pas à l'exposition du Petit Palais, notamment d'Antoine Le Nain un grand portrait jusqu'ici inédit, du marquis de Troisvilles, capitaine des mousquetaires du roi Louis XIII, immortalisé par Alexandre Dumas; de Louis Le Nain, des *Paysans dans la campagne*, un de ses tableaux de paysage les plus beaux et les plus complets; de Mathieu, *Les Tricheurs* et une délicieuse composition, *Le Jardinier*; de Mathieu et Louis, un *Cortège du bélier*, jusqu'ici non exposé, qui est comme le pendant de la *Fête du vin* de Mathieu Le Nain. Groupés autour d'eux, voici un nombre imposant de ces artistes, leurs émules dans l'observation et la transcription sincères de la réalité, et dont plusieurs jusqu'ici étaient tombés dans un injuste oubli.

Entre tous ces peintres, le plus curieux et le plus personnel, mais aussi, il faut l'avouer, encore assez énigmatique, et dont des critiques français et étrangers, parmi lesquels M. H. Voss, du Musée de Berlin ,se sont attachés depuis quelques années à préciser la physionomie, est ce Georges de la Tour, de Lunéville, dont le Louvre acquit en 1926 une *Adoration des bergers* remarquable par ses qualités de réalisme et de style et ses effets de clair-obscur. Autour de cette œuvre, MM. Jamot et Sterling, s'appuyant sur les données déjà recueillies et sur leurs propres observations et déductions, ont réussi à rassembler une douzaine de toiles, signées ou non, venues de divers musées ou collections particulières, qui constituent à l'heure actuelle à peu près tout le bagage qu'on peut attribuer à l'artiste, et qui sont la grande révélation de l'exposition de l'Orangerie. Elles nous montrent un peintre ayant subi probablement dans sa jeunesse, au cours d'un séjour à Rome ou

dans les Pays-Bas, l'influence du Caravage et de Gentileschi ou des caravagistes hollandais Terbruggen et Honthorst, et s'attachant, comme ceux-ci, aux subtils problèmes du clair-obscur, dans une manière bien à lui. C'est avant tout un styliste, dit avec raison M. Sterling, mais qui ne perd jamais le contact avec la réalité; « son puissant éclairage accuse les valeurs avec netteté, mais sans la moindre brutalité; sa gamme de couleurs, où le cinabre revient souvent, est rare et toujours harmonieuse ». Par la simplification du sujet, les raffinements de l'éclairage, le sentiment dont il baigne ses compositions, il mérite une des premières places parmi les peintres de cette époque. Le fait qu'une de ses toiles, le *Saint Sébastien pleuré par sainte Irène*, ait pu être attribuée à Vermeer en dit long sur sa valeur. (Un autre tableau, le célèbre *Joueur de vielle* du Musée de Nantes, une des œuvres les plus discutées qui soient dans l'histoire de l'art, attribuée successivement à Murillo, à Velasquez, à Mayno, à Zurbaran et, en dernier lieu, à l'Italien Rizzi est rendu également par les organisateurs de l'exposition et M. Voss à Georges de la Tour à cause de ses ressemblances avec le *Saint Jérôme pénitent* du Musée de Stockholm; mais nous avouons humblement ne pas apercevoir dans ces deux toiles les analogies de facture et de couleur que nos éminents confrères y découvrent avec les autres peintures signées de notre artiste). Celui-ci a traité tour à tour avec une égale maîtrise, des scènes diurnes, dont la plus marquante est *Le Tricheur* (ou *L'Enfant prodigue au milieu des courtisanes*) et des scènes nocturnes ou à éclairage artificiel (les plus originales entre toutes ses œuvres) comme l'*Adoration des bergers*, du Louvre, *L'Ange apparaissant à saint Joseph endormi*, *Le Reniement de saint Pierre*, *Saint Pierre délivré de sa prison*, *L'Education de la Vierge*, *Saint Sébastien pleuré par sainte Irène* et une toile exquise *Le nouveau-né*, chef-d'œuvre de ce groupe.

Outre cette révélation, l'exposition nous en apporte bien d'autres dont l'intérêt, pour n'être pas aussi capital, n'en est pas moins très vif, par exemple la remise en lumière des peintres langrois Tassel (auteur d'un admirable portrait de *Catherine de Montholon, fondatrice des Ursulines de Dijon*), et Jean Michelin, égal des Le Nain dans sa *Charrette du boulanger;*

de l'excellent portraitiste Laurent Fauchier, d'Aix-en-Provence, et de son émule troyen, Ninet de Lestin; du peintre strasbourgeois de natures mortes Stoskopff; des Toulousains Robert Tournier et Antoine Rivalz, lequel portraitura d'un pinceau sincère *L'Apothicaire des Cordeliers*, tandis que le Troyen Jean Chalette retraçait les effigies des capitouls; du Parisien Quesnel, auteur d'une charmante *Jeune fille jouant de la guitare*; du Tourangeau Claude Vignon, qui peignit à la fois des scènes familières (*Les Adieux*) et des sujets sacrés; d'un certain Baugin, qui ne figure dans aucun dictionnaire et dont on ne connaît que les deux natures mortes, signées de son nom, qui figurent à l'exposition; d'un J. Linard, qui se trouve exactement dans le même cas; de la Parisienne Louise Moillon, qui peignit également des natures mortes; enfin d'inconnus comme l'auteur d'une figure de *Savetier dans son échoppe* qu'on a attribuée autrefois à Carel Fabritius et qui est plus probablement l'œuvre d'un artiste français du Nord ayant séjourné en Hollande et ayant été en contact avec l'école de Delft; etc.

Mais à côté de cet hommage aux oubliés l'exposition n'a pas omis celui qui était dû aux maîtres plus célèbres qui traitèrent des sujets du même genre; elle nous montre des œuvres typiques du Valentin (*Un Concert, Les Tricheurs*), de Simon Vouet, de Sébastien Bourdon, de Jacques Blanchard, du peintre de batailles Jacques Courtois, de Jouvenet, de La Hire, du portraitiste Claude Lefebvre, de Charles Le Brun, d'Eustache Le Sueur (*Saint Bruno en prière*), de Philippe de Champaigne (*Une religieuse sur son lit de mort, La petite fille au faucon* et l'admirable ex-voto *La sœur Catherine de Sainte-Suzanne avec la mère Agnès*), de Poussin (avec son propre portrait), des paysagistes Gaspard Dughet et Claude Lorrain, etc.

Telle est cette exposition, d'un intérêt si puissant et si captivant, si fertile en enseignements. Tous ceux qui la verront, et particulièrement les historiens d'art, seront grandement reconnaissants à ceux qui l'ont organisée d'une leçon si instructive et souhaiteront que les musées nationaux nous en donnent souvent de semblables.

§

Le deux centième anniversaire de la naissance du savoureux écrivain Nicolas-Edme Restif de la Bretonne, peintre, lui aussi, des mœurs villageoises de son temps, et dont le chef-d'œuvre, *La Vie de mon père*, est comme l'équivalent en littérature des tableaux des Le Nain dont nous parlions tout à l'heure, a incité le nouveau conservateur du **Musée Carnavalet,** M. Jean-Louis Vaudoyer, dont on sait la curiosité d'esprit, à organiser dans quelques salles de ce musée une petite exposition de documents relatifs à cet écrivain à la fois trop célèbre et trop ignoré, parmi lesquels des gravures illustrant les éditions de ses écrits, à quoi s'ajoutent des peintures comme la *Malédiction paternelle* et la *Laitière* de Greuze qui inspirèrent Restif, et des estampes de Debucourt, Jeaurat, Lavallée-Poussin, Raguenet, Gabriel de Saint-Aubin, J.-J. de Boissière, J.-B. Huet, Lavreince, Lépicié, Mallet, Moreau le Jeune, Sergent-Marceau, Augustin de Saint-Aubin, qui retracent des scènes et des types du Paris populaire d'alors, et avec lesquels contraste un second ensemble évoquant le Paris mondain, constitué par quinze précieux dessins lavis d'aquarelle de Carmotelle qu'on avait admiré l'an dernier dans une exposition à la galerie André Weil et que leur possesseur, le célèbre romancier anglais l'Honorable Maurice Baring, a généreusement offert à la Ville de Paris. Portraits de grandes dames et réunions mondaines comme celle où nous voyons Mozart père accompagnant de son violon son enfant: le petit Wolfgang jouant du clavecin et sa sœur Annette chantant, nous transportent au milieu de la société aristocratique de l'époque.

Inaugurée le jour même où nous écrivons, cette charmante exposition ne peut, malheureusement, être l'objet ici que de cette mention succincte; ces quelques lignes suffiront néanmoins, nous l'espérons, à inspirer à nos lecteurs le désir de la visiter (2).

§

Au **Musée Galliera,** l'exposition générale d'art appliqué, qui s'est ouverte le 20 novembre, comporte, comme principale attraction, une intéressante rétrospective de l'œuvre du scul-

(2) Elle restera ouverte jusqu'à la fin de janvier.

pteur Rupert Carabin, ce robuste artisan du bois dont les originales créations, avec celles de Gatté, marquèrent, à partir de 1892, une si heureuse réaction contre la tyrannie de l'éternelle imitation des styles anciens et contribuèrent si efficacement au renouveau de l'art du meuble.

§

Au **Musée d'ethnographie,** se sont ouvertes, depuis notre dernière chronique, plusieurs expositions nouvelles que, faute de place, nous ne pouvons aujourd'hui que mentionner brièvement: dans les galeries de l'Afrique noire, un copieux ensemble d'objets de toute espèce évoquent l'art et les mœurs du Dahomey; — ailleurs, les résultats des recherches effectuées par M. G. Waterlot à Madagascar et dans l'Ouest africain, d'où il a rapporté notamment des xylographies reproduisant les décorations d'anciens bois de lit de l'Imérina, des pendeloques et parures de perles en pierre dure ou en verre malgaches, et les curieux bas-reliefs allégoriques qui ornaient les palais royaux dahoméens; — de belles photographies exécutées par M. Henry de Monfreid au cours de sa dernière croisière en Mer Rouge; — les résultats de la mission de M. et Mme Soustelle chez les Indiens du Mexique: les Otomis dont la race précéda celle des Aztèques, et les Lacandons, derniers descendants des Mayas; — une importante et très belle exposition ayant trait à la vie des Esquimaux et à leurs productions, — exposition à laquelle s'est ajoutée le même jour l'ouverture d'une salle spécialement consacrée à Madagascar constituée à la fois par les anciennes collections du musée et des dons ou prêts de MM. Catat, Petit, Decary, Waterlot et G. Grandidier, et réunissant les productions les plus caractéristiques des diverses contrées de la grande île.

§

Enfin, le **Musée du Jeu de Paume** nous a montré deux ensembles de sculptures monumentales d'un artiste de Buenos-Ayres, M. José Fioravanti, exécutées pour les monuments de deux anciens présidents de la République Argentine: Nicolas Avellaneda et Roque Saenz Peña, figures et hauts-reliefs allégoriques d'un art singulièrement robuste, taillés directement

dans la pierre, et offrant une grandeur, une noblesse et une simplicité qu'on voudrait seulement un peu moins rigides.

§

La dilapidation des trésors du **Musée de l'Ermitage** de Pétrograd continue: récemment, le gouvernement soviétique a vendu au **Musée Métropolitain de New-York,** pour la somme de 250.000 dollars, soit près de 4 millions de francs, la célèbre petite toile de Watteau, *Le Mezzetin,* un des tableaux les plus exquis du maître et la plus parfaite des diverses versions qu'il s'est plu à donner — notamment dans le charmant tableau du Musée Condé à Chantilly et dans *La Surprise* du palais de Buckingham — de cette figure d'homme jouant de la guitare.

Mémento. — Les Editions Van Oest viennent d'ajouter à leur magnifique publication *Les Trésors des Bibliothèques de France* un nouveau tome — le quatrième — qui réserve aux bibliophiles et aux curieux des jouissances non moins rares que les précédents. Il suffira, pour en juger, du rapide sommaire que nous allons en donner: dans la section des autographes, d'étonnants fac-similés de la célèbre lettre de Rabelais à Guillaume Budé vue à l'exposition Rabelais à la Bibliothèque Nationale (avec notice de M. J. P.), d'une page du manuscrit original des *Maximes* de La Rochefoucauld (avec une étude de M. Jean Marchand) et du recueil manuscrit de Charles Perrault, *Le Faux Galant et la Vraye Coquette* conservé à Chantilly; — dans le domaine de la bibliophilie, des études de MM. B. Aude, Joseph Girard, L. Batiffol et Robert Caillet sur les « vrais bibliophiles » que furent à Aix le marquis de Méjanes, à Avignon Calvet et Requien, à Paris le marquis de Paulmy, à Carpentras Mgr d'Inguimbert; un article de M. Pol Neveux sur la diversité des bibliothèques de nos provinces; — dans le domaine des manuscrits, des études accompagnées de nombreuses reproductions en noir ou en couleurs de M. A. Auriol sur deux missels enluminés du xiv[e] siècle de la Bibliothèque de Toulouse et de M. l'abbé Leroquais sur un bréviaire de Saint-Victor de Marseille (xv[e] siècle), de M. J. Malo-Renault sur un *Chansonnier* de l'école du miniaturiste Jean Pucelle à la Bibliothèque de Montpellier; de M. E.-L. Van Moé sur un très beau manuscrit italien à peintures des *Triomphes* de Pétrarque à la Bibliothèque Nationale; — dans les sections médailles et reliures, une étude de M. Robert Caillet sur les riches casiers de médailliers aux armes

des Fabri et des Peiresc conservés à la Bibliothèque Inguimbertine de Carpentras, des articles de M. E. Dacier, E. Droz, Hobson, L.-M. Michon sur diverses reliures précieuses; — dans le domaine de la gravure, une étude de M. P.-A. Lemoisne sur une xylographie de la fin du xve siècle représentant le monogramme du Christ et la Madeleine pénitente décorant le couvercle d'un coffre au Musée Calvet d'Avignon, et un article de M. R.-A. Weyart sur trois vignettes d'après Bérain. L'art moderne à son tour est représenté par une étude du regretté Richard Cantinelli, sur les plafonds de Delacroix à la Chambre des Députés, et par des estampes originales de MM. Bouneau, Robert Canis, et de Mme Lewitzka. Une notice émue de M. Dacier sur celui qui dirigeait avec lui cette publication et y prodigua les trésors de son érudition, le regretté Richard Cantinelli, décédé il y a deux ans, ouvre ce beau volume.

Et voici encore, sous ce rapport de la mise à la portée de tous des richesses de nos collections publiques, la série des cartes postales illustrées mises en vente par la Bibliothèque Nationale. Nous avons déjà annoncé celles qui reproduisent les chefs-d'œuvre du Cabinet des Estampes; voici maintenant une pochette où sont réunies, reproduites *en couleurs,* dix miniatures, choisies parmi les plus belles, de manuscrits célèbres de cette même bibliothèque du VIIIe au XVIe siècle, depuis l'*Evangéliaire de Charlemagne* jusqu'aux *Heures d'Anne de Bretagne,* en passant par la *Bible de Charles le Chauve,* le *Psautier de saint Louis,* les *Grandes Chroniques de Saint-Denis,* les *Antiquités judaïques* de Josèphe enluminées par Jean Fouquet, etc. La perfection de ces reproductions fait de chacun de ces fac-similés une exquise œuvre d'art.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Georges Planes-Burgade : *Bordeaux,* Librairie Raymond Picquot, Bordeaux. — Jacques Daurelle : *Vence et ses monuments,* Editions de la Vieille Provence, Vence.

Le volume que vient de publier M. Georges Planes-Burgade sur **Bordeaux** est un ouvrage des plus remarquables; il est de grand format, abondamment illustré, et fait grand honneur à la librairie bordelaise. Après une préface de François Mauriac, l'avant-propos nous montre comment le commerce et le vin ont influé sur la physionomie locale. Classique, romantique, médiévale et moderne, Bordeaux est tout cela à la fois, ces contrastes frappent les visiteurs. Nous rapporterons ici deux citations, la première de Stendhal:

Bordeaux est, sans contredit, la plus belle ville de France. Lorsque, vers minuit, par un beau clair de lune, on sort de la rue Sainte-Catherine et que l'on voit à droite cette magnifique rue du Chapeau-Rouge, à gauche la rue des Fossés-de-l'Intendance, en face la place du Théâtre, au delà les allées de Tourny et les échappées sur les quinconces plantés d'arbres, on se demande si aucune ville au monde offre des aspects plus imposants.

Victor Hugo, d'autre part, nous dit:

Bordeaux est une ville curieuse, originale, peut-être unique. Prenez Versailles et mêlez-y Anvers, vous avez Bordeaux; j'excepte pourtant du mélange — car il faut être juste — les deux plus grandes beautés de Versailles et d'Anvers, le château de l'un et la cathédrale de l'autre.

De la première ville, Burdigala, il n'est rien demeuré, les derniers monuments romains disparurent sous Louis XIV; la conquête normande avait entièrement détruit la cité. Au XIe siècle, on la restaura et Guillaume de Poitiers en fit la capitale d'un véritable royaume; c'est de cette époque que datent les églises Saint-Seurin, Sainte-Croix et les parties anciennes de la cathédrale Saint-André. Le voyageur arrivant à Bordeaux par la route de la rive droite traverse la Garonne sur un pont de pierre, dû à Napoléon Ier. Sa longueur est de 486 mètres et sa largeur de 15; les sept arches du milieu, de dimensions égales ,ont 26 m. 49 de diamètre; les autres vont en décroissant vers les extrémités. Par une heureuse innovation, on a pratiqué à l'intérieur du pont une multitude d'alvéoles qui le rendent plus léger et permettent de surveiller et réparer toutes les parties, sans arrêter la circulation. Pour gagner le centre de la ville, on passe une porte de belle allure qui a deux noms: porte des Salinières ou de Bourgogne; elle date de 1751.

L'église Sainte-Croix est un des plus anciens édifices religieux de la cité. Malheureusement, la façade en a été remaniée et dénaturée par l'architecte Abadie. L'abside a conservé sa pureté originelle; l'intérieur est sévère; les voûtes, refaites au XIIIe siècle, semblent avoir perdu leur envolée.

Saint-Michel élève vers le ciel une belle flèche de pierre de 109 mètres de haut; l'église est de style gothique; l'aspect extérieur en est gracieux. La façade septentrionale est la

plus remarquable; elle offre un magnifique portail, surélevé de vingt marches et peuplé de nombreux personnages. L'intérieur comporte trois nefs entourées de quinze chapelles; la chaire est très belle, en acajou et marbre; nous signalerons encore un groupe de « sainte Ursule abritant les onze mille vierges »; un haut-relief du XVe siècle représentant la « Mise au tombeau » ; une piéta, des panneaux, des grilles, etc., Un caveau renferme une collection de « momies » très visitée provenant d'un ancien charnier, mais dont le spectacle est horrible. D'une ancienne enceinte il est resté la porte Saint-Eloi, qu'on dénomme aussi la « Grosse Cloche » et qui faisait partie de l'ancien hôtel de ville. De la place Pey-Berland, on peut contempler l'ensemble de la cathédrale. Au premier plan se dresse, isolée, la tour Pey-Berland, abondamment sculptée; elle date de 1440. A quelques pas, Saint-André dresse son énorme masse qui comprend deux parties bien distinctes. La nef est la seule qui remonte au XIe siècle; l'abside, le chœur et le transept ont été élevés de 1260 à 1310. La plus belle façade se trouve au nord; elle est surmontée de deux aiguilles de 81 mètres. L'intérieur, qui a perdu l'effet de ses vitraux, vaut d'être longuement visité pour ses œuvres d'art. La basilique Saint-Seurin a des origines très anciennes et que l'on peut situer au début du christianisme en Guyenne; c'est un des édifices les plus curieux de Bordeaux. La ville offre encore de beaux hôtels anciens, des vieilles maisons, des fontaines remarquables, à côté d'édifices plus modernes, comme le théâtre, etc.

Il nous faut mentionner également des promenades uniques, comme les allées de Tourny et les Quinconces. Le port mérite de même d'être signalé.

C'est en Provence que nous conduit M. Jacques Daurelle avec le volume **Vence et ses Monuments** d'après les archives locales. Vence est une très curieuse vieille ville qui remonte aux Ligures. L'ouvrage commence sa visite par les fontaines. La source qui alimente les deux principales fut captée par les Romains; elle est très abondante. Des remparts et des portes enserrent l'ancienne cité; malheureusement, l'enceinte est peu visible sur la majorité de son parcours; il ne faudrait pas beaucoup de travail, d'ailleurs, pour la dégager, et ce

serait alors une curiosité véritable. Un procès dit des Régales dura quinze ans, au XVIII[e] siècle, à propos justement du droit de possession de ces remparts. En définitive, ils demeurèrent à la communauté. Vence compte aujourd'hui cinq portes, dont les deux plus anciennes sont la porte Nord et la porte du Midi. Celle dite du Siège est du XVIII[e] siècle. On lui donne indifféremment plusieurs noms. De l'ancien évêché il n'est resté qu'une grande bâtisse appuyée sur deux arcades; la partie nord doit dater du XIII[e] siècle; on trouvera dans le volume, à ce propos, une longue liste des évêques. Ce sont ensuite les anciens hôtels de ville: la maison du Saint-Esprit et la maison Issert, avec également une liste des maires. La cathédrale est très ancienne, elle a pris la place d'un ancien temple consacré à Mars et à Cybèle. Reconstruite au cours des temps, il est difficile de lui attribuer un âge; son style la fait remonter à l'époque romane; elle est d'ailleurs fort petite; son mobilier n'a rien de spécial, à part de belles stalles sculptées. L'édifice est surmonté d'un clocher fortifié du XIII[e] siècle. Le trésor était important, mais tout le métal précieux en a disparu à la Révolution; il n'y est demeuré que de beaux vêtements sacerdotaux, un grand incunable, etc.

Des chapitres encore parlent du presbytère et des curés, de l'ancien grand séminaire, des deux châteaux, dont le plus ancien est place Georges-Clemenceau; des autres différentes places qui existent dans la ville; de l'hôpital Saint-Jacques; des chapelles, au nombre de sept, sans parler des chapelles rurales, plus nombreuses, ainsi que de Vence moderne. Le volume comporte de nombreuses illustrations. Après Bordeaux, dont nous avons parlé en commençant, Vence est véritablement un endroit qui mérite d'être visité.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Lamartine et ses éditeurs. — Hugo, qui s'enrichit, passe pour avoir ruiné ses éditeurs. Lamartine, qui se ruina, aurait-il enrichi les siens? Galant homme, il n'a cessé, en tout cas, de se louer d'eux et de les traiter en amis, jusqu'au jour où il se fit son propre éditeur dans le dessein avoué d'y gagner le pain de sa vieillesse.

Naturellement, il ne trouva pas d'abord chez eux un accueil plus facile que la généralité des débutants. C'est ainsi que Didot lui rendit en 1818 le manuscrit des *Méditations,* en lui disant que cela ne ressemblait à rien de connu et qu'il ne pouvait donc obtenir l'audience d'un public habitué jusque-là à choisir entre Delille et Parny. Ce premier volume de vers fut imprimé aux dépens de l'auteur, conformément à la règle immuable du genre. La maison Didot devait d'ailleurs se revancher ensuite en faisant à son tour au poète des avances qui furent accueillies.

Dans un « journal littéraire » entrepris par lui le 1er janvier 1851 et qui dura un an, *Les Foyers du Peuple* (bureaux: rue Richelieu, n° 85), je trouve le discours que Lamartine prononça lors d'un banquet que lui offrirent « ses anciens et ses nouveaux éditeurs » fraternellement groupés à ses côtés. Ils étaient six: MM. Furne, Lecou, Lippart, Gosselin, Pagnerre et Firmin-Didot. Aux toasts « de félicitations et de reconnaissance » portés par ces trois derniers, qui voulaient sans doute, après avoir tué le veau gras, célébrer le retour de l'enfant prodigue aux lettres naguère délaissées pour la politique, l'auteur des *Girondins* répondit sur le ton le plus cordial, on va en juger. Cette page oubliée, enfouie dans une feuille éphémère et devenue rare, est un véritable hymne de reconnaissance à la race des éditeurs; elle constitue donc un document précieux pour l'histoire de la « chose littéraire ».

Messieurs, — commença-t-il, — c'est une grande et heureuse idée que celle de réunir dans cette fraternité des professions les éditeurs et l'écrivain dont ils ont imprimé, illustré et propagé les ouvrages depuis vingt-cinq ans dans le monde.

Le plus ancien de mes éditeurs [c'était Gosselin], en se reportant aux jours de notre jeunesse, vient de m'exprimer votre reconnaissance pour l'activité que mes faibles travaux ont donnée en France à vos industries. Cette reconnaissance, laissez-moi vous en renvoyer la moitié; car, si j'ai fait mes œuvres, c'est vous qui avez fait mon nom.

C'est à vous, en effet, à votre activité, à votre probité, à votre zèle pour la propagation des ouvrages de l'esprit, à la perfection de votre art, aux illustrations par lesquelles vous avez ajouté un nouveau prix à mes pages, que je dois en grande partie la multiplication et la circulation de mes poésies et de mes écrits. Je

fus poète, je fus écrivain, je fus orateur, je suis publiciste, journaliste même, dans l'acception la plus isolée et la plus indépendante du mot. A tous ces titres, j'ai trouvé et je trouve parmi vous, non de simples éditeurs, mais des collaborateurs et des amis; amis de la bonne et de la mauvaise fortune, amis que je n'ai point répudiés quand le hasard m'a porté à des dignités inattendues; amis que j'ai retrouvés en descendant du pouvoir, qui m'ont appris par leur exemple, ainsi que me le rappelait à l'instant l'illustre héritier des Didot, que le travail était la première des dignités.

Mais ce n'est pas seulement la gloire de leur nom que les poètes, les historiens, les publicistes doivent à cette profession des éditeurs que j'ai appelée autrefois la noblesse des industries. Ils leur doivent quelque chose de plus, messieurs, ils leur doivent, dans les temps modernes, cette indépendance de sentiments, cette dignité de caractère et cette fierté d'attitude devant la puissance, qui conviennent si bien à ceux qui cultivent la pensée, et qui doivent dignifier en eux les lettres.

Cette indépendance, que des moyens d'existence modestes mais suffisants contribuent tant à assurer aux caractères, les grands poètes, les plus splendides génies, les plus immortels écrivains des temps antiques et des époques récentes n'en donnèrent malheureusement pas toujours l'exemple à leur temps et à la postérité. Pendant que leur génie s'élevait, leur âme était souvent abaissée par leur fortune. Horace et Virgile, ces noms que rien ne saurait diminuer ni grandir comme poètes, seraient néanmoins plus grands aux yeux des philosophes s'ils n'eussent été ni les courtisans de Mécène, ni les complaisants du palais d'Auguste. Dans notre propre pays, sous notre plus beau règne, ces Corneille, ces Racine, ces Boileau, ces La Fontaine font souffrir la dignité et l'indépendance du caractère civique, par les complaisances d'esprit et de cœur que les tristes nécessités de leur existence et celles de leur famille leur imposaient envers les rois, les cours, les favoris, les financiers même du temps, devant lesquels ils s'inclinèrent plus bas qu'il n'est permis au génie ou à la vertu de s'incliner. Grâce à vous, grâce à cette large et honnête rémunération des travaux de l'esprit que nous vous devons, et dont vous êtes les créateurs et les dispensateurs, de pareilles servilités d'esprit seraient inexcusables dans les hommes de lettres d'aujourd'hui. Le génie était serf, vous l'avez émancipé.

Mais si vous avez émancipé le génie de ses complaisances et de ses servitudes envers les puissants ou les heureux de ce monde, vous avez fait plus encore, vous l'avez émancipé de ce qu'Horace

appelait jadis: *res angusta domi*, c'est-à-dire des nécessités, des misères et des indigences de la vie d'homme de lettres. Si votre généreuse profession avait existé avant la fin du dernier siècle, Cervantès en Espagne, Camoëns en Portugal, le Tasse en Italie, et l'infortuné Gilbert en France, n'auraient pas mendié le pain du génie à travers les mers et les Apennins. Ils ne seraient pas morts sur les pailles fétides des hôpitaux ou des prisons, et leur dernier soupir, immortalisé souvent dans leurs beaux vers, n'eût pas été une plainte amère à la Providence et un reproche à leur patrie.

Permettez-moi donc, messieurs, d'associer la reconnaissance du siècle littéraire tout entier à la reconnaissance que je dois, plus qu'aucun autre, à vos industries, et de porter en finissant, du cœur autant que de la voix, un toast à la source de toute indépendance, de toute noblesse et de tout bien-être. Au Travail!

A l'Union du travail intellectuel et industriel!

A la Fraternité des professions!

A l'Esprit de famille entre les éditeurs généreux et les écrivains reconnaissants!

Tel est ce toast, empreint, en plus d'un passage, de l'esprit de 48, et qui pourra paraître désuet à certains. Quelle tenue, cependant, quelle élévation d'idées et de sentiments dans ces simples paroles! Quelle générosité de cœur et d'esprit! Quel désir de rendre justice à une profession souvent méconnue! Lui, du moins, a à cœur de ne point se montrer ingrat vis-à-vis d'éditeurs qu'il estime ses bienfaiteurs, et d'aucuns trouveront qu'il les couvre de fleurs avec exagération. Heureux temps où, selon la formule du poète des *Harmonies*, régnait « l'esprit de famille entre les éditeurs généreux et les écrivains reconnaissants »!...

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Elections à l'Académie de Belgique. — Deux chroniqueurs. Gustave Van Zype : *Le prologue du drame*; Charles d'Ydewalle : *Vienne et le destin des Habsbourgs;* Nouvelle Soc. d'Edit., Bruxelles. — Mémento.

Trois fauteuils étaient vacants à l'**Académie belge** de langue et de littérature françaises, parmi lesquels celui de la comtesse de Noailles, qu'il avait été fortement question, l'été dernier, de remplacer par Mme Colette. Mais ce projet n'a pas eu de suite, et ce sont trois Belges que l'Académie vient d'élire: le critique d'art ou pour mieux dire l'essayiste

Charles Bernard, qui signe du pseudonyme de *Gallo* de délicieux billets dans la *Nation belge,* un poète doublé d'un fonctionnaire, M. Frans Ansel, et un philologue choisi par la docte assemblée en raison de ses titres philologiques, M. Lucien-Paul Thomas, professeur à l'Université de Bruxelles: ce philologue est ,au surplus, doublé d'un esthète, et le fait est si rare qu'il me faut le signaler dès l'abord.

M. Charles Bernard est une des physionomies les plus vivantes des lettres belges: il a réussi à transposer — sans qu'il y ait en lui le moindre soupçon de cet esprit Beulemans qui est passé en force de proverbe! — le type d'écrivain très parisien au type d'écrivain très bruxellois. Mais ce Bruxellois, qui d'ailleurs habita Anvers fort longtemps, est l'homme de la ville artistique, journalistique, intellectuelle, élégante, — ce qui ne veut pas dire mondaine. On le rencontre partout où souffle l'esprit en ce terroir brabançon un peu somnolent, et, particulièrement, chez les peintres, chez les artistes d'avant-garde, dont il s'est fait le champion... Maigre comme Don Quichotte, olivâtre comme le plus andalou des caballeros, combatif au point que dans certaines joutes esthétiques on le voyait naguère encore conférencier et riposter dans la posture où le fleurettiste, après avoir engagé en sixte et feinté en quarte, repasse en sixte et se fend, ce qui est proprement le tour d'épée. Est-ce un homme, est-ce une flamme? On en doute à le voir. Lorsqu'on l'a lu, et que notamment on a potassé son dernier volume, *Les pompiers en délire,* on est bien sûr que c'est un homme infiniment intelligent, infiniment curieux de tout connaître, angoissé par l'assaut contradictoire de tous les problèmes, les esthétiques et les autres — et bien que poussé par un démon secret vers le modernisme sous toutes ses formes, même les plus outrancières, hésitant à conclure. Il a composé des vers harmonieux et chanté la Toscane: mais nul critique mieux que lui n'a rompu de lances en faveur d'un renouvellement des vieilles formules. Léon Daudet dont il est l'ami lui donne du génie; il possède en tous cas un rayonnement personnel extraordinaire, et pour qui le connaît, le romancier et l'essayiste ne se séparent pas du personnage lui-même, académicien depuis hier, et resté jeune infiniment par

sa fougue et le jaillissement d'une pensée qui sait le secret d'être toujours nuancée et délicate jusque dans l'hyperbole.

M. Frans Ansel, parnassien scrupuleux, est un écrivain à débit réduit, ainsi qu'il convient à un ciseleur de rimes. Il appartient à la direction des Beaux-Arts comme Mérimée dirigeait l'inspection des monuments historiques. Il a du conteur de la Vénus d'Isle l'aspect sec et distingué et le goût de la littérature vingt fois remise sur le métier. Là ne s'arrêtent pas les ressemblances: car si Mérimée eut le courage d'épouser jusqu'après le 4 septembre la cause de l'Empire et la délicatesse de mourir en le voyant déchu, M. Ansel a le beau courage de maintenir la primauté du vers métallique et de l'alexandrin en queue de paon, aujourd'hui ensevelis dans le cimetière d'un Sedan littéraire. Et s'il n'en meurt pas, ce n'est pas faute d'être blousé par les expressionnistes et autres fauves des rives de Senne.

Lucien-Paul Thomas professe la philologie romane, disions-nous, à l'Université de Bruxelles; et c'est un des rares professeurs de phonétique qui ait su faire de cette science si subtile et si ténue autre chose qu'un bourrage de crâne. Mais son principal titre littéraire, ce sont ses études sur Gongora, ce poète précieux espagnol qui a peut-être devancé Marini et donné sa forme la plus éclatante au cultisme. Gongora passa pour fou. Ce fou était un grand poète, mais il fallait qu'on l'expliquât, qu'on « l'entourât » amoureusement. M. Lucien-Paul Thomas le fit avec une sagacité, une science rares des littératures étrangères. Et c'était là mieux qu'une vaine besogne d'érudition, puisque Mallarmé, mort de la veille, Valéry, encore à fleurir à cette époque, montraient aux lettrés l'importance persistante de l'hermétisme dans le champ du lyrique, et la possibilité de concilier l'extrême recherche et l'extrême inspiration.

Un autre académicien, M. Gustave van Zype, journaliste et lui aussi excellent critique d'art, vient de réunir ses reportages de 1912 à 1914: **Le prologue du drame.** On n'y voit point défiler de tableau sur toile, mais ce sont des tableaux quand même, et de quel intérêt rétrospectif! Manœuvres d'avant-guerre en France, visions d'Alsace occupée, silhouette d'un Bulow ou d'un Guillaume II, panorama de

Wilhemshaven, horreurs annonciatrices de la guerre balkanique. Je signale, comme à méditer entre toutes, les pages consacrées au discours du prince de Bulow recevant les membres de la conférence interparlementaire de la paix. Cette éloquence engageante, cet art de doser les barbituriques qui doivent endormir définitivement l'ennemi de demain, nous en avons retrouvé les maléfices, hier encore, dans une autre voix allemande, dans une voix qui chante, elle aussi, le los à la paix universelle, non sans hâter l'usinage des engins de mort.

Très supérieurs aux reportages courants, d'une élévation de pensée et de style très remarquables, les articles de Gustave van Zype sont des modèles du genre. Travaillés de près, ils sentent l'époque où l'on soignait encore son « papier ». C'est une mode qui s'en va et dont le rappel date une œuvre : mais c'est un attrait de plus dans le cas présent, un attrait d'autant plus agréabe que par contraste les reportages d'un écrivain plus jeune, Charles d'Ydewalle qui nous parle de **Vienne et du destin des Hasbourgs,** apparaissent comme assez lâchés.

Nous avons dit ici même tout le bien que nous pensions de cet écrivain nerveux et verveux. Il a du trait et de l'allure; il est quelquefois haineux, quelquefois ému, mais toujours sobre et impassible en apparence; voilà qui fait les écrivains de grande classe. Mais il lui arrive d'écrire terriblement vite, et c'est d'autant plus dommage que ses visions de Hongrie anachronique et de Vienne en deuil de sa grandeur restent d'excellents morceaux, auxquels on ne peut reprocher que d'être présentés dans un certain tohu-bohu quant à la forme et au fond. C'est ainsi qu'un chapitre consacré par son titre à l'archiduc Otto de Hasbourg ne nous donne sur ce prince que quelques lignes; et ailleurs, dans un morceau au surplus extrêmement intéressant sur la vie aristocratique du Vienne de jadis, et sur le goût des magnats autrichiens pour la chasse, on lit ceci, à propos de l'archiduc François-Ferdinand: « *En* 1913, *l'Archiduc Ferdinand tua trois mille bêtes en une journée. Il mourut l'année suivante, assassiné.* »

Bon. Mais l'auteur veut-il dire que les perdreaux se sont vengés?

Nous nous refusons à le croire, de la part d'un écrivain qui prend l'histoire au sérieux. Et si nous signalons ces vétilles, c'est parce qu'il serait aisé d'en débarrasser un ouvrage plein d'intérêt et tout frémissant de vie.

MÉMENTO. — M. Pierre Bourg, aux Editions de la Phalange, Bruxelles, publie le tome V de son théâtre, *Blanche Neige*, une aimable féerie où de bons Robolds préservent une jolie princesse des embûches d'une odieuse bru.

Aux Editions de Belgique, Lucien Marchal, dans *Ceux du Sud*, étudie avec une indépendance audacieuse le problème ethnique de l'Amérique latine; sous le signe du même éditeur, la Finlandaise Charlotte Lilius publie un curieux recueil de contes, féministes comme il se doit, intitulés *Indépendante*.

ED. EWBANK.

LETTRES BRESILIENNES

Ribeiro Couto : *Poesia*, Civilizaçao brasileira à Rio, et œuvres diverses. — Monteiro Lobato: *Contos Pesados*, Companhia editora nacional, Sao Paulo. — *Emilia no pais da Gramatica, Novas Reinaçoes de Narizinho, Viagem ao Ceu*, même éditeur. — Mémento.

M. Ribeiro Couto a réuni dans un fort volume les poèmes qu'il avait primitivement présentés en deux recueils, *O Jardim das Confidencias* (1921), ensemble de ses compositions de 1915 à 1919, et pour celles de 1919 à 1922, *Poemetos de ternura e de melancolia* (1924). Pendant les dix années qui ont suivi ce dernier, il est venu faire un séjour asez long en France, prendre contact avec nos écrivains, participer le cas échéant, aux manifestations de la vie littéraire, et l'on n'a pas oublié sa silhouette haute et souple, ses cheveux ras et noirs, son regard à la fois malicieux et sympathique, dans le disque de cristal cerclé des lunettes, sa parole à la fois contenue et pénétrée de passion créatrice. Sur la page de titre de **Poesia,** la mention « de l'Académie brésilienne » suit son nom, ce qui nous rappelle certaines chroniques que lui consacraient l'an dernier les quotidiens sous le titre: « Rajeunissons l'Académie ». En ce qui nous concerne, nous n'allons pas ici vieillir M. Ribeiro Couto, parce que, précisément, ses poèmes n'ont pas vieilli. On constate en rapprochant les textes que la nouvelle édition ne présente avec la primitive que de rares divergences; un vers trop facile supprimé, un couplet sur « le cygne » et « le lac » éliminé avec raison, et

pour le reste, de menues corrections orthographiques comme *caidas* au lieu de *cahidas, sonolento* au lieu de *somnolento, lagrimas* au lieu de *lagrymas,* dociles sans doute aux règles de simplification adoptées par l'Académie brésilienne elle-même. Qu'aurait-on pu changer en effet au surplus! La poésie de Ribeiro Couto est essentiellement simplicité, franchise du sentiment, notation gracieuse du décor, reflet d'une vie émotive qui se réclame, pour justifier sa « confidence », du mérite d'être exprimée avec autant de spontanéité que d'art:

Le soleil de midi affole le paysage — Le ciel est très haut... La montagne toute proche — Eblouissements dans l'éclat intense du feuillage — Torpeur... et des jardins de banlieue déserte — aucun parfum ne vient dans la caresse de la brise.

...Sous la tonnelle où je lis à l'abri, — je me prends à rêver d'une femme un peu étrange — qui, à l'ombre d'un jardin de banlieue déserte — se serait endormie à regarder la montagne...

Quel désir de la voir dormir ici tout près!...

La sobriété dans le trait n'exclut pas une souplesse générale, une volupté harmonieuse de la forme, librement apparentée aux aspects du vers régulier. Il y a là un talent très personnel qui savait être novateur en écoutant surtout sa sincérité, et qui s'est fait une place à part dès ses débuts, parmi les « nouveaux », transfuges du parnasse, lequel avait réalisé au Brésil, en son temps, toutes les prouesses qu'on en pouvait attendre. Ses aptitudes « à voir dans l'éternel quotidien une trame de motifs réellement dramatiques », et « son penchant aux sujets humbles, dont la terrible trivialité augmente encore l'humanité des symboles », si bien notés par M. Ronald de Carvalho, il y a quelques années, dans ses pénétrantes *Estudos brasileiros,* s'accordent à merveille avec les suggestions de sa terre natale. Il a pris soin de nous renseigner à ce propos dans un autre recueil de poèmes *Noroeste e outros poemas do Brasil* (1933): « Je suis né près du port, entendant le bruit confus des embarcadères. — Les lourds chargements de café — Secouant les rues faisaient trépider mon berceau. » Ce port, c'est Santos, et d'autre part, il a consacré une étude détaillée à l'analyse des particularismes de l'Etat qui est sa province si l'on peut dire: *Espirito de Sao Paulo* (1932), montrant que « le trait fondamental du carac-

tère pauliste est le sens de la réalité », ce sens que lui-même ne perd jamais. Mais la capitale pauliste n'est pas seulement un centre d'affaires et de débats politiques; c'est aussi une ville universitaire. En outre, située sur le plateau de Piratininga, d'un climat relativement froid, elle a ses brumes et ses aspects de mélancolie, elle est hospitalière au rêve autant qu'à l'étude et à l'action. Le « nord-ouest » que chante Ribeiro Couto, ce n'est pas le nord-ouest fédéral qui se trouverait aux confins peu accessibles de l'Aere et de l'Amazonie, mais le nord-ouest de l'Etat de Sao-Paulo, où les voies ferrées portent maintenant sans grande fatigue, à travers les étendues jadis redoutables aux « bandeirantes », jusqu'au bord du fleuve Parana. De la vitre du wagon, il lit ces noms tour à tour indiens ou européens dont la sonorité l'amuse: Guatamba, Aracangua, Batury, petites stations qui, pense-t-il, « seront grandes villes quand je reviendrai ». Et devant le spectacle de l'expansion de l'humanité dans ces déserts où les malaises de la surpopulation ne seront pas à craindre avant longtemps, ce qui le trouble, c'est le côté sentimental de la question, la rupture de continuïté affective qui s'y révèle: ici, aucun des hommes d'âge mur que je vois ne peut dire: « O Nord-Ouest, ma terre natale! » Telle est bien la note fondamentale de sa poésie, un besoin de tendresse mêlée de fine volupté, note marquée également dans ses *Cançoes de Amor* (1928), et dans laquelle la mélancolie reste toujours imprégnée d'optimisme, comme il convient sous un ciel où toutes les heures de la nuit tiède sont également propices aux manèges des amoureux.

La femme, pour nous, est l'ennemie suprême — Quelle douceur d'y arrêter sa pensée — dans le silence de la chambre, écrivant un poème!... — Mais... quelle stérilité de regarder une fenêtre!

Sous la fenêtre j'ai passé des heures d'affilée. — Le matin va naître. Elle n'est pas venue. Je m'en vais. — Encore une nuit vaine dans ce sombre quartier... — Tout est fini à partir de maintenant!

J'enfonce dans les poches mes mains engourdies — Je regarde encore une fois et je pars vers le centre, — Marmottant une chanson dans les rues de Rio, — Voyant l'azur défaillir devant l'approche de l'aurore.

A cette rêverie sans morbidesse, que l'action normale con-

clut ou renouvelle, l'expérience de la vie apportait ses répliques, et M. Ribeiro Couto, pauliste avisé, s'est aperçu que l'observation lucide l'emportait hors du domaine de la poésie. Chronologiquement, ses premiers recueils de contes alternent avec les poèmes: *A casa do gato cinzento* (1922), *O Crime do estudante Baptista* (1922), *Bahianina e outras mulheres* (1927). Très divers dans le choix des sujets et des personnages, ils marquent nettement l'évolution vers la maturité d'un talent attentif à fixer les étapes de destinées de plus en plus complexes. L'auteur n'a pas prolongé indûment le cycle des émois de l'adolescence dont il avait su chanter les grâces et les troubles. Sans viser à devenir un virtuose du dénouement à surprises, sans rechercher les réussites de l'imbroglio savant, il s'est fait le spectateur sensible et compréhensif de la comédie et du drame que mènent les autres dans la course commune aux mensonges du bonheur. Ce sont le plus souvent des « histoires de femmes » dans les conditions de milieu, de climat, d'usages, particuliers au Brésil. M. Jean Duriau en a traduit plusieurs, dont *L'Eternel Mystère de tante Biluca*, l'un des plus caractéristiques et il doit en constituer prochainement un recueil. Ils le méritent par la couleur et l'imprévu. Toutefois, l'affirmation la plus décisive de l'orientation nouvelle de l'écrivain est un roman dans lequel s'épanouissent les mêmes qualités, intitulé *Cabocla* (1931). Le sujet du récit en lui-même n'est pas neuf, et serait même classé comme un poncif s'il était traité en éléments européens: un jeune citadin va faire un séjour hygiénique en pleine campagne, y courtise une petite paysanne « extraordinaire » de naturel, de beauté, de finesse, et s'en fait aimer secrètement. Tous les dénouements possibles sont usés. Mais en Amérique du Sud, l'idylle comporte des rajeunissements profonds. La petite paysanne, la « Cabocla » de souche indienne plus ou moins métissée, est « une sorte de Sainte Vierge brune, avec un petit visage rond où tout est gracieux et menu : le menton, la bouche, le nez. Seul large, le front au-dessus des yeux sérieux, fixes, noirs... Une petite femme de dix-huit ans, aux pieds petits, à la taille fine, mais avec une opulence marquée des seins ». D'autre part, le problème n'est pas de faire entrevoir l'adaptation de la paysanne à la vie bourgeoise, dénouement heureux ou

cause de rupture, puisque là-bas, c'est la campagne qui manque de maîtres. C'est le renversement des directions qui nous paraissent normales. Ayant su discerner tout cela, l'auteur nous apporte une version de la vieille histoire, amusée, fleurie, courageuse et inédite, qui conclut en donnant à la terre américaine un couple de défricheurs de plus, sans choquer le lecteur délicat. Nombre de romans sud-américains montrent l'homme rude en lutte avec la nature ou le milieu, caractère tendu en sens unique, primitif dans la puissance ou l'amollissement. Ici, le héros hésite, raisonne, sonde son cœur, vacille, et la femme défend son mystère, c'est un ouvrage d'analyse complexe. Un seul roman ne suffit pas à faire un grand romancier, mais il est de grands et féconds romanciers qu'on ne relit guère, et de jolis romans qui font isolément leur chemin. *Cabocla* est une œuvre de poète, mais d'un poète dont on réédite déjà les vers; on en fera de même de sa prose.

M. Monteiro Lobato s'est consacré depuis plusieurs années à donner une suite aux récits merveilleux qu'il avait inaugurés avec succès en 1925 par *Menina do Narizinho Arrebitado* et il nous envoie aujourd'hui quelques-uns des volumes illustrés qui continuent, pour la plus grande joie des enfants au Brésil, les aventures de la « petite au nez en trompette », de sa poupée, de Dona Benta sa grand'mère, *tiâ* Anastasiâ, la cuisinière négresse: **Viagem ao Céu, Emilia no Pais da gramatica, Novas Reinacoes de Narizinho.** L'auteur, qui a traduit Grimm et Lewis Carroll, déploie dans ce genre difficile l'imagination, le mépris de la vraisemblance et toute la fantaisie nécessaires. Le plus exotique de cette douzaine de livres c'est *O Sacy,* de données plus particulièrement brésiliennes, puisque le Sacy est un personnage de légende qui ne se trouve pas ailleurs, un négrillon unijambiste, gnome sautillant sur un pied et prodiguant les vilains tours aux pauvres gens. Il y a bien loin de cette littérature enfantine aux ouvrages antérieurs de M. Monteiro Lobato, dont on réédite une partie sous le titre de **Contos Pesados,** et qui allaient, vers 1918, à un tout autre public. Simple colon sur les pentes de la Serra de Mantiqueira en 1914, le futur auteur avait vu ses plantations détruites par les incendies allumés dans la

forêt des alentours, moyen primitif de déblayer le sol d'une végétation luxuriante, mais catastrophique pour les cultures de la région. Comme les incendiaires, électeurs du gouvernement, restaient impunis, le « sinistré » adressa au journal *O Estado de Sao Paulo* un si vivant exposé des faits, qu'on l'invita à récidiver. Docteur en droit, ex-fonctionnaire, M. Monteiro Lobato savait tenir la plume.

Voilà comment les choses s'enchaînent, expliquait-il dans la préface de *Urupès* (1918) et comment, par l'effet et par la grâce d'une demi-douzaine de Nérons à pieds nus, un livre de plus est venu au monde.

Ce livre et ceux qui l'ont suivi, *Ideas de Jeca Tatu, Onda Verde, O Macaco qui se fez Homem,* etc., sont consacrés à l'étude des coutumes, des types, des passions du peuple primitif aux côtés duquel il avait vécu. Satire et reportage s'y mêlent librement au conte, au fait-divers devrait-on dire même, sous la réserve que celui-ci n'est pas découvert en télégrammes fébriles, mais saisi du premier coup comme document d'humanité. La nature a beau offrir ses prodigalités sans mesure, Jeca Tatu (à peu près Joseph Tatou), végète dans sa misère, accroupi sur les talons près de sa cabane lézardée, récoltant juste pour les besoins de la mauvaise saison, et parasite de ses voisins. Aucune recherche d'art dans ses objets usuels, il ne chante pas, il n'est pas sain, il n'est pas heureux. C'est le type de l'inertie incurable « pareil à une souche de bois mort, un *urupé* » dont il a la couleur sombre. D'où se justifie au point de vue littéraire cette partie de l'œuvre de M. Monteiro Lobato, sous sa forme fruste. Auprès de Jeca Tatu, parmi les campagnards un peu évolués, c'est toujours le règne des superstitions néfastes, des accidents terribles nés de l'insouciance ou de l'incurie, des crimes obscurs, des passions obtuses. Beau domaine pour le conteur, qui ne reculait pas devant les apparences du paradoxe, car on gardait encore trace, en littérature, des illusions de « l'indianisme », des Tamoyos, chantés en 1857 par Gonzalves de Magalhâes, de l'Iracema si gracieuse de José de Alencar (1865), de la légende tupi du même auteur, *Ubirajara* (1875). Caitutu, Potyra, Maraba, héros et héroïnes de ce genre de compositions étaient beaux, sains, fiers et vaillants,

mais la réalité visible et navrante, dans cette zone caféière, c'était Jeca Tatu, dénué de tout. En mars 1919, prenant texte du livre de Monteiro Lobato, un homme politique de premier plan, Ruy Barbosa, n'hésita pas à dénoncer le danger social qui résultait de l'existence de cette catégorie de citoyens stylisés sous ce nom. Ce fut un beau sujet de controverses, car en d'autres régions, l'Indien s'est civilisé différemment. Auteur à succès dès lors, directeur de la *Revista do Brazil*, éditeur à Sao Paulo pendant quelques années, où il rendit de grands services en accueillant de jeunes talents et les faisant largement connaître, il a publié d'autres romans, parmi lesquels *O Choque das Raças*. Abordant un genre nouveau pour lui, il imaginait un développement numérique des nègres, aux Etats-Unis, surpassant celui des blancs, d'où renversement des majorités électorales, de la politique étrangère, anticipations conduites avec autant de logique que d'imagination. (M. Jean Duriau a donné, il y a quelques années, une traduction de ce roman dans la *Revue de l'Amérique latine*.) Histoires vécues, fictions brillantes, M. Monteiro Lobato a obtenu les plus grands succès de librairie dans son pays avec l'un et l'autre genre, et ses *Contos Pesados*, à notre époque de pseudo-surproduction où, en réalité, il existe des Jeca Tatu misérables et sous-alimentés un peu partout, pourraient être médités.

Mémento. — La place nous fait défaut pour étudier *Brejo das Almas*, recueil de poèmes de M. Carlos Drummond de Andrade, qui appartient à la phalange représentative du lyrisme jeune au Brésil, et dont nous aurons certainement à reparler. — *Lanterna Verde*, bulletin de la « Société Felippe d'Oliveira » est un recueil anthologique d'une présentation soignée, qui réunit des pages représentatives de plus de vingt auteurs et qui paraîtra périodiquement. Ainsi se constituera, sous l'égide et à la mémoire de Felippe d'Oliveira, une sorte de panorama documentaire de la vie des Lettres et des Arts. — *Festa*, revue mensuelle dirigée par Tasso da Silveira et Andrade Muricy, pourvue d'échos et de notes d'une vivante actualité, groupait aux sommaires de ses premiers numéros les noms d'écrivains de premier choix: Mario de Andrade, Tristao de Athayde, Cecilia Meirelles, Jorge de Lima, Hamilton Nogueira, etc., etc. Espérons que cette publication attrayante pourra se soutenir au delà d'une saison.

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

La conception nationale-socialiste de l'histoire. — *L'U. R. S. S., puissance d'Asie* (Le Document nº 1), Denoël et Steele.

La conception nationale-socialiste de l'histoire. — Le nouveau gouvernement allemand a entrepris, suivant un plan méthodique, de *façonner l'esprit de la jeunesse à l'image de son idéologie.* Jusqu'à présent, le seul domaine de l'enseignement envahi par les visées politiques allemandes était la géographie et son annexe spécialisée, la « géopolitique ». Le gouvernement du Reich vient de décider qu'un nouveau domaine de l'enseignement serait désormais soumis à *l'influence de la politique* : l'histoire, dont il veut faire un instrument docile de ses fins politiques. Dans le Bulletin officiel du Ministère prussien de l'Instruction publique « Zentralblatt für die gesamte Unterrichts-Verwaltung in Preussen » figure une circulaire dudit ministère ayant trait aux manuels scolaires d'histoire, alinéa 237 « Richtlinien für die Geschichtslehrbücher ».

Nous allons donner à nos lecteurs une analyse de cette circulaire, qui est particulièremen suggestive.

Le début expose certaines remarques générales relatives à l'enseignement de l'histoire dans les écoles. Elle préconise l'attribution d'une place de premier rang à la préhistoire, qu'elle définit, selon les termes mêmes d'un historien allemand, Kossina, « une science essentiellement nationale », et qui, mieux que toute autre, permet de faire apprécier à sa juste valeur la haute civilisation, aujourd'hui encore si méconnue, de « nos ancêtres germains ». Tout au long de l'histoire, depuis l'âge préhistorique jusqu'à l'époque la plus récente, il faut insister sur la *notion de race,* cette dernière étant en quelque sorte le terrain primitif (« Urboden ») sur lequel ont poussé tous les caractères propres tant des individus que des nations. Enfin, il ne faut pas négliger « l'idée raciale » par *opposition à l'idée internationale,* qui a empoisonné l'âme allemande pendant plus de mille ans.

L'enseignement de l'histoire doit également s'inspirer de l'idée de la *nationalité extensive* et se préoccuper non seulement de l'histoire de l'Allemagne à l'intérieur des frontières

de l'Etat, mais aussi du sort des Allemands résidant en *dehors des frontières* de l'Etat. A l'encontre des tendances actuelles, il n'y a pas lieu de donner le pas à l'histoire de la civilisation sur l'histoire politique.

L'enseignement de l'histoire doit cultiver la notion *d'héroïsme* dans son acceptation germanique et l'idée moderne du gouvernement des élites qui est particulière aux Allemands en tant que peuple germanique et renforce leur position en face d'un monde hostile.

Après ces remarques sur l'orientation de l'enseignement de l'histoire dans les écoles, la circulaire passe en revue dans le détail la composition des manuels scolaires.

Les manuels scolaires doivent donc commencer par la préhistoire de l'Europe Centrale (depuis l'époque glaciaire), en démontrant que les différentes civilisations sont l'œuvre des races primitives. Ce phénomène s'obscurcit plus tard du fait du mélange des races. Il faut ensuite attirer l'attention sur *l'extenson de la race nordique,* en faisant remarquer que *l'histoire de l'Europe est l'œuvre des peuples septentrionaux* et qu'on en voit la preuve non seulement dans les fouilles archéologiques de l'âge de la pierre et du bronze, mais également dans certains faits spirituels perceptibles à la science, tels que le développement considérable de la langue nordique (indo-germanique), qui a fait reculer devant elle les langues des autres races européennes.

L'histoire ancienne sera étudiée du point de vue de l'Europe centrale. Il sera fait allusion aux premières migrations de peuples au cours du cinquième millénaire avant Jésus-Christ, et l'on montrera que la civilisation sumérienne, — bien que l'origine des Sumériens n'ait encore pu être déterminée — révèle manifestement une certaine union avec des peuples nordiques, dont la preuve apparaît le plus clairement dans l'analogie des racines étymologiques. Cette analogie peut donc être expliquée en adoptant l'hypothèse d'une invasion de conquérants venus du Nord. L'histoire de l'Asie mineure a également subi l'influence prépondérante des peuples septentrionaux, tels que les Hindous, les Mèdes, les Perses et les Hittites. C'est à eux que l'on doit les hautes civilisations des

Hindous et des Perses. En revisant l'histoire de ces peuples, l'élève doit avoir l'impression d'évoluer *parmi des peuples frères.*

De même, dans l'exposé de l'histoire des peuples nordiques de l'*Italie,* il faut prendre l'Europe Centrale comme point de départ, afin de bien mettre en lumière la *parenté de race de ces peuples avec les Germains.* La lutte entre les patriciens et les plébéiens romains doit être considérée comme une luttte de races. Par là s'explique la violente opposition contre les mariages entre patriciens et plébéiens. Mais, au cours de guerres continuelles, l'élément nordique de la population romaine périt presque entièrement. Au temps de Tibère, il ne survivait à Rome que six familles descendant des anciens patriciens. La grande majorité des habitants de l'Italie était composée de descendants des esclaves orientaux. Cette situation sans espoir est à l'origine de la conception stoïcienne du monde chez les Romains.

L'importance des invasions germaniques réside dans le fait qu'elles ont infusé au mélange de races de l'empire romain du sang nordique frais et pur. Il en résulta une nouvelle floraison de la civilisation dite médiévale dans les pays où les peuples germains s'étaient installés à demeure, c'est-à-dire en Espagne, en France, en Angleterre et dans l'Italie du Nord (la circulaire cite explicitement l'Italie du Nord, en indiquant que l'Italie méridionale n'entre pas en ligne de compte).

Il faut ensuite insister tout particulièrement sur le plus grand événement du moyen âge allemand qui est la « réoccupation » des territoires à l'est de l'Elbe.

Toutefois, pour expliquer la division de l'Allemagne au moyen âge, la circulaire fait remarquer que la notion de nationalité et de race (das Völkische) ne conduit nullement à un jugement sévère sur le moyen âge, puisque cette période a vu se réaliser la plus vaste expansion de la puissance germanique et que, d'autre part, en aucune contrée, il ne fut possible à cette époque de constituer des états nationaux, témoin la France d'alors.

Ce n'est que plus tard qu'apparaît la tendance à la formation d'un Etat national. Mais auparavant, dès le début des temps

modernes, des influences internationales se font jour qui entraînent l'altération par des éléments étrangers (Uberfremdung) du sang allemand, de la langue allemande, du droit allemand, du système politique et philosophique allemand. Afin de lutter contre cette tendance, il faut cultiver la conscience nationale allemande, que revigorent des forces nouvelles, issues de la connaissance de l'histoire des aïeux. La conscience des caractères originaux de la race (Arteigenes) entraîne la perception des liens du sang, qui unissent les Allemands à leurs compatriotes résidant dans les territoires frontaliers ou même étrangers. C'est grâce à elle également qu'on parviendra à persuader les autres pays germaniques que *les peuples nordiques devraient former comme une seule grande famille* (Schicksalsgemeinschaft), dont le maintien est la condition de l'existence de toutes les civilisations nordiques supérieures (Nordische Hochkultur).

On étudiera avec un soin tout particulier les deux dernières décades, en soulignant « la lutte formidable de la nation allemande contre tout un monde d'ennemis, l'écrasement de sa force de résistance par des forces hostiles à la patrie, l'humiliation de la nation par le « Diktat » de Versailles et l'application du système libéral et marxiste, puis l'éveil de la nation depuis la lutte dans le bassin de la Ruhr jusqu'à la victoire du national-socialisme, avec ses idées de libération et de reconstitution de l'unité allemande à Potsdam ».

Les principes que nous venons d'exposer et qui figurent dans la circulaire du ministre prussien de l'Instruction publique, sont exactement conformes à l'idéologie nationale-socialiste. L'enseignement de l'histoire doit approfondir chez les enfants le sentiment de la race et de la nationalité. La circulaire recommande, pour servir de base scientifique à l'enseignement de la préhistoire, les théories de Kossina et Gunther, « Rassengeschichte des hellenischen und römischen Volkes ». En bref, elle contient les principes de l'historiosophie nationale-socialiste.

Certes, il serait vain de discuter les différents points de la circulaire. Mais en ce qui concerne l'Italie, il est permis de douter que l'idéologie fasciste se montre satisfaite d'une pareille conception du passé de l'Italie. La réprobation manifes-

tée à l'égard du dernier siècle de l'histoire allemande et de toute la période romantique, ainsi que le silence de la circulaire au sujet de l'ère tant glorifiée jusqu'alors de Bismarck et des Hohenzollern, est également très caractéristique. Il faut en chercher la raison évidente dans l'attitude hostile du mouvement national-socialiste à l'égard des forces qui ont gouverné l'histoire allemande durant cette ère.

La philosophie nationale-socialiste de l'histoire est caractérisée par cette conclusion poussée à l'absurde, aux termes de laquelle *toutes les conquêtes de la civilisation européenne doivent être attribuées à la race germano-nordique.* Depuis les premiers faits historiques jusqu'à ces tout derniers temps, en passant par l'histoire de la Perse, de la Grèce et de Rome, tout ce qui s'est fait de grand et de bien a été, — selon cette conception simplifiée des choses — l'œuvre des *Germains nordiques.* Toutes les décadences et toutes les catastrophes sont dues à l'altération de la race nordique par le mélange avec d'autres races.

Ce qu'on ne saurait refuser à un pareil programme d'enseignement de l'histoire, c'est une hardiesse indéniable, qui ne recule devant aucune absurdité et n'hésite nullement à contredire, d'une manière flagrante, les résultats les plus irréfutables des recherches historiques.

AMBROISE GOT.

§

La nouvelle publication de la maison d'éditions Denoël et Steele, dénommée **Le Document,** nous promet d'être un périodique « objectif ». Son premier numéro, consacré à l'U. R. S. S., se présente sous la forme d'une sorte d'album de très grand format, illustré par des photographies fournies en grande partie par la propagande soviétique.

Nous sommes depuis longtemps déjà saturés jusqu'au dégoût par ce genre de publications qui tient du catalogue des grands magasins et des prospectus des compagnies de chemins de fer et de navigation. On n'y trouve généralement que des lieux communs, des appréciations hâtives et une documentation graphique et numérique qui ne peut impressionner que les jobards. Car rien n'est plus trompeur qu'une photographie, rien n'est plus mensonger que les statistiques. On par-

vient actuellement à leur faire dire et prouver tout ce qu'on désire.

Le Document n'échappe pas complètement à ces remarques; il y a beaucoup de redites dans ses pages, mais surtout sa promesse de nous montrer l'U. R. S. S. en tant que « puissance d'Asie » n'est tenue que bien imparfaitement. Je ne veux pas dire par là que *Le Document* ne nous renseigne pas sur ce que les soviets ont fait ou font au Turkestan et en Sibérie; je ne veux pas insinuer qu'il ne nous parle guère de la vie dans ces contrées éloignées. Non, mais il reste dans le vague et se contente de généraliser sur ce qui nous intéresse actuellement le plus, à savoir l'expansion russe dans l'Asie centrale et en Mongolie. La situation dans le Turkestan russe ou occidental, son organisation politique actuelle, son développement économique et sa structure sociale, tout cela nous est déjà connu, grâce à un nombre considérable d'ouvrages et de publications diverses parus ces temps derniers. Mais la politique et les agissements des soviets au delà des frontières de la Sibérie et du Turkestan, voilà ce que nous savons bien moins et voilà ce qui nous intéresserait à connaître, car c'est cela qui déterminera, dans un avenir prochain, les relations internationales dans le continent asiatique.

C'est en 1925 que les soviets inaugurèrent leur pénétration politique et économique dans le Turkestan chinois (*Sin-Kiang*), où ne se remarquait jusqu'alors que l'influence anglaise provenant de l'Inde, et qui, entre parenthèses, est très peu chinois, mais est musulman pour plus de la moitié de sa population (à peu près deux millions et demi d'habitants sur environ un million et demi de kilomètres carrés). Ils le firent, en grande partie, par l'intermédiaire des républiques « ethniques » qu'ils venaient de créer au Turkestan russe (Turkménistan, Uzbékistan, Tadjinistan, Kazacstan) et qui sont des foyers d'attraction « ethnique » très puissants, en partie aussi grâce à leur nouveau réseau ferré, le fameux *Turk-Sib* (Turkestan-Sibérie), inauguré en 1930, et dont le rôle consiste à drainer des marchandises de l'Asie centrale vers la Sibérie et vice-versa. Est-ce sous l'influence d'émissaires venus du Turkestan russe ou grâce à l'abandon dans lequel le gouvernement chinois avait laissé ses possessions

extérieures, mais le fait est que depuis quelques années déjà le Sin-Kiang est en pleine révolte contre l'autorité provinciale chinoise. Un gouvernement autonome musulman s'est constitué à Kachgar, qui, après bien des vicissitudes, a proclamé la république du Turkestan de l'Est. Cette république est-elle pro-russe ou pro-anglaise? Elle est avant tout dirigée contre la Chine, nominalement encore souveraine du Sin-Kiang, et pour le reste au plus offrant. Aussi, Russes et Anglais rivalisent-ils d'influence auprès des dirigeants de cette république, les Russes pour essayer de constituer en Kachgarie une base pour leur descente vers les Indes, car tel est leur but final, les Anglais pour les tenir à distance des frontières de leur empire indien et pour fixer le plus possible leur propre commerce au Sin-Kiang. Il semble, pour le moment, que ce sont les Russes qui tiennent le bon bout, car ne voilà-t-il pas qu'ils installent *dans le sud* du Turkestan chinois des usines de construction d'avions et des fabriques de munitions? Ce geste des soviets est évidemment une menace directe contre l'Inde. La chaîne de Karakourum n'est plus, grâce à l'avion, une barrière quasiment infranchissable. Les Anglais l'ont bien compris; c'est pourquoi ils sont en train de transformer Srinagar, la capitale du Cachemire, en une forteresse.

Mais la lutte sourde et âpre entre les soviets et l'Angleterre au Sin-Kiang, lutte qui n'est en somme qu'un nouvel aspect de l'éternelle querelle russo-anglaise en Asie, ne se limite pas au seul Turkestan. En Perse, en Afghanistan, au Thibet même, nous voyons la rivalité anglo-russe se manifester en plein jour de différentes manières, mais toujours d'une façon âpre et parfois même menaçante.

Les Russes ont cet avantage immense sur les Anglais que les Asiatiques, que ce soient les Iraniens de Perse et de l'Afghanistan ou les Mongols du Thibet, ont une grande attirance pour les Moscovites. Et, d'autre part, les Russes leur parlent un langage qui leur est plus familier et plus compréhensible que celui des Occidentaux. Evidemment, il y a la « cavalerie de Saint-Georges », mais elle a moins d'attrait et de valeur en Asie que ne se l'imaginent les Européens. Du reste, les soviets ne sont pas démunis d'or pour la propagande et ils savent très bien s'en servir. Enfin, n'oublions

pas qu'ils sont pour ainsi dire à pied d'œuvre, aussi bien du côté de la Perse et de l'Afghanistan que du Turkestan chinois. Le rail russe a pénétré profondément en Perse et dans l'Afghanistan, et l'on peut assez vite et facilement se rendre en auto de la frontière sibérienne au cœur même du Sin-Kiang, par une route que contrôlent les Russes.

Reste la Mongolie, tout au moins la Mongolie intérieure, car l'autre, l'extérieure, est de fait aux mains des soviets, bien qu'elle s'intitule république mongole. Dans cette partie du continent asiatique, c'est la rivalité russo-japonaise qui prédomine. Le Japon ayant obtenu du gouvernement de Nankin le rattachement de deux districts mongols à la frontière nord-ouest de la Mandchourie, le commandement militaire japonais s'est rapproché tout près de la frontière de la Mongolie extérieure, dans la région d'Oudé, menaçant ainsi de couper toute communication entre la Mongolie et la Chine proprement dite et raccourcissant de plus de 250 kilomètres la route jusqu'à la frontière sibérienne. Mais cet encerclement de la Mongolie extérieure ne s'arrêta pas à cela. Une nouvelle poussée japonaise se produisit en 1933 dans la direction de Tchakhan. Cette avance fut exécutée par des unités mongoles, encadrées par des instructeurs japonais; car, d'après le plan japonais, ce territoire mongol doit faire partie du futur Etat mongol. L'occupation du district de Tchakhan constitue pour les Japonais le point de départ pour une nouvelle avance vers Ourga, en réduisant de 1.000 à 450 kilomètres le trajet jusqu'à ce dernier point.

Tous ces agissements du Japon ont sans nul doute grandement alarmé les soviets. Aussi ont-ils renforcé leurs garnisons en Transbaïkalie et augmenté les effectifs de l'armée de la république mongole, qui compte actuellement sept divisions de cavalerie, deux divisions d'infanterie, de l'artillerie lourde de montagne, quatre-vingts chars légers et des autos-mitrailleuses.

Bref, à ce qui se passe actuellement à l'est rappelle à s'y méprendre certaines scènes de l'admirable film soviétique que nous avons tous admiré à Paris: *Tempête sur l'Asie.*

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CONTROVERSES

A propos du Revisionnisme Juif. Réponse à M. Kadmi-Cohen. — Les Juifs furent chassés de la Palestine par les soldats de Titus. C'est un fait historique. Et ils se répandirent dans le monde, provoquant la curiosité, la haine parfois, des autres hommes, mais leur apportant, en dépit des souffrances qu'ils durent endurer, les principes les plus élevés de la morale humaine. Depuis la fin de la guerre, il a fallu enregistrer un fait nouveau, et on ne peut encore se rendre compte des répercussions qui en résulteront: les Juifs ont retrouvé le sol de leurs ancêtres et ils travaillent — on connaît leur ardeur et leur ténacité — à sa reconstruction. Certes, on peut se féliciter de ce résultat, quand on pense que ce sol, de nouveau aménagé, pourrait donner asile à plusieurs milliers de Juifs qui ont connu récemment, et connaissent, hélas, encore dans certains pays d'Europe, les douleurs d'une persécution et d'une oppression qui servent si mal la civilisation. C'est sous cet aspect, mais cet aspect seulement, que nous pouvons, quant à nous, concevoir le sionisme, c'est-à-dire comme une œuvre essentielle d'humanité et de justice. Car nous ne pouvons pas partager l'avis de ceux qui, voulant faire revivre un nationalisme juif incompatible, le mot n'est pas trop fort, avec l'essence même de l'idéal d'Israël, aspirent à vouloir faire de la Palestine une sorte de nouvel Etat juif. Certes, une telle conception peut sembler alléchante pour ceux qui, parmi les Juifs, n'ont pu trouver une patrie. Et cela nous paraît naturel. Mais, par ailleurs, si cette conception de l'Etat juif est, à notre avis, à plus d'un titre, dangereuse, elle ne peut en rien, nous le répétons, correspondre à l'idéal d'Israël.

Depuis l'époque glorieuse de Moïse jusqu'à nos jours, les Hébreux, puis les Israélites, au milieu de leurs luttes intestines et des guerres qu'ils eurent à soutenir contre des voisins belliqueux, ont toujours aspiré à un mieux-être moral et social, non seulement pour eux-mêmes, mais également pour la collectivité humaine. C'est donc, peut-on dire, une aspiration continue, à travers les siècles et les générations, vers une félicité toujours plus grande qui se dégage de la foi et de l'âme d'Israël.

Lorsque les Hébreux, après le séjour dans le désert et leur fuite d'Egypte, arrivèrent en Palestine, leur idéal consistait, nous rappelle *l'Ecriture, « dans ce symbole de paix qui se caractérisait par l'affluence des Nations vers le lieu Saint, vers Sion, centre de la lumière »*. Voilà donc le véritable idéal qui se dégage de l'âme d'Israël, et qui ne correspond pas, on peut s'en rendre compte, à la conception de ceux qui veulent faire de la Palestine un Etat juif. Mais cette Palestine, terre des religions par excellence, où tous les peuples du globe se rencontrent, à Jérusalem, dans l'antique Sion, peut devenir, et ce sera alors répondre aux sentiments des Juifs et à ceux des autres hommes, un foyer *spirituel* juif dont les lumières bienfaisantes pourront se répandre sur le monde entier à l'avantage même de la civilisation.

Créer un Etat juif à l'image des autres Etats du globe, comme le désirent sans doute ceux qui sont à la tête du mouvement revisionniste juif, ce serait, à notre sens, trahir l'idéal de l'âme juive, c'est-à-dire ce que l'on a coutume d'appeler le *« messianisme »*.

Messianisme! Epoque pleine de félicité; celle enfin où les hommes réellement conscients de leurs actes ne seront plus le jouet de leurs passions et de leurs bas instincts; où ils reconnaîtront qu'ils doivent vivre dans la conciliation, dans l'harmonie de la paix entre eux; le jour, enfin, où ils ne feront plus appel aux armes pour régler entre eux leurs difficultés et leurs différends, et faire revivre, dans un choc sanglant et inhumain, leurs anciennes inimitiés. Et n'est-ce point cela que le prophète Isaïe proclame, par ces paroles que reproduit la Bible: *Le jour où les épées seront changées en socs de charrue, le mouton pacifique broutera avec le loup.*

N'est-ce pas là, vraiment, une image merveilleuse et symbolique de ces temps nouveaux qu'attendent les peuples? Or, à notre avis, la création d'un Etat juif, construit, en dehors d'une différence dans les méthodes et les systèmes, sur le modèle des Etats modernes, ce serait tout à l'opposé de ce messianisme essentiellement humain.

Depuis près de vingt siècles, les Juifs vivent dispersés dans le monde. Ils jouent et ont joué, quelles que soient les erreurs qu'ils ont commises, un rôle très important, mais utile et

même bienfaisant à la civilisation. Ce sont, avant tout, en dépit de l'attitude déplorable que peuvent avoir quelques-unes de leurs figures les plus marquantes, des hommes imbus d'ordre, de justice et aussi de méthode. Ils sont aussi à l'avant-garde des idées de progrès et de mieux-être social. Que n'ont-ils pas fait, en France notamment, pour les œuvres de charité, pour l'aide aux intellectuels, et en somme en faveur de toutes les entreprises ayant pour but essentiel l'appui à donner à son prochain?

Mais, au milieu des vagues perverses de notre société moderne enfiévrée, d'une société non encore complètement civilisée, Israël se doit de conserver son originalité morale. Les Juifs doivent poursuivre leur mission humaine qui tend à montrer à l'ensemble de la collectivité le vrai chemin qui, dans l'ordre et la méthode conduit au vrai perfectionnement.

Toutefois, si les Israélites français ne peuvent se désintéresser de l'œuvre d'humanité que représente à leurs yeux et à leur conscience le foyer *spirituel* juif de Palestine en faveur des Juifs sans nation, du moins ils ne sauraient accepter, quant à eux, l'idée d'un nouvel Etat juif qui pourrait aller jusqu'au militarisme et au fascisme.

Profondément et solidement attachés à la France, les Juifs français n'aspirent qu'à travailler, dans le cadre même de l'idéal d'Israël, dont nous venons d'examiner les traits principaux, pour l'amélioration du sort et le mieux-être de ceux qui, parmi leurs coreligionnaires étrangers, ne bénéficient pas encore, comme eux, des avantages de la civilisation moderne.

A l'heure où, précisément, la France demande le concours et l'appui de tous ses fils pour tenter, dans un suprême effort, de rénover son régime, ses méthodes et ses systèmes, les Israélites français, comme le leur commande un passé déjà long dans ce pays, se doivent, sans hésiter et sans arrière-pensée, de collaborer à cette tâche immense de rénovation qui prépare des temps meilleurs.

S. FERDINAND-LOP.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Gaston Martin : *Négriers et Bois d'ébène.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4,50

Criminologie

Pierre Bourchardon : *Un précurseur de Landru : l'horloger Pel.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4,50

Education

Henriette W. Degouy : *Trois éducatrices modernes : Mlles Léonie Allégret, Marguerite Caron, Amieux;* Presses universitaires. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Albert La Beaugie : *La science du mystère;* Figuière. 6 »

Ethnographie, Folklore

Ov. Densusianu : *Florilège des chants populaires roumains,* traduit par Mlle M. Holban; Droz. 12 »

Histoire

Commandant Charcot : *Christophe Colomb à la découverte du globe.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Pierre de Luz : *Isabelle II, reine d'Espagne;* Plon. 15 »

Edouard Krakowski : *Histoire de la Pologne. La nation polonaise devant l'Europe.* Préface de Paul Valéry; Denoël et Steele. 20 »

Littérature

Jean Ajalbert : *La passion de Roland Garros;* Nouv. Revue franç. 15 »

Honoré de Balzac : *Correspondance inédite avec Madame Zulma Carraud, 1829-1850;* Colin. 25 »

Boileau : *Œuvres complètes. Satires.* Texte établi et présenté par Charles H. Boudhors; Belles-Lettres. 27 »

Henry Bordeaux : *Nouvelle et Vieille France. Une mission au Canada.* Avec une carte; Plon. 12 »

Francis Carco : *Souvenirs sur Katherine Mansfield;* Le Divan. » »

Gustave-Arthur Dassonville : *...Et les patrons deviendront nos valets,* essais; Mercure universel. » »

Maurice de Laborderie : *Essai sur une génération;* Figuière. » »

Henri Lavedan : *Avant l'oubli.* II : *Ecrire;* Plon. 13,50

Adeline Mallet : *Poils et plumes,* histoires de bêtes; Edit. A. Jullien, Genève.

Paul Poiret : *Art et phynance;* Edit. Lutétia. 15 »

Stendhal : *Correspondance.* Tome VII : *1830-1832.* Tome VIII : *1832-1834.* Tome IX : *1834-1836.* Tome X : *1836-1842.* Etablissement du texte et préface par Henri Martineau; Le Divan. Les 4 vol. 100 »

Maurice Verne : *Les hommes aux 1.000 visages.* (*Mémoires de guerre secrète,* VI); Edit. du Masque. 7,50

André Volubilis : *La ligne brisée.* Préface de René de Planhol; Libr. d'Action française. 8 »

X : *Anthologie des poètes des P.T.T.* Sous le haut patronage de MM. Georges Lecomte et Edouard Estaunié et de M. Edmond Quenot; Bibl. de l'Association amicale des P.T.T. » »

Livres d'Etrennes

Marteau de Langle de Cary : *Du Paradis terrestre à Noël.* Préface de S. Exc. Mgr Baudrillart. Illust. en couleurs de Jean Chaudeurge. Dessins en noir de A. Wirz; Edit. Spes. » »

Poésie

Paul Eluard : *La rose publique;* Nouv. Revue franç. 12 »

Edmond Hanton : *Mes chères vibrations;* Edit. Maltis, Bruxelles. 15 »

Ernest Prévost : *L'Hosanna des quatre saisons;* Jouve. 12 »

Politique

Drieu La Rochelle : *Socialisme fasciste;* Nouv. Revue franç. 15 »

X : *Hitler et sa doctrine;* Edit. de l'*Ere nouvelle.* » »

Raymond Recouly : *L'Italie fasciste.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4,50

Questions religieuses

Etienne Gilson : *Pour un Ordre catholique;* Desclée De Brouwer. 10 »

Abbé Joseph Salvat : *Paraulas crestianas (Paroles chrétiennes),* texte occitan et traduction française. Illust. de Paul Sibra; Privat, Toulouse, et Didier, Paris. 30 »

Roman

E. Beau de Loménie : *L'inauguration;* Denoël et Steele. » »

P. Drieu La Rochelle : *Journal d'un homme trompé. (Coll. La renaissance de la Nouvelle) ;* Nouv. Revue franç. 15 »

F. Funck-Brentano : *Récits pour le temps de Noël.* Avec 16 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,95

Dashiell Hammett : *L'introuvable,* traduit de l'anglais par E. Michel-Tyl; Nouv. Revue franç. 15 »

J.-Paul Lorat : *Demain Huguette aimera;* La Sirène. 12 »

L. Pirandello : *Le seigneur de la nef,* traduit de l'italien par Mme Claudius Jacquet; Stock. 15 »

Joseph-Louis Sanciaume : *Le mystère des Serpentes,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Noël Vindry : *M. Allou, juge d'instruction.* V : *Le double alibi;* Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

Pascal Brotteaux : *Hachich, herbe de folie et de rêve;* Edit. Vega. 20 »

Vera Dantchakoff : *Les bases de la sexualité. Continuité de la lignée germinale.* Préface de E. Fauré-Frémiet; Alcan. 15 »

Charles Nicolle : *La nature. Conception et morale biologiques;* Alcan. 12 »

Sociologie

Divers : *Organisation des échanges et création de travail;* Recueil Sirey. » »

Mihail Manoïlesco : *Le siècle du corporatisme.* Doctrine du corporatisme intégral et pur; Alcan. 40 »

Goulven Mazéas : *Social-fédéralisme.* Préface d'Armand Charpentier ; Edit. de la Bretagne fédérale, Rennes. 7,50

C.-M. Vicard : *Le mythe de la démocratie (le règne de la presse) ;* Figuière. 10 »

Théâtre

Margaret Kennedy et Basil Dean : *Tessa,* pièce en 3 actes et 6 tableaux, adaptée pour la scène française par Jean Giraudoux; Grasset. 1 »

Varia

Almanach catholique français pour 1935. Nombr. illust.; Bloud et Gay. 7 »

Henri Mazel : *Histoire et psychologie de l'Affaire Dreyfus;* Boivin. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix de la Maison de Poésie. — A propos d'un article de M. Marcel Boll. — Sur une source de « Madame Bovary ». — La chanson du « brav' général ». — Sur le sonnet des Voyelles de Rimbaud. — Javel (Eau de) ou de Javelle. — Un prieuré clunisien en Angleterre. — Le Sottisier universel.

Les prix de la Maison de Poésie. — La Maison de Poésie élève à 15.000 francs son grand prix annuel, le prix Petitdidier, que reçurent notamment MM. Louis Le Cardonnel et Fernand Mazade. Ce prix ne permet aucune candidature; le lauréat sera choisi parmi les poètes de quarante ans au moins, sur l'ensemble des œuvres publiées.

Un concours est ouvert pour chacun des trois prix de 5.000 fr.: le prix Emile Blémont, qui demande un ouvrage inspiré par la France ou par une de ses régions; le prix Paul Verlaine, sans condition spéciale; le prix Edgar Poe, réservé aux poètes étrangers de langue française. On ne peut concourir qu'avec des œuvres poétiques éditées depuis le 1er janvier 1933.

Les membres du jury sont MM. Alcanter de Brahm, président; Henri Allorge, Henri Malo, Victor-Emile Michelet, Léon Riotor, Jean Valmy-Baysse et Daniel de Venancourt, secrétaire général de la Maison de Poésie, 11 *bis*, rue Ballu, Paris (9e). L'envoi d'un exemplaire suffira. La clôture se fera le 31 mars, et les prix seront décernés en mai.

§

A propos d'un article de M. Marcel Boll.

30 novembre 1934.

Monsieur,

Lecteur de votre accueillant *Mercure*, j'y suis le mouvement de la libre-pensée actuelle, et viens de lire sans étonnement mais avec profit, de ce point de vue, les deux articles de MM. Faure (15 octobre) et Boll (15 novembre).

Sans vouloir entrer en discussion, je me permets seulement de vous demander de signaler une omission regrettable de M. Boll.

Il tire argument (p. 79), d'après J.-H. Leuba (*Psychologie du mysticisme religieux*, p. 486), de ce fait :

> La proportion des savants incroyants (existence de Dieu, immortalité de l'âme) oscille entre 50 pour cent, pour les physiciens de second ordre, et 90 pour cent, pour les psychologues de premier plan.

Mais J.-H. Leuba parle de la croyance du « Dieu de la religion chrétienne reconnue » (p. 486, n. 1); il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur la façon dont J.-H. Leuba se représente ce Dieu. De plus, J.-H. Leuba ajoute lui-même une note, que M. Boll omet (p. 488, n. 1, *in fine*) :

Il se peut fort bien que des hommes, qui ne croient pas au Dieu des Eglises chrétiennes, admettent un Dieu conçu différemment, et il est de notoriété publique qu'*il en est ainsi de bon nombre d'entre eux.*

Je souligne et n'ajoute aucun commentaire, mais renvoie le lecteur désireux de s'informer, aux études des théologiens récents sur la croyance en Dieu, nécessaire et suffisante pour le salut, selon les milieux, l'éducation et le développement psychologique des individus. La *Vie intellectuelle* nous apporte justement une mise au point lumineuse de M. le chanoine Tiberghien (10 novembre 1934, *Y a-t-il des sans-Dieu?* — 25 novembre 1934 : *Le cas des sans-Dieu.*)

Veuillez agréer, etc...

F. JEAN DE DIEU.

§

Sur une source de « Madame Bovary ».

Paris, 24 décembre 1934.

Cher Monsieur Valette,

A la suite de mes « Notes et Documents » parus dans le *Mercure de France* du 15 décembre, M. Edouard Maynial a bien voulu m'écrire la lettre qui suit :

19.XII.34.

Monsieur et cher confrère,

J'ai lu avec le plus vif intérêt, dans le dernier numéro du *Mercure de France*, l'étude que vous avez consacrée à « Une source de Madame Bovary ».

Votre découverte est curieuse et juste; elle est originale. Permettez-moi, toutefois, de vous signaler que j'ai publié en 1923, dans la *Revue de littérature comparée*, une étude sur *Flaubert* et le *Livre posthume*, reproduite en 1927 dans mon livre *Flaubert et son milieu*. Dans ce travail, j'ai surtout établi les rapports étroits entre *Le Livre posthume* d'une part, *Novembre* et les *Notes de voyage* de Flaubert d'autre part. Je n'avais pas signalé l'analogie entre les deux textes que vous confrontez, bien que j'aie relevé, chez les deux écrivains, des souvenirs de collège identiques. J'avoue que l'analogie que vous indiquez, et qui est pourtant frappante, m'avait échappé.

J'avais conclu à une influence de Flaubert sur Du Camp; et c'est une conclusion contraire à la vôtre. Pourtant, d'après ce que Flaubert dit du *Livre posthume* dans ses lettres à Louise Colet, d'après les souvenirs certains que Du Camp avait conservés de sa lecture de *Novembre*, ne pourrait-on pas admettre que, si la priorité de la transcription littéraire, pour cet épisode de l'entrée au collège, appartient indubitablement à Du Camp, l'idée lui en a été suggérée par Flaubert?

Je livre cette menue observation, qui ne prétend nullement à être une rectification, à votre réflexion, et je vous prie, Monsieur et cher Confrère, de croire à mes sentiments les plus distingués.

ÉDOUARD MAYNIAL.

La suggestion de M. Maynial mérite d'être prise en considération. Cependant, M. Maurice Parturier (qui s'est trompé sur l'identification de Mme Dambreuse) (1), a établi, naguère, dans le *Bulletin du Bibliophile,* de M. Fernand Vanderem (2), un curieux parallèle entre certains passages des *Forces perdues,* du « sieur Du Camp », parues en 1862, et de l'*Education sentimentale.* Il s'agissait, en l'espèce, de souvenirs d'amour personnels à Maxime Du Camp. Flaubert n'était pas de ces écrivains qui prennent leur bien où ils le trouvent. Il n'était pas homme à emprunter quoi que ce fût à qui que ce fût, surtout à son ami félon, lequel, comme l'a démontré M. Maynial, n'avait point de ces scrupules (3). Au temps de leur jeunesse ,alors qu'ils parcouraient la Bretagne et l'Orient, Flaubert et Maxime Du Camp n'avaient point de secrets l'un pour l'autre. Ils se confiaient leurs projets et leurs rêves, leurs enthousiasmes et leurs déceptions, ils se racontaient leurs souvenirs d'enfance. Flaubert s'est souvenu de certaines confidences de Maxime quand il a écrit le début de *Madame Bovary* et quelques scènes de l'*Education sentimentale* (4). Ce ne sont point les livres très médiocres de Maxime Du Camp qui l'ont inspiré, mais ses propos. C'était son droit strict de romancier. Mais on peut renverser les rôles, et supposer, comme le fait M. Maynial, que ce fut plutôt Flaubert qui influença Maxime Du Camp. C'est un petit problème littéraire qu'on résoudra sans doute un jour.

Veuillez agréer, etc...

AURIANT.

§

Sur le même sujet, nous avons reçu la lettre suivante de M. Michel Puy :

17 décembre 1934.

Cher Monsieur Vallette,

Dans sa note intitulée « Une source de Madame Bovary » (*Mercure,* 15 décembre 1934), M. Auriant a fait un rapprochement entre le début du roman de Flaubert et un passage du *Livre Posthume* de Maxime Du Camp racontant une scène de chahut dans un collège, à l'arrivée d'un élève nouveau.

(1) Voyez : *En marge* de l'*Education sentimentale. Une fausse identification : Les Marges,* 10 juillet 1932.

(2) *Autour de Mérimée. Les forces perdues et l'Education sentimentale; Bulletin du Bibliophile,* 20 décembre 1931.

(3) C'est en pillant les notes de voyage de Flaubert que Maxime Du Camp a écrit son bouquin *Le Nil.*

(4) Cf. aussi les scènes de la Révolution de 1848, vues par Flaubert et Maxime Du Camp : *En marge de l'Education sentimentale... Le trio Frédéric Moreau-Hussonnet-Dussardier; Les Marges,* 16 juillet 1932, pp, 77-82.

Le livre de Du Camp ayant paru en librairie en 1853, celui de Flaubert en 1857, faut-il en conclure que le second de ces écrivains s'est inspiré du premier?

Dès son retour d'Orient, au milieu de 1851, Flaubert s'est mis à *Madame Bovary*. La première partie était terminée à la fin de 1852. Dans une lettre à Louise Colet (voir *Correspondance*, édit. Conard, 1910, 2e vol., p. 177), qui ne porte pas de date, mais qui a été placée par l'éditeur en décembre 1852, Flaubert écrit :

J'ai lu le *Livre Posthume;* est-il pitoyable, hein? il me semble que *notre ami* Du Camp se coule... Il me semble que dans tout le *Livre posthume* il y a une vague réminiscence de *Novembre* et un brouillard de moi qui pèse sur le tout... Du Camp ne sera pas le seul sur qui j'aurai laissé une empreinte... en littérature il se souviendra de moi longtemps.

Quant à la scène du début de *Madame Bovary*, voici ce que nous trouvons dans une lettre datée : « lundi, 5 heures, 1852 », et qui semble de la fin de l'année :

Autre rapprochement : ma mère m'a montré (elle l'a découverte hier) dans le *Médecin de campagne* de Balzac une *même scène* de ma *Bovary :* une visite chez une nourrice (je n'avais jamais lu ce livre, pas plus que *Louis Lambert*)... *Louis Lambert* commence comme *Bovary*, par une entrée au collège, et il y a une phrase qui *est la même :* c'est là que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *Livre posthume.*

Ainsi Flaubert, qui a terminé la première partie de *Madame Bovary* avant la fin de 1852, à l'époque où il lit le livre de Du Camp, dont l'édition en librairie est datée de 1853 (le *Livre posthume* a-t-il été publié d'abord dans la *Revue de Paris*, comme plus tard *Madame Bovary?*), signale lui-même l'analogie entre le début de son œuvre et le début de *Louis Lambert*. Il ne dit rien de la scène de l'entrée au collège du *Livre posthume*.

Si Flaubert s'était inspiré de Du Camp, ce dernier, qui publia *Madame Bovary* dans la *Revue de Paris* d'octobre à décembre 1856, n'aurait pas manqué de lui en faire l'observation ni d'en tirer avantage sur lui, les rapports entre les deux hommes ayant été fort peu cordiaux après leur retour d'Orient.

Je croirais plutôt que, pendant les vingt mois de leur voyage, la conversation a roulé généralement sur la littérature et sur leurs projets littéraires, et qu'en devisant sur leurs souvenirs d'écoliers ils ont vu le parti à tirer d'une scène de la vie de collège dont chacun de nous retrouverait des variantes au fond de sa mémoire.

Veuillez agréer, etc...

MICHEL PUY.

§

La chanson du « brav' général ». — M. Charles-Henry

Hirsch a bien fait, sous la rubrique des *Revues* (1er août 1934), d'employer une forme dubitative, en disant que le « petit détail d'histoire » fourni par M. A. Barthélemy, dans l'*Alsace française*, lui *semblait* « une révélation ».

M. Alexandre Zévaès, qui connaît dans ses moindres détails l'histoire contemporaine et a consacré un livre charmant à l'aventure boulangiste : *Au temps du Boulangisme* (1), n'a laissé à personne le soin de révéler ce « petit détail », connu d'ailleurs de tous ceux qui ont fréquenté les coulisses de la chanson.

Dès 1930, on lisait en note de la page 41, suivant le texte de la célèbre chanson, à laquelle dut tant la popularité du général :

> Il convient d'ajouter qu'en écrivant *En revenant de la Revue*, Delormel et Garnier n'obéissaient à aucun parti pris politique et ne se préoccupaient que du succès de leur composition. C'est ainsi qu'ils avaient soumis à Paulus trois versions. Dans la première ils acclamaient
>
> *Le brav' général Boulanger;*
>
> Dans la deuxième :
>
> *Le brav' général Négrier;*
>
> Dans la troisième :
>
> *L' brav' commandant Dominé.*
>
> A ce moment, les soldats du Tonkin étaient très en faveur, si l'expédition elle-même ne l'était pas; le commandant Rivière avait déjà été célébré dans des complaintes populaires. Paulus avait le choix. Son flair d'artiste, en communication journalière avec le public parisien, ne le trompa point. « C'est le général Boulanger qui est à la mode, répondit-il à Delormel et à Garnier; je m'en tiendrai à lui. »

Les « souvenirs de M. A. Barthélemy, qui appartint en 1887 au Cabinet ministériel de Rouvier », rappellent tellement la note de M. Alexandre Zévaès qu'on peut se demander si celle-ci ne les inspira pas. — P. DY.

§

Sur le sonnet des Voyelles de Rimbaud (2).

Rueil, 29 décembre 1934.

Monsieur,

Dans votre numéro du 1-XI-34, vous donnez l'article de la *Nouvelle Revue Française* sur les *Voyelles* de Rimbaud.

A propos du vers :

> Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

M. Héraut écrit :

> D'ailleurs, le mot *bombinent* est fort voisin de *butinent*. Peut-être était-ce même *butinent* qui se présentait sous la plume de Rimbaud.

(1) Paris, Librairie Gallimard, 1930, in-12.

(2) Voir *Mercure de France*, 1er novembre (p. 608-612), 1er décembre 1934 (p. 384-385) et 1er janvier 1935 (p. 180-189).

Je crois que M. Héraut fait erreur. Rimbaud, latiniste pensant à l'abeille, s'est souvenu de *bombus, bombi,* qui, en latin, signifie le bourdonnement des abeilles, et, alors, il a forgé le verbe *bombiner.*

La création de ce mot vient bien corroborer la thèse de M. Héraut quant à l'abeille, « noir corset velu » animant « A, noir ».

Agréez, Monsieur le Directeur, etc. MARTIN.

§

Javel (Eau de) ou de Javelle (1). — La *Nomenclature des rues de Paris,* publiée par les soins du Conseil municipal, est d'accord avec tous les historiens de Paris pour orthographier Javel, et l'étymologie donnée par le Dictionnaire de Trévoux semble purement fantaisiste, à moins de prendre *Javelle* dans le sens qu'on lui donne en agriculture, ce qui, d'ailleurs, s'appliquerait bien mieux au moulin de Javel, qui était un moulin à vent, et non à eau.

On lit en effet, dans l'*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris,* de l'abbé Lebeuf (1754-1758) :

> On voit aussi par les anciens titres de Sainte-Geneviève que dans le XIIIe siècle elle (la paroisse Saint-Etienne-du-Mont) eut, de ces côtés-là, des prés dans un canton appelé Javet, qui peut-être a donné le nom au moulin de Javet, qui est un moulin à vent, peu éloigné de la rivière, et dont le nom a été corrompu en celui de Javelle.

Javelle serait donc une corruption de Javel, comme Javel était peut-être lui-même une corruption de Javet ou de Javetz. Un plan d'Auteuil, datant de 1658, conservé aux Archives nationales, montre le « moulin de Javel » flanqué de la « maison pour loger le meunié ». Par acte du 20 mars 1676, spécifie Fernand Bournon dans son *Paris-Atlas,* Christine de Heurles, dame de Passy, cédait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le droit de passage pour un bac établi à « Javetz, vis-à-vis Auteuil », moyennant 300 livres de rente.

Lorsque Thiéry écrivit, à la veille de la Révolution, son remarquable *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris,* toujours si précieux à consulter, le moulin de Javel n'existait plus; la guinguette même avait disparu, qui lui avait succédé. Le passage mérite d'être cité, malgré sa longueur; il constitue pour la manufacture de Javel de véritables lettres de noblesse, que possèdent peu d'établissements de ce genre, puis réserve dans ses derniers paragraphes, une surprise à laquelle on ne s'attendait guère :

(1) Cf. *Mercure de France,* CCLIII, 446-447; CCLIV, 667-668.

MOULIN DE JAVEL

Cet endroit, situé sur le bord de la rivière de Seine, entre Vaugirard et Issi, étoit autrefois une guinguette très-renommée, qui a cessé peu à peu d'être fréquentée. Il n'y a plus aujourd'hui ni moulin ni cabaret, mais on y trouve une manufacture qui mérite l'attention de MM. les Etrangers et Régnicoles.

MANUFACTURE DE Mgr LE COMTE D'ARTOIS, POUR LES ACIDES ET SELS MINÉRAUX

Cette Manufacture a été établie sous la protection de Monseigneur le comte d'Artois en 1777, par des capitalistes qui s'intéressent aux progrès des Arts et à l'accroissement du commerce du Royaume.

L'entreprise a été confiée à MM. Alban et Vallet.

Son premier objet fut la fabrication de l'acide vitriolique, connu sous le nom d'*huile de vitriol*; on est parvenu à lui donner une qualité invariable; d'ailleurs il ne cède en rien à celui d'Angleterre.

On s'y est livré successivement à la fabrication de l'*acide nitreux* ou des *eaux-fortes*, et à celle de l'*acide marin* ou *esprit de sel*. A l'aide de ces différens acides, on y fabrique de la *couperose* ou *vitriol martial*, ou vitriol de Chypre, des vitriols mêlés, connus sous le nom de Vitriol de Salzbourg.

On y a découvert le moyen de faire en grand de l'alun qui est dans le commerce, en concurrence avec celui que l'on tire d'Angleterre et de Suède, connu sous le nom d'*Alun de Roche*.

On y a perfectionné l'alkalisation du sel marin à un tel point qu'on y fabrique de l'alkali minéral, autrement dit de la *Soude épurée*, à un prix plus avantageux que celle que l'on tire de l'Etranger.

Plusieurs chimistes se sont occupés de cette alkalisation, et ont obtenu des Privilèges pour l'exécution des procédés qu'ils avoient annoncés; mais leurs opérations faites en grand n'ont point eu le même succès, et leurs entreprises ont malheureusement échoué. Les Entrepreneurs de Javel sont parvenus, à force d'essais, à réussir parfaitement dans cette alkalisation. Les premiers moyens indiqués ont sûrement un mérite précieux pour la science chimique, mais les Entrepreneurs de cette Manufacture ont celui de les avoir rendu (*sic*) fructueux au commerce et à l'Etat, en réalisant le succès qu'on en avoit fait espérer. Cet article est d'une telle importance pour ce Royaume, que l'Académie des Sciences a proposé un prix pour ceux qui y réussiroient.

On a aussi trouvé à Javel le moyen de faire du *blanc de plomb* et de *Céruse*, ainsi que des *Verd-de-gris* à l'aide des mêmes Acides marins.

Cette Manufacture est un Atelier en grand de Chimie, dans lequel on se propose de fabriquer successivement les articles de Chimie et de Pharmacie que le commerce n'a trouvé (*sic*) jusqu'à présent que chez l'Etranger.

On a vu avec quel zèle elle s'est portée à seconder la découverte des *Aérostats*, tant pour la fabrication de l'air inflammable que pour la construction d'un Ballon au moyen duquel il a été fait des expériences qui ont prouvé la possibilité de la direction, et ne leur laissent à désirer que d'avoir un Aérostat plus considérable, pour qu'en multipliant les forces on puisse surmonter la résistance d'une manière plus authentique.

L'industrie de MM. Alban et Vallet a été même jusqu'à fabriquer un Anémomètre, qui a été reçu à l'Académie des Sciences, et d'après lequel on peut mesurer l'effet des Aérostats à l'égard de toute espèce de vents.

Etc..., etc...

Le vocabulaire de Thiéry peut surprendre un candidat au bachot, habitué à la notation chimique moderne. Mais, à l'heure où un mauvais vent souffle du côté de Javel, il nous a semblé intéressant d'évoquer le beau passé d'une manufacture qui, elle aussi,

à défaut de la « chaîne », pratiqua la « grande série » et ne se contenta pas de la fabrication de l'eau de Javel, chère à toutes les ménagères. Suivant les mauvaises habitudes de la maison (nous cultivons ici le « poirisme » intégral), cette publicité est absolument gratuite. — PIERRE DUFAY.

§

Un prieuré clunisien en Angleterre. — On a vendu du 10 au 13 décembre, à l'Hôtel Drouot, la bibliothèque de feu George Moreau, associé de la librairie Larousse et fondateur de cette *Revue Encyclopédique* qui eut son heure d'influence à la fin du XIXe siècle. Bibliothèque importante, dont le catalogue, savamment dressé par M. Georges Andrieux, est à conserver pour ses précieuses notices et ses reproductions. Des six cent cinquante pièces qu'il décrit, la plus remarquable est sans doute aucun la première, un bréviaire-missel du prieuré clunisien de Lewes (comté de Sussex), dont l'expert assure qu'il fut composé entre l'an 1262 et l'an 1291.

Mais ce n'est pas du manuscrit que nous avons dessein de traiter dans cette note. Outre qu'il y faudrait une compétence qu nous n'avons pas, la chose a été faite, et bien faite, dans le catalogue de M. Andrieux. Nous voudrions apporter aux lecteurs français quelques précisions curieuses sur la façon dont s'est établi en Angleterre un prieuré clunisien, et ceci au lendemain de la conquête de l'île par Guillaume de Normandie.

Pour assurer durablement la domination du nouveau roi, ce n'était pas assez qu'une noblesse militaire fortement hiérarchisée. Il y fallait encore le secours et l'autorité morale de l'Eglise. C'est pourquoi le conquérant dépêcha au Saint-Père l'un de ses compagnons les plus fidèles, Guillaume de Warenne ou Harenne ou Garenne, avec mission de lui demander des moines. L'exemple de l'empereur Henri IV d'Allemagne était bien fait pour inspirer aux souverains une sage déférence envers l'héritier du trône de saint Pierre.

Guillaume de Warenne se mit donc en route, traversa la Manche et remonta la vallée de la Seine, puis emprunta celle de la Saône jusqu'à Mâcon. Là, il apprit que Grégoire VII avait quitté Rome et, dans l'incertitude où il était sur ce qu'il devait faire, il décida de suspendre son voyage. C'est grâce à ce séjour prolongé à Mâcon qu'il eut l'idée de rendre visite à la célèbre abbaye de Cluny, toute proche. Il y fut, mais, seconde déconvenue, le prieur ne s'y trouvait pas! C'était le parrain d'Henri IV d'Allemagne et il était parti pour Canossa, afin d'intercéder auprès du Saint Père en faveur de son filleul.

Rejoindre Grégoire VII à Canossa? Il n'en était pas question.

L'autorité pontificale emplissait Guillaume de Warenne d'une trop sainte terreur. Il séjourna quelque temps à Cluny, espérant des nouvelles, puis, comme il ne recevait rien, il finit par reprendre avec sa suite le chemin de l'Angleterre.

Mais Cluny et l'ordre clunisien l'avaient frappé. De retour auprès du conquérant, il dut communiquer son admiration à son maître, car, peu de temps après, une correspondance active s'établit entre Guillaume d'Angleterre et le prieur. Le roi réclamait des moines, le prieur invoquait la distance et les dangers... Finalement un accord intervint. Moyennant une redevance annuelle de quarante sous, il fut convenu que l'abbaye de Cluny assurerait au Conquérant le concours permanent de cinq moines, à remplacer au fur et à mesure des départs ou des décès. Ainsi fut fondé le prieuré de Lewes, premier établissement des Normands en Angleterre.

Les parrain et marraine en furent Guillaume de Warenne et sa femme Gondrède. Sur l'emplacement choisi s'élevait déjà une église vouée à saint Pancrace, martyr de Rome, d'où le culte filial voué à ce saint par la nouvelle abbaye.

Cette fondation, qui remonte à la fin de l'an 1077 dura jusqu'au schisme, c'est-à-dire jusqu'à Henri VIII. Elle fut alors mise en vente comme tous les biens des communautés catholiques et achetée par un certain Cromwell, qui n'était autre que le grand-père du protecteur. Au bout de vingt ans, ce Cromwell revendit le monastère, qui devint propriété de la Couronne.

Telle est l'histoire de la première maison religieuse française qui se soit installée en Angleterre. C'est au moment de sa plus grande prospérité qu'on y composa le livre d'heures de la vente Moreau. Comment ce livre passa-t-il en France? Peut-être dès le XVIe siècle, à la vente du prieuré. En tout cas on retrouve sa trace au XVIIe siècle dans le Dauphiné, où il appartient à un prêtre, puis à un pharmacien. Au XVIIIe siècle, le manuscrit est l'objet d'un échange dont témoigne, au verso du fol. A, cette note : « *J'ai doné* (sic) *pour ce manuscrit à M. Reynaud, subdélégué du Buise, l'histoire romaine des PP. Catrou et Rouillé en vingt volumes in-*12 *dont M. Rey de Valréas m'avait fait présent. Vérone.* » Depuis, le bréviaire-missel de Lewes avait passé sur les rayons de diverses bibliothèques.

Il connaîtra désormais une fortune moins errante. C'est en effet, dit-on, sur l'ordre du British Museum qu'un libraire londonien, M. Maggs, l'a poussé l'autre jour jusqu'à 19.500 francs, plus les rituels 14,5 % de frais (1). — FRANCIS AMBRIÈRE.

(1) Du moins, si cette précieuse pièce quitte la France, ne perdons-nous pas tout, car un éminent spécialiste, M. l'abbé Leroquais, a pu étudier le manuscrit dans ses moindres détails, et ses observations feront l'objet d'une longue étude qui sera publiée bientôt.

§

Le Sottisier universel.

Ainsi l'administration était constamment aux ordres de Garat qui, lui-même, se faisait l'employé rétribué de Stavisky. Il pourrait reprendre à son compte le mot de Talleyrand et dire de Stavisky : « Ce bougre-là avait les poches pleines d'arguments irrésistibles. » — *Gringoire*, 14 décembre.

Ils [MM. Joseph Jolinon et Gabriel Chevallier] manquent d'esprit, de finesse, de subtilité, de mesure : ce sont les héritiers directs de Rabelais. — *Vendémiaire*, « La Pie borgne », 27 décembre.

Mais quand l'étranger aura vu l'aspect extérieur de cette ville multiple, qu'il aura admiré le musée — un des plus beaux du monde — la cathédrale où resplendissent des Vinci à faire battre d'amour les cœurs les plus profanes, qu'il aura parcouru le joli Zoo — connaîtra-t-il Anvers? — *Le Journal*, « Les Jours et les Nuits d'Anvers », 25 décembre.

Vie du contre-amiral Amable-Gilles Troude, « l'Horace français », par Henri Le Marquant. — Le surnom : « Horace français » avait été donné par Napoléon Ier au vice-amiral Troude; mais les qualités du poète seraient sans doute oubliées s'il n'avait été vainqueur des Anglais, le 13 juillet 1801, entre Algésiras et Cadix. — *L'Œuvre*, 4 décembre.

Lundi prochain, Me Etienne Ader, assisté de l'expert Cormeau, fera passer aux enchères un précieux ensemble de pièces concernant Joris-Karl Huysmans, et faisant partie de la succession des époux Leclaire qui furent d'intimes amis de l'écrivain et habitèrent en commun avec lui une maison à Ligugé, près de Solesmes. — *Le Temps*, 15 décembre.

M. Paul Langevin retraça la découverte des rayons Rœntgen par Becquerel. — *L'Œuvre*, 11 décembre.

Elle s'éteignit le 10 avril 1922, un mois avant de donner la vie à son premier enfant. — *Le Petit Dauphinois*, 18 décembre.

En 1903, il y a vingt-quatre ans, Johannès Lykkedal Mœller passa par Paris. — *L'Eclaireur du Soir* (Nice), 16 décembre.

Non, certes, ce n'est point en imitant Annibal sur les ruines de Carthage qu'on redressera la situation. — *Journal de Genève*, 9 décembre.

LE GARDIEN DE LA FLAMME. — ...Puis Gouraud, de la main qui lui reste, arriva boitillant, à la tête des troupes, éleva très haut son épée et l'abaissa devant l'Inconnu. — *Le Mémorial* (Saint-Etienne), 15 novembre.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.

BULLETIN FINANCIER

liquidation de fin décembre a été marquée par un changement profond des ces de plusieurs compartiments de valeurs françaises. Nos fonds publics ont stré des progrès sensibles, dont on trouve l'origine dans certains rachats spé- s provoqués par la nomination d'un nouveau gouverneur de la Banque de . A tort ou à raison, le remplacement de M. Moret par M. Tannery, direc- e la Caisse des Dépôts et Consignations, a été considéré comme le point de d'une série de mesures ayant pour objet de provoquer un raffermissement de fiance. Le gouvernement estime, très justement d'ailleurs, que nos fonds publics raient demeurer à des cours fort inférieurs à ceux des fonds anglais et améri- alors que notre encaisse d'or est la plus forte du monde et que notre devise idement gagée. En facilitant des opérations sur rentes, il pense rétablir le cré- l'État et inciter les détenteurs de capitaux disponibles à mettre ceux-ci dans ulation.

hausse durable des rentes françaises ne saurait manquer d'avoir pour consé- un abaissement appréciable du taux de l'intérêt. Et si le loyer de l'argent it à des niveaux normaux, toutes les valeurs à revenu fixe marqueraient une ssion, cependant que les valeurs à revenu variable montreraient plus de stabi- outre, les opérations de crédit, émissions d'actions et d'obligations, introduc- e titres nouveaux sur les marchés financiers, conversions d'emprunts onéreux eviendraient possibles.

omme le gouvernement instaure une « politique de la rente » semblable à ue Rouvier suivit naguère et qui aboutit à une période de prospérité. Aussi eut-on dire que toute l'attention de la spéculation professionnelle et de l'épar- se concentrer sur le marché des fonds publics au cours des prochaines se- .

divers compartiments de fonds étrangers sont toujours inactifs. Seuls les fonds ont été demandés par des spéculateurs qui anticipent sur les conséquences de d commercial franco-soviétique récemment conclu.

n fait important ne s'est produit dans le groupe des banques françaises. On ne espérer mieux que le simple maintien des dividendes de 1934. Le fléchisse- rès important des bénéfices de la Banque de l'Algérie en novembre et décembre montre que la contraction des affaires est sérieuse. Et si l'on rapproche ce sement de l'augmentation du chômage en France et du recul des recettes du le Suez depuis l'automne, on est amené à conclure que la situation économique rofondément ébranlée.

par un déficit nouveau de plusieurs milliards que se solde le fonds commun eaux de chemins de fer français pour l'exercice 1934. On ne saurait donc compter relèvement des dividendes de nos compagnies malgré les économies qu'elles lisées.

importations de charbons étrangers en France tendent à diminuer, mais les de combustibles industriels restent faibles. Le groupe des charbonnages se donc à défendre ses positions antérieures.

ugmentation appréciable de la consommation mondiale de combustibles liquides rise l'année écoulée. Elle ne permet pas cependant d'espérer un accroissement sultats des sociétés pétrolières ; les prix de vente sont toujours peu rémunéra-

onclusion d'ententes entre producteurs de fonte laisse entrevoir au contraire essement de plusieurs branches de la sidérurgie. Les tendances du groupe de cité sont toujours incertaines, car la baisse des tarifs est susceptible d'annihiler séquences de l'augmentation de la consommation d'énergie.

nines de cuivre et les valeurs sud-africaines sont de plus en plus négligées. s en livres ou en dollars, ces titres présentent des risques sérieux de change.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr. ; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.